L'ÉCRAN
FANTASTIQUE
LA NOUVELLE DIMENSION DU CINEMA

ENEMY
Un duel dans les étoiles

SHERLOCK HOLMES A L'ÉCRAN
de Basil Rathbone à Steven Spielberg !

M 1515-66-22 F

MARS 1986 / N° 66 / 22 F - CANADA 5.50 $ - SUISSE 7.50 FS

Sommaire



Le jeune Nicholas Rowe (Sherlock Holmes) avait la lourde tâche de succéder aux nombreux comédiens de talent ayant incarné le célèbre détective imaginé par Sir Arthur Conan Doyle. Il s'en est acquitté brillamment, dans cette magistrale version réalisée par Barry Levinson (*Young Sherlock Holmes*, 1985).

L'ÉCRAN FANTASTIQUE

RÉDACTION : 3, rue du Midi, 92200 Neuilly. **Directeur de la publication** : Alain Schlockoff. **Rédacteurs en chef** : Alain Schlockoff et Cathy Karani. **Secrétaire de rédaction** : Gilles Polinien. **Comité de rédaction** : Jean Pierre Andrevon, Bertrand Borie, Pierre Gires, Dominique Haas, Cathy Karani, Jean-Marc et Randy Lofficier, Gilles Polinien, Alain et Robert Schlockoff, Daniel Scotto. ● **Collaborateurs** : Forrest J. Ackerman, Elisabeth Campos, Cathy Conrad, Richard Comballot, Jean Pierre Dorny, Adam Eisenberg, Lee Goldberg, Michel Gires, Marc E. Louvat, Norbert Moutier, Richard D. Nolane, Jean Pierre Piton, Pascal Pinteau, William Rabkin, Tom Sciacca, Steve Swires, Tchalai Unger. ● **Correspondants** : Laurent Bouzereau, Donald Farmer, Randy et Jean-Marc Lofficier, Anthony Tate (U.S.A.), Uwe Luserke (Allemagne), Giuseppe Salza (Italie), Salvador Sainz (Espagne), Danny De Laet (Belgique), Philip Nutman (G.B.), Tomoyuki Hase (Japon).
EDITION : I. MEDIA, 89, rue de la Tombe-Issoire, 75014 Paris. Tel. 43 27 52 78. **Directeur Gérant** : Francis Cocagnac. Commission paritaire : n° 55957. **Abonnements** : Tarif : 1 an 12 numéros 220 F ; 2 ans 24 numéros 400 F ; Europe 280 et 520 F ; Autres pays (par avion) : nous consulter. **Publicité** : Pascale Rebecq. Tel. 43 35 49 38. **Distribution** : N.M.P.P. **Réassorts et Modifications** : RESO. Tel. 48 24 34 38. **Direction artistique** : Henri Frossard et Francis Cocagnac. **Notre couverture** : un cruel face à face sur une planète hostile : « Enemy Mine » de Wolfgang Petersen (Fox).

Dépôt légal : 1er trimestre 1986. Composition Photogravure : S.N.P. Impression : Rotoffset Meaux.
Remerciements : Michele Abitbol, Denise Breton, Laurent Bouzereau, Marc Bernard, Pierre Carboni, Caroline Decriem, Alain Rouleau, Liliane Sloimovits, Jean Pierre Vincent, les firmes A.A.A., C.I.C., D.D.A., AMLF, Fox, U.G.C., Marga Films, Warner Columbia et les compagnies vidéo.



Le voile se lève...

LE SECRET DE LA PYRAMIDE

Y*oung Sherlock Holmes*, magistralement mis en scène par Barry Levinson *(Diner, Le meilleur)*, nous entraine dans un Londres victorien minutieusement reconstitué, un Londre maléfique où les dindes de Noël se rebiffent dans leur plat, agressant furieusement ceux qui s'apprêtent à en faire leur régal, où les chants traditionnels se transforment en râles d'agonie. Le Mort rôde par les ruelles enneigées et brumeuses, ombre encapuchonnée d'une houppelande noire, messagère d'une antique divinité égyptienne, dont les victimes se tordent de douleur sous l'effet d'une drogue hallucinogène leur laissant entrevoir les tourments de l'Enfer ! Cette succession de morts suspectes n'intrigue aucunement l'institutionnelle police londonienne, celle-ci concluant à des suicides. Pourtant, un collégien de Brompton School, Sherlock Holmes, connu pour sa remarquable sagacité et l'assiduité qu'il manifeste auprès de l'inspecteur Lestrade à vouloir démêler de troublantes affaires criminelles, espère démasquer l'assassin, secondé d'un nouveau et sympathique camarade de classe, John Watson. Merveilleusement imaginé, le scénario de *Young Sherlock Holmes* opère une astucieuse synthèse entre les différents aspects de l'œuvre de Conan Doyle. Columbus respecte le style alerte de l'écrivain, son goût des complots exotiques, des meurtres sadiques, sa prédilection du détail révélateur, et sa particularité à utiliser une implacable logique au-delà de toute vraisemblance. L'humeur ardente, les phrases lapidaires, les tics nerveux qui constitueront la psychologie intrinsèque du célèbre détective, les évènements tragiques qui guideront sa destinée s'assemblent en un déconcertant ballet, et le voile se lève sur l'une des plus énigmatique figure de la littérature et du cinéma. Nous apprenons alors que la fameuse pipe accentuant le profil d'aigle de Holmes, fut négociée par Watson à un brocanteur, que le Macfarlane qu'il portera sa vie durant s'avère être le trophée de sa victoire sur son terrible et principal adversaire (la dernière image du film, bien après le générique de fin, en dévoilera l'identité, exceptionnel coup de théâtre !) : le cynique « élémentaire mon cher Watson ! » fut utilisé par le maître à penser de Holmes, le vieux professeur Waxflatter, et Elizabeth, la nièce de celui-ci, fut la seule femme qu'il aimât. On comprend progressivement la permanente mélancolie de Holmes adulte, son aversion pour la gent féminine, et sa propension à user de cocaïne dans les heures les plus douloureuses de son existence.

Il a fallu toute la maîtrise et l'intelligence de trois hommes, Columbus, Spielberg, Levinson, pour mener cette périlleuse entreprise à bon terme.

Young Sherlock Holmes séduit par le brio de la narration, l'élégance et l'efficacité de la mise en scène, la perfection de l'interprétation, envoûtent littéralement.

Sur une action bondissante, rocambolesque, contée par Watson adulte ainsi que le veut la tradition, *Young Sherlock Holmes* nous précipite dans une terrifiante histoire de vengeance où la dimension fantastique naît du choc de deux civilisations. Les maléfices de l'Egypte ancienne (de la sarbacane maudite au temple sacrificatoire en forme de pyramide enfoui dans les profondeurs de la terre) s'opposent au smog imprégnant les ruelles sordides de Londres, au flegme britannique de la « gentry », aux cimetières abandonnés. De ténébreuses visions surgissent alors, grâce aux effets spéciaux novateurs concoctés dans le secret des studios ILM, métamorphosant les débonnaires londoniens en hystériques échevelés, persécutés par les porte-manteaux à tête de gargouilles, les lampes à gaz crachant le feu comme d'infernaux dragons. Soudain, les églises résonnent du pas lourd d'un chevalier de verre, les cimetières se peuplent de morts-vivants...

L'on pense parfois à certaines séquences d'*Indiana Jones*, lors de l'embaumement de jeunes vierges vivantes dans la cire bouillante, ou lors de la destruction de la pyramide dans un holocauste de flammes. Cependant, cette vague réminiscence ne confère jamais le ton débridé des *Aventuriers* ou du *Temple maudit* : le drame succède à la comédie et la conclusion aura de quoi surprendre. Conan Doyle eût difficilement fait mieux.

Daniel Scotto

Voir notre article dans ce numéro.



Les premiers coups d'archet de Sherlock Holmes sous l'œil dubitatif de John Watson.

FICHE TECHNIQUE

GB/U.S.A. 1985. *Production* : Amblin/Paramount/I.L.M. *Prod.* : Mark Johnson. *Réal.* : Barry Levinson. *Prod. ex.* : Steven Spielberg, Frank Marshall, Kathleen Kennedy. *Scén.* : Chris Columbus, d'après les personnages créés par Sir Arthur Conan Doyle. *Phot.* : Stephen Goldblatt. *Architecte-déc.* : Norman Reynolds. *Mont.* : Stu Linder. *Mus.* : Bruce Broughton. *Son* : Paul Bruce Richardson. *Déc.* : Fred Hole, Charles Bishop. *Maq.* : Peter Robb-King. *Cost.* : Raymond Hughes. *Illustrateur* : Michael Ploog. *Cam.* : Colin Corby. *Asst. réal.* : Michael Murray. *Réal. 2e équipe* : Andrew Grieve. *Photo 2e équipe* : Steven Smith. *Effets spéciaux* : Kit West. *Supervision animation électronique* : Stephen Norrington. *Cascades* : Marc Boyle. *Maître d'armes* : Arthur Howell. *Supervision des effets visuels* : Dennis Muren. *Effets visuels produits par* : I.L.M. *Supervision des mouvements* : David Allen. *Cameraman effets* : Scott Farrar. *Séquence du vitrail* : Pixar Computer Animation. *Séquence des Harpies* : Animation : Harry Walton. *Trucages optiques* : John Ellis. *Fabrication des êtres animés* : David Sosalla. *Animation* : Bruce Walters, Ellen Lichtwardt. *Coordination de la séquence du vitrail* : Douglas Scott Kay, George Joblove. *Int.* : Nicholas Rowe (Sherlock Holmes), Alan Cox (John Watson), Sophie Ward (Elizabeth), Anthony Higgins (Rathe), Susan Fleetwood (Mrs Dribb), Freddie Jones (Cragwitch), Nigel Stock (Waxflatter), Roger Ashton-Griffiths (Lestrade), Earl Rhodes (Dudley), Brian Oulton (Snelgrove, le professeur de chimie), Patrick Newell (Bobster), Donald Eccles (le Révérend Nesbitt), Walter Sparrow (Ethan Engel), Matthew Blakstad, Jonathan Lacey, Matthew Ryan (les camarades de Dudley), Nadim Sawalha, Roger Brierley, George Malpas. *Dist. en France* : CIC. 119 mn. Dolby Stéréo. Technicolor. Tourné aux studios Thorn EMI Elstree, Angleterre, et en extérieurs au Royaume-Uni.

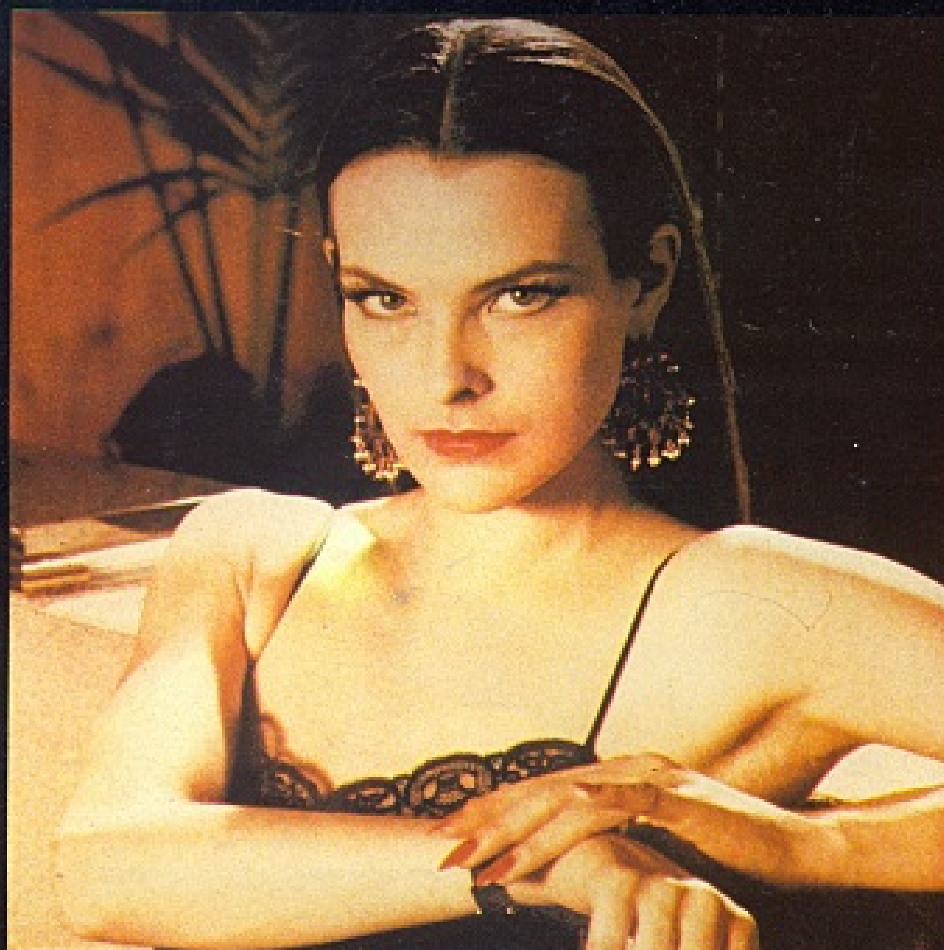
FILTER CIGARETTES



Marlboro

20 CLASS A CIGARETTES

Leo Burnett





Le mystère Bouquet

Découverte par Luis Bunuel qui lui fit faire ses débuts devant la caméra dans *Cet obscur objet du désir*, Carole Bouquet n'a tourné qu'une douzaine de films en dix ans : un choix parfaitement délibéré de la part d'une actrice (au regard aussi troublant qu'énigmatique) dont la motivation réside principalement dans l'originalité des rôles qu'on lui propose.
Après avoir incarné la Mort dans *Buffet Froid* de Bertrand Blier, séduit Roger Moore dans *Rien que pour vos yeux* et envoûté les spectateurs sous les traits d'une humanoïde venue du fond des âges dans *Nemo*, celle que vous découvrirez en prostituée de luxe dans *Mystère* s'apprête maintenant à tourner sous la direction de Ridley Scott.

Qu'est-ce qui vous a séduit dans Mystère ?

Lorsque j'ai lu le script, le personnage m'a tout de suite plu, même si le rôle de prostituée de luxe est un peu caricatural.

Le personnage de Mystère était-il aussi sophistiqué sur le papier ?

Non. On aurait pu en faire un personnage beaucoup plus proche de la réalité mais je pensais qu'avec la tête que j'ai, ça ne fonctionnerait pas très bien ! Et de plus, comme le personnage s'appelle Mystère, je me suis dit qu'il fallait aller jusqu'au bout et en faire un personnage hors du réel.

Qui est Carlo Vanzina, le réalisateur ?

Je ne le connaissais pas avant d'entamer le tournage de *Mystère*. Maintenant, je peux vous dire que c'est quelqu'un de très sympathique. C'est un jeune loup très décidé. Il travaille presque toujours avec son frère, Enrico, qui écrit des scénarios. Leur père est le célèbre metteur en scène Steno. Et Carlo est devenu aussi populaire que son père en Italie. Avec lui, j'ai surtout eu des rapports d'amitié plutôt que des rapports acteur-réalisateur.

Après avoir tourné avec Roger Moore dans Rien que pour vos yeux, on pensait que vous alliez entamer une carrière américaine. Cela n'a pas été le cas. Pourquoi ?

Parce que les films qu'on m'a proposé tout de suite après le James Bond ne m'intéressaient pas. Il s'agissait toujours de « sous James Bond » où je n'aurais pas eu grand-chose à faire ! Et puis d'abord, il aurait fallu aller habiter aux Etats-Unis et accepter ce qui se présentait en attendant de faire des films plus intéressants. C'était tellement alléatoire !... Ma carrière était ici, pas là-bas. Mais je reconnais avoir été une sorte de papillon : pendant quelques années, je suis allée jouer en Allemagne, en Italie... Je pense maintenant qu'il est temps que je me consacre à ma carrière en France.

Vous tournez assez peu. Est-ce voulu ?

Tout à fait. Cela tient surtout au fait qu'on me propose peu de films réellement intéressants. Je ne peux pas dire « mon rêve serait de tourner avec untel » ; tout dépend du script.
Justement Jean-Claude Carrière écrit un film pour moi. Le scénario sera prêt cet été mais on ne sait pas encore qui sera le metteur en scène. Il s'agit d'un film d'aventures et d'amour situé en Argentine au début du XIX[e] siècle. L'autre jour, un ami a lu l'histoire et m'a dit : « Ça fait penser à *Rambo* pour femme. » C'est hallucinant, n'est-ce pas ?

Quel souvenir gardez-vous de Nemo ?

J'aime énormément ce film et j'en garde un souvenir extraordinaire ! Durant tout le tournage on a eu l'impression de faire du théâtre au fin-fond d'un jardin merveilleux. Il n'y avait que des jeunes (Jason Connery, Mathilda May, Charley et Katrine Boorman). Le réalisateur lui-même n'avait que 25 ans ! On a tourné sous de grandes bulles en plastique car il n'existait pas de plateau assez grand en France. Malheureusement, le film a été très mal accueilli à sa sortie. Je l'ai revu depuis et je ne comprend toujours pas pourquoi ce film n'a pas marché...

Vous avez la réputation d'être une actrice froide, distante. Est-ce une image que vous cultivez ?

Absolument pas. Cela se fait malgré moi. Ce sont les gens qui me voient ainsi. Je suis tout à fait le contraire de cette image dans la vie. Cela dit, il est vrai que je ne saute pas au coup du premier venu. Je ne suis pas extravertie. Je ne fais aucune démarche pour arracher l'amour des autres. Je n'en ai pas besoin.

En dehors du cinéma, avez-vous d'autres occupations ? Je crois que vous représentez une marque de parfum...

Oui, c'est exact. J'ai signé un contrat avec Chanel pour représenter « Chanel n° 5 » dans le monde entier. Le tournage du film publicitaire aura lieu en avril-mai sous la direction de Ridley Scott.

Le Ridley Scott d'Alien et de Blade Runner ?

Oui, oui. Il dispose d'un budget énorme. Autant d'argent que pour un long-métrage... mais pour trois petites minutes !

Comment a-t-il l'intention de le réaliser ?

D'une manière très spectaculaire, mais je n'ai pas encore le droit de vous en parler !...

Propos recueillis par Gilles Polinien



Le grand retour du giallo !

MYSTÈRE

Absent des écrans depuis quelques années déjà, le thriller italien effectue grâce au film de Carlo Vanzina un retour en force des plus audacieux.
Car *Mystère* n'est pas qu'un simple « giallo » à l'intrigue rocambolesque mêlant agents secrets, microfilms, policiers véreux et prostituées de luxe. C'est aussi une œuvre férocement humoristique dont la qualité première consiste, tout en respectant les règles du genre, à ne jamais se prendre au sérieux.
Reine de la nuit, Mystère (Carole Bouquet) a l'habitude de travailler Via Veneto, en tandem avec Pamela (Janet Agren). Celle-ci dérobe un soir à un client un splendide briquet, lequel se révèle contenir un bien compromettant microfilm. Pamela dissimule le briquet dans le sac de Mystère mais, avant de pouvoir le récupérer, sera victime d'un mystérieux assassin. C'est à ce moment précis que les ennuis vont réellement commencer pour Mystère...
Néanmoins, ce ne sont pas les rebondissements (pour la plupart invraisemblables) qui font le charme de *Mystère* mais une ambiance hyper-sophistiquée à l'image de Carole Bouquet dont le personnage soutient magistralement le film de bout en bout. D'une classe à faire pâlir Catherine Deneuve, aussi froide qu'un iceberg et moulée dans des tenues complètement extravagantes, il faut la voir se sortir avec aisance de toutes les situations, maniant les armes à feu et le fouet comme aucune autre n'oserait le faire ! A ses côtés Janet Agren (remarquée dans de nombreux films d'horreur italiens dont *Frayeurs* de Lucio Fulci) et le nouveau-venu Philip Coccioletti (sosie de Harrison Ford) ne sont que des faire-valoir.
La mise en scène, le plus souvent nocturne, signée Carlo Vanzina s'apparente à celle, fort caractéristique, de certains films publicitaires : concise, stylisée et hautement recherchée. Les séquences d'angoisse sont, quant à elles, réalisées de façon très classique mais tout à fait convaincante.
En définitive, un thriller original, rondement mené et à l'épilogue (digne d'un vaudeville) pour le moins surprenante !

Gilles Polinien

FICHE TECHNIQUE

Italie. 1983. *Production* : Tns Film. *Réal.* : Carlo Vanzina. *Scén.* : Carlo et Enrico Vanzina. *Phot.* : Beppe Maccari. *Déc.* : Paola Comencini. *Mont.* : Raimondo Crociani. *Mus.* : Armando Trovajoli. *Int.* : Carole Bouquet (Mystère), Philip Coccioletti (Colt), John Steiner (Ivano), Janet Agren (Pamela). *Dist. en France* : Actuum Films. 96 mn. Technicolor.

Sauvé par un Charlie Chan octogénaire !

RÉMO

Alors que les héros super-armés, disciples généalogiques de Rambo, envahissent le matériel publicitaire actuel et transforment les frontons de cinémas en succursales d'armureries, il devient paradoxal et rare, voire réconfortant, de découvrir un justicier ne comptant que sur la seule puissance de ses poings !
Rémo est un personnage fort célèbre aux Etats-Unis où ses exploits, nés de l'imagination fertile de Richard Sapir et Warren Murphy ont fait l'objet d'une soixantaine de livres relatant ses incohérentes aventures. Au cinéma, il renaît de la peau d'un flic, les traits remodelés par le scalpel d'un chirurgien inspiré, au service d'une mystérieuse organisation bien décidée à utiliser ce cobaye en vue de missions punitives contre la pègre et la compromission, plaies qui rongent le pays. Ne reste plus qu'à éduquer cet exécuteur officiel... Un vieux Coréen, symbiose insolite et folklorique de Confucius et de Bruce Lee, servira de maître. L'introduction de ce personnage truculent qu'est Chiun, adepte du kung-fu et prince incontesté dans l'art du « Sinanju », donne tout son sens à un film jusque-là un peu confus et ne brillant pas particulièrement par son action. Non seulement l'arrivée de Chiun s'accompagne de l'humour, élément sauveur du film, mais, à travers l'entraînement aussi inhumain que cocasse qu'il impose à son élève, s'instaurent des rapports profonds, presque ceux d'un père envers un fils-spirituel...
Guy Hamilton renoue avec l'univers bougeant et parodique de la série des *James Bond* dont il fut l'un des principaux meneurs de jeu *(Goldfinger, Les diamants sont éternels...)*. Rémo, lâché face à l'ennemi, son entraînement achevé, doit non seulement le combattre mais aussi vaincre la pesanteur et le vertige. Rude tâche que la sienne, imprévisible et périlleuse comme peut l'être le clou du film : une partie de trapèze sur les échafaudages emprisonnant cette pauvre statue de la Liberté comme dans une cage géante. Superbe séquence où le réalisateur retrouve la fougue et la maîtrise qui caractérisaient les cascades de ses *James Bond*.



On prétend que Rémo est le héros de ce film qui porte d'ailleurs son nom. C'est peut-être vrai. A moins que ce soit ce vieillard malicieux et alerte, ce karateka octogénaire du nom de Chiun. Dès son apparition, ce Charlie Chan sur-entraîné a su, non seulement former un disciple parfait mais aussi redonner une santé au film d'Hamilton, lui insufflant un humour pince-sans-rire très britannique... ce qui est un comble venant d'un des dignitaires du Soleil-Levant !

Norbert Moutier

FICHE TECHNIQUE

U.S.A. 1985. *Production* : Orion. *Prod.* : Larry Spiegel. *Réal.* : Guy Hamilton. *Scén.* : Christopher Wood d'après la série « The Destroyer » de Richard Sapir et Warren Murphy. *Dir. artistique* : Woods Mackintosh (US), Brandy Alexander, John-R. Jensen et Michael Minor (Mexique). *Phot.* : Andrew Laszlo. *Architecte déc.* : Jackson De Govia. *Mont.* : Mark Melnick. *Mus.* : Craig Safan. *Son* : James J. Sabat. *Déc.* : Frederic C. Weller. *Cam.* : Jeffrey A. Laszlo. *Maq.* : Mickey Scott. *Maq. spéciaux* : Carl Fullerton. *Cost.* : Ellen Mirojnick. *Effets spéciaux* : Andy Evans. *Effets spéciaux add.* : Douglas A. DeGrazzio. *Cascades* : Glenn H. Randall Jr. *Conseiller arts martiaux* : Tim. *Assist. réal.* : Alex Hapsas (US), Richard L. Espinoza (Mexique). *Post-production* : Sprocket Systems, un département de Lucasfilm. *Peintures sur verre* : Matte Effects. *Truquages optiques* : Modern Film Effects. *Int.* : Fred Ward (Remo Williams), Joel Grey (Chiun), Wilford Brimley (Harold Smith), J.A. Preston (Conn MacCleary), George Coe (Général Scott Watson), Charles Cioffi (George Grove), Kate Mulgrew (Major Rayner Fleming), Patrick Kilpatrick (Stone), Michael Pataki (Jim Wilson), Davenia McFadden (femme policier N.Y.), Cosie Costa (le soldat Damico). *Dist. en France* : Fox. 116 mn. Couleurs par DeLuxe. Dolby Stereo.

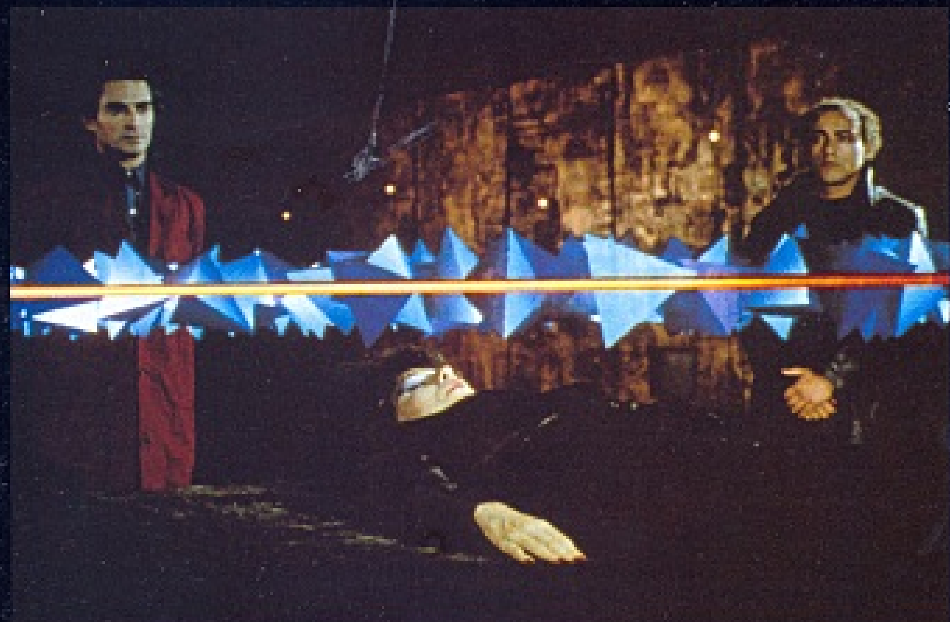


Carmen assassinée...

L'UNIQUE

L'Unique, superstar de la chanson, adulée des foules mais broyée par la mécanique implacable du spectacle, victime d'un système totalitaire, sera remplacée, malgré elle, par un fidèle hologramme, duplicata inaltérable, immortel, créé par Colewski, un chercheur mégalomane. Au péril de sa vie, elle affrontera son double. Première œuvre de Jérôme Diamant-Berger, *L'Unique* se démarque de l'actuelle production française en rivalisant d'audace technique avec les meilleurs films américains. Bénéficiant d'un confortable budget, Jérôme Diamant-Berger définit parfaitement les prémices d'un cinéma neuf, imaginatif, à l'exemple de ses collègues Beineix et Besson. Et si *L'Unique* offre une palette visuelle luxueuse, suffisamment élaborée pour séduire l'esthète, si les surprenantes images de synthèse créées par la Sogitec annoncent l'avènement d'une nouvelle ère cinématographique, propice à l'expansion de genres, le fantastique, la science-fiction, peu prisés des vieux dinosaures de la production hexagonale, force est de demeurer perplexe devant la désagréable impression de néant scénaristique qu'engendre le film. Ecrit par Olivier Assayas, Jérôme Diamant-Berger, adapté et dialogué par Jean-Claude Carrière, *L'Unique* déçoit cruellement, la surprise de la qualité visuelle évanouie. Scénario et dialogues semblent sacrifiés au pilori de la médiocrité, et la moindre tentative d'action, ou de coup de théâtre s'avère amputée de toute intention définitive. Malgré les maladroites références à *Looker* et à *Phantom of Paradise*, malgré la précision, la perfection du montage, l'excellente photo de Jean-François Robin, Jérôme Diamant-Berger s'égare dans une direction d'acteurs peu maîtrisé, secondé par un dialoguiste en mal d'inspiration. Sans support narratif solide, sans étude psychologique achevée, les personnages de cette fresque du futur s'effacent, et ne subsistent alors que de pâles fantômes. La présence de Julia Migenes Johnson, inoubliable Carmen, sauve heureusement l'ensemble de l'échec.

Daniel Scotto



La création de la femme artificielle... L'une des superbes scènes d'effets spéciaux réalisés dans les nouveaux studios parisiens spécialisés.

FICHE TECHNIQUE

France 1985 *Production* Belles Rives *Prod* Christian Ardan *Réal* Jérôme Diamant-Berger *Scén* Olivier Assayas et Jérôme Diamant-Berger *Adapt et dialogue* Jean-Claude Carrière *Phot* Jean-François Robin *Mont* Luc Barnier *Mus* Guy Boulanger *Chansons* François Valéry *Son* Philippe Lioret, Michel Vilan *Déc* Nikos Meletopoulos *Maq* Sophie Landry *Cost* Dona Turner *Cam* Arianne Damain, Gilbert Lecluyse, Bruno Delbonnel *Caméra steadicam* Noël Very *Ass réal* Didier Grousset *Louma* Michel Zarebski *Concepteur graphique* Jean-François Henry *Effets spéciaux* Christian Guillon *Conseiller scientifique* Jean-Claude Bisconte *Conseiller conception holographique-laser* Ivo Kristulovic *Images de synthèse* Sogitec *Prod images de synthèse* Xavier Nicholas *Animation images de synthèse* Christian Foucher *Int* Julia Migenes-Johnson (la chanteuse), Tcheky Karyo (Michel), Sami Frey (Colewski), Charles Denner (Vox), Jézabel Carpi (Aline), Fabienne Babe (Sarah), Thierry Rode (Rey), Kim Massee (Fiona), Benjamin de Borda (Tom) *Dist en France* A.A.A. 90 min Dolby Stéréo Fuji color Panavision

Le chaînon manquant

LINK

Link, un vieil orang-outan capricieux et acariâtre, vous reçoit habillé en maître d'hôtel, sert à table dans les règles de l'art, et allume d'énormes cigares qu'il fume ensuite avec délectation, habitude contractée lors d'un ancien numéro de cirque où il incarnait « Le Maître du Feu ». Galant avec les femmes, aimable en société, Link a toutefois une manie peu recommandable : il tue !

Le nouveau film de Richard Franklin *(Patrick, Psychose 2)* surprend dès les premières images, captivant notre attention d'un mouvement de caméra au ras du sol, puis au-delà des toits d'une ville. Un chat poursuivi par un mystérieux animal, des pigeons effrayés, une fillette recroquevillée de peur dans son lit parce que « quelque chose » marche au-dessus de sa chambre, et le drame se noue. Infernal huis-clos que ne dénigrerait pas Hitchcock, *Link* conte la terrible mésaventure de Jane Chase, jeune étudiante en zoologie, conviée par le professeur Phillip à vivre quelque temps dans sa maison d'été, où il se retire après une saison d'université pour y expérimenter, en compagnie de trois singes, Link l'orang-outan, Imp le chimpanzé, et Voodoo la farouche femelle chimpanzé, de nouvelles théories sur l'évolution de l'espèce humaine. Tout irait pour le mieux dans la splendide demeure perchée au bord d'une falaise de la côte anglaise, si Phillip ne décidait pas soudainement de supprimer les singes. Quels pouvoirs inquiétants (qui effraient le professeur) ceux-ci détiennent-ils ? L'arrivée de Jane bouleversa l'équilibre précaire établi entre l'homme et l'animal, Philipp périra de la main de ses cobayes, et la jeune femme affrontera seule Link, le tueur. Film intelligent et subtil, comme il en existe peu, *Link* nous rassure quant à la qualité du cinéma fantastique anglais que l'on pût croire moribond, et confirme le style particulier d'Everett de Roche, l'un des meilleurs scénaristes contemporains. Les angoissantes péripéties concoctées par l'auteur d'*Harlequin* possèdent la force de leur inéluctable cheminement, et la maîtrise parfaite de la réalisation en accentue les nombreux rebondissements. Le docteur Phillip éliminé, Link, doté d'une puissance peu commune, s'ingéniera à isoler Jane. Prisonnière des grands espaces, incapable de se déplacer à pied, de dangereux chiens errants peuplant la campagne environnante, elle ne devra son salut qu'à elle-même, et Link mourra dans un holocauste de flammes, en digne Maître du Feu.



La vedette inattendue du nouveau film de Richard Franklin (« Patrick »).

Haletant suspense brillamment mis en scène, *Link* bénéficie de l'excellente prestation d'Elizabeth Shue et de Terence Stamp, comédien trop rare sur nos écrans, merveilleusement à l'aise dans un rôle aux émotions complexes et contradictoires. Authentique chef-d'œuvre, *Link* s'achève sur une féroce note d'humour noir, laissant peser le doute : de l'homme ou de l'animal, qui est le vainqueur ?

Daniel Scotto

FICHE TECHNIQUE

G.B. 1985 *Production* Thorn EMI *Prod* Richard Franklin *Réal* Richard Franklin *Prod ex* Verity Lambert *Prod ass* Bob Mercer *Scén* Everett de Roche *Phot* Mike Molloy *Dir art* Keith Pain *Mont* Andrew London, Derek Trigg *Mus* Jerry Goldsmith *Son* David Stephenson *Maq* Pat Hay, Yvonne Coppard *Cost* Terry Smith, Suzi Stokes *Cam* Gale Tattersall *Asst réal* Chris Rose *Direction des animaux* Ray Berwick *Int* Elisabeth Shue (Jane Chase), Terence Stamp (Dr Steven Phillip), Steven Pinner (David), Richard Garnett (Dennis), David O'Hara (Tom), Kevin Lloyd (Bailey), Joe Belcher (chauffeur de taxi), Geoffrey Beevers (M. Miller), Caroline John (Mme Miller), Daisy Beevers (Becky) *Dist en France* A.A.A. 90 min Dolby Stéréo

La mort en éprouvette

CONTACT MORTEL

Thriller efficace réalisé par Hal Barwood et produit par Matthew Robbins (réalisateur du *Dragon du Lac de Feu*), *Warning Sign* nous entraîne au cœur d'un drame dont le décor est un laboratoire de recherches génétiques. A la Biotek Agronomics, techniciens et généticiens sélectionnent une nouvelle variété de blé, sans savoir que certains de leurs collègues testent, à la demande des forces militaires, une terrifiante arme bactériologique. Soudain, l'accident naît de la routine des manipulations, et la catastrophe survient. L'alarme déclenchée par Joanie Morse, la surveillante, isole du monde quelque cinquante humains; le laboratoire se transformant en blockhaus, tandis que l'armée quadrille rapidement les alentours du foyer mortel. Hal Barwood se lance avec cette première — et réussie — réalisation dans l'aventure de l'image, même si l'ensemble demeure un peu conventionnel. En fait, l'originalité de *Warning Sign*, au-delà de la précision, de l'efficacité d'un solide scénario, naît de ce nouvel ennemi auquel l'homme fait face. Invisible, le germe bactériologique se propage sans traces. Il rend fou, et métamorphose les malheureux savants en morts-vivants agressifs et sanguinaires. Tels des rats en cage enfermés dans le labyrinthe du laboratoire, ils s'entretueront sauvagement. Le film évoque, parfois, un illustre prédécesseur qui, dans les années soixante fit hurler de frayeur. En effet, Barwood et Robbins renouvèlent intelligemment *La Nuit des Morts Vivants* de George Romero, sans jamais le plagier. On devine l'hommage respectueux, et l'usage de la référence amusera les cinéphiles. Film d'action énergique, *Warning Sign* bénéficie d'une excellente distribution, convaincante, et l'atmosphère angoissante, oppressante, doit beaucoup à la direction de la photo de Dean Cundey. Outre la virulente diatribe lancée contre l'armée, *Warning Sign* terrifie ne serait-ce que parce qu'il n'œuvre pas dans la science-fiction traditionnelle. L'accident bactériologique tout comme la guerre bactériologique demeurent suspendus au-dessus de nos têtes, épée de Damoclès engendrée par la folie des hommes...

Daniel Scotto

FICHE TECHNIQUE

U.S.A. 1985. *Production* : Barwood/Robbins. *Prod.* : Jim Bloom. *Réal.* : Hal Barwood. *Prod. ex.* : Matthew Robbins. *Prod. ass.* : Robert Latham Brown. *Scén.* : Hal Barwood, Matthew Robbins. *Phot.* : Dean Cundey. *Architecte-déc.* : Henry Bumstead. *Mont.* : Robert Lawrence. *Mus.* : Craig Safan. *Son* : Michael Evje. *Déc.* : Mickey S. Michaels. *Maq.* : Edouard Henriques III. *Cost.* : Aggie Guerard Rodgers. *Cam.* : Gary Kibbe. *Asst réal.* : Nick Marck. *Cascades* : Bobby Bass. *Effets spéciaux* : J. Kevin Pike. *Superviseur effets vidéo* : Gregory L. Mc Murry. *Int.* : Sam Waterston (Cal Morse), Kathleen Quinlan (Joanie Morse), Yaphet Kotto (le Major Connolly), Jeffrey de Munn (Dan Fairchild), Richard Dysart (le Dr Nielsen), G.W. Bailey (Tom Schmidt), Vic Flint (Jerry Hardin), Rick Rossovich (Bob), Cynthia Carle (Dana), Scott Paulin (le capitaine Walston), Kavi Raz (le Dr Ramesh Kapoor), Keith Szarabajka (Tippett). *Dist. en France* : Fox. 100 min. Dolby Stéréo. Couleurs par DeLuxe. Panavision.





« Contact mortel » : un suspense passionnant (avec Yaphet Kotto, Sam Waterston et Jeffrey De Munn).

Le retour des Griffes d'Acier !

ELM STREET LA REVANCHE DE FREDDY

Freddy Krueger est de retour ! Le croquemitaine aux griffes d'acier, échappé des *Griffes de la Nuit* de Wes Craven, revient dans un second épisode réalisé par Jack Sholder (à qui l'on doit *Alone in the Dark*, présenté au 13e Festival du Film Fantastique de Paris), pour mieux lacérer, étriper, déchiqueter les pauvres adolescents en proie à d'effrayants cauchemars. Désormais nanti d'invincibles pouvoirs, dont le moindre lui permet de prendre possession de l'âme et du corps de ses victimes, Freddy Krueger, sorti tout droit de l'enfer, se nourrit des souffrances de ceux qu'il torture. Elm Street, tel le Styx, sépare le monde des vivants du royaume des morts, et « déborde » parfois dans une irrationalité grandiloquente : il semblerait donc vain de tenter d'appliquer une logique quelconque à *Elm Street 2*, les symboles détournés de l'American Way of Life n'en déroutent que mieux le spectateur égaré. Jack Sholder, habile à manipuler l'émotion et la peur, confère, grâce à un montage serré et efficace, le rythme hystérique nécessaire à rendre crédibles ces aventures hors du commun. Le non-sens provocateur de l'horreur surréaliste, rehaussé par de saisissants effets spéciaux de maquillage, envahit l'écran sur un crescendo de l'angoisse savamment dosé. Et si le scénario renonce au mysticisme et aux réminiscences folkloriques des *Griffes de la Nuit*, il précise toutefois l'étrange et perverse personnalité de Krueger. Intégré dans la culture populaire américaine (*Elm Street 1* est déjà un célèbre cult-movie aux U.S.A.), Krueger se métamorphose en héros mythique, à l'instar d'un grand méchant loup des temps modernes, terrible allégorie du Mal, à ceci près que ses actes de cruauté ne se justifient aucunement d'une mission purificatrice (cf. Jason dans *Vendredi 13*). Krueger tue pour le plaisir, et le meurtre sadique se mêle si bien au personnage que l'instrument avec lequel il massacre enfants et adultes, les gants de cuir aux griffes d'acier, fait désormais partie de sa main (cf. le pistolet de *Vidéodrome*). Mais Freddy Krueger ne serait rien sans Robert Englund, le gentil extra-terrestre de la série T.V. « V », qui lui prête son talent. Il faut donc louer les performances de cet acteur. Bénéficiant de séquences-choc réussies (qui excusent parfois les incohérences et les maladresses du scénario), *Elm Street 2* séduira les amateurs d'émotions fortes, mais n'effacera pas de leur mémoire la poésie morbide, le troublant décalage entre le rêve et la réalité que Wes Craven avait si bien su insuffler aux *Griffes de la Nuit*.

Daniel Scotto

Voir notre dossier dans ce numéro.

FICHE TECHNIQUE

U.S.A. 1985. *Production* : New Line Heron Communications Smart Egg Pictures. *Prod.* : Robert Shaye. *Réal.* : Jack Sholder. *Prod. ex.* : Stephen Diener et Stanley Dudelson. *Prod. ass.* : Michael Murphey et Joel Soisson. *Scén.* : David Chaskin. *Phot.* : Jacques Haitkin. *Mont.* : Arline Garson. *Mus.* : Christopher Young. *Son* : Ed White. *Maq. Freddy Krueger* : Kevin Yagher. *Effets de transformation* : Mark Shostrom. *Supervision des effets spéciaux visuels* : Paul Boyington. *Asst réal.* : Matia Karrell. *Cost.* : Gail Viola. *Effets spéciaux mécaniques* : Rick Lazzarini. *Effets spéciaux* : Dick Albain. *Int.* : Mark Patton (Jesse Walsh), Kim Myers (Lisa Poletti), Robert Rusler (Grady), Clu Gulager (M. Walsh), Hope Lange (Mme Walsh), Melinda O'Fee (Mme Poletti), Thom MacFadden (M. Poletti), Sydney Walsh (Kerry), Hart Sprager (le professeur), Steve Eastin (le policier), Christie Clark (Angela) et Robert Englund (Freddy Krueger). *Dist. en France* : Marga Films. 84 min. Couleurs par De Luxe. Dolby Stereo.



Une vision humaniste du devenir de l'Homme

ENEMY

La grande force du scénario d'Ed Khmara et de la réalisation de Wolfgang Petersen est d'avoir su brillamment respecter et illustrer l'une des plus belles traditions du cinéma de science-fiction — « le space opera » — en lui donnant, au niveau de la vivacité de l'action, un aspect moderne conforme aux tendances actuelles sans pour autant céder à la « tyrannie » des effets spéciaux.

Et cependant, ces derniers sont omni-présents : n'oublions pas, en effet, que le film a pratiquement été entièrement tourné en studio et qu'en particulier, même pour les vues en décors naturels prises sur l'île de Lanzarote, tous les ciels sont artificiels. Ciels superbes et décors majestueux de désolation et de mort, au service d'une vision humaniste du devenir de l'Homme.

Car, ce que nous propose *Enemy Mine*, ce n'est pas la simple rencontre d'un humain et d'un extra-terrestre, pas plus qu'un simple remake interstellaire de *Duel dans le Pacifique*, dans lequel deux êtres destinés par leurs origines à s'affronter et à se détruire mutuellement apprennent à s'apprécier puis à s'aimer, poussés par la nécessité de s'allier pour survivre dans un univers hostile. En fait, ce qui se dessine derrière le surprenant scénario de Khmara, c'est la vision d'une rencontre de l'Homme avec son « moi » profond, c'est-à-dire avec une entité qu'il n'a plus guère de chance de rencontrer consciemment — même s'il la côtoie quotidiennement — dans un monde que des siècles d'histoire lui ont donné le fallacieux sentiments de découvrir, de connaître et de maîtriser un peu plus chaque jour.

Sur la toile de fond d'une SF riche d'effets visuels qui en renforcent à chaque image l'étrangeté — tout en maintenant quelque chose de familier peut-être destiné à nous donner la clé du message — Khmara et Petersen tissent un véritable conte philosophique nous ramenant au sens même du genre sans se départir un instant de la magie propre au cinéma. Ils nous communiquent ainsi une croyance pleine d'espoir en un temps où les limites du monde connu semblent partout craquer du fait de leur étroitesse. L'Homme pourra se redécouvrir en sachant sortir de ses interdits. A ce titre, le caractère androgyne du Drac nous paraît des plus révélateurs : la nature humaine, avec toute sa puissance de sentiment, d'exaltation, de soif humaine, ne puise-t-elle pas toute sa force créatrice, aussi bien sur le plan charnel qu'intellectuel, dans une dualité que traduit la distinction entre les deux sexes ? Le Drac, ainsi que le découvrira progressivement Davidge, ce n'est pas un extra-terrestre de plus, mais le symbole de sa propre espèce. Et lorsqu'il se bat pour le jeune Drac, c'est en fait pour la survie de celle-ci contre ses deux véritables ennemis symbolisés par Fyrine IV et les Scavengers : la Nature qui sans cesse écrase la volonté de l'Homme, et la noirceur d'âme, les bas instincts, qui la minent.

De symboles en symboles, les auteurs d'*Enemy Mine* nous convient donc à une véritable épopée : celle du devenir humain, dont la destinée est de toujours franchir les limites dans lesquelles il se trouve enfermé pour un peu plus chaque jour se confronter avec lui-même. Une épopée qui, ramenant la Terre à ses justes proportions de microcosme, redonne à ce devenir une dimension cosmique, et par là-même, mythique. Grâce à la qualité des effets visuels, à la somptueuse beauté des décors, au caractère convaincant du maquillage de Louis Gosset Jr. (l'un des plus remarquables du cinéma fantastique) et à la profondeur discrète de la partition de Maurice Jarre, cette épopée ouvre les frontières qui seules lui permettaient de prendre tout son envol : celles du grand spectacle. Et, après tant d'années d'aventures spatiales certes pleines d'attrait et de vitalité, mais parfois un peu vides d'humanité, *Enemy Mine* fait revenir la science-fiction à ce qui constitue l'essence même de l'expression artistique : l'émotion.

Bertrand Borie

Voir notre dossier dans ce numéro.

FICHE TECHNIQUE

U.S.A. 1985. *Production* : Kings Road Entertainment. *Prod.* : Stephen Friedman. *Réal.* : Wolfgang Petersen. *Prod. ex.* : Stanley O'Toole. *Scén.* : Edward Khmara d'après la nouvelle de Barry Longyear. *Phot.* : Tony Imi. *Architecte-déc.* : Rolf Zehetbauer. *Dir. art.* : Fred Thaler. *Mont.* : Hannes Nikel. *Mus.* : Maurice Jarre. *Son* : C. Schubert. *Superviseur sonore* : Milan Bor. *Superviseurs fonds bleus et peintures sur verre* : Dennis Bartlett. *Maq.* : Daniel Parker. *Cost.* : Monika Bauert. *Cam.* : Tony White. *Asst réal.* : Bert Batt. *Story-boards* : Juan Plahuta Jupl, Ulrich Meyer. *Créatures conçues et réalisées par* : Chris Walas Inc. *Peintures sur verre et séquence du combat aérien produits par* : I.L.M. *Superviseur effets spéciaux visuels* : Dave Carson. *Superviseurs photos/peintures sur verre* : Chris Evans, Craig Barron. *Superviseur photo optique* : Bruce Nicholson. *Chef maquettiste* : Michael Fulmer. *Superviseur animation* : Bruce Walters, Ellen Lichtwardt. *Monteur effets spéciaux visuels* : Bill Kimberlin. *Superviseur C.W.I. effets spéciaux mécaniques* : Eben Stromquist. *Superviseur C.W.I. effets en extérieurs* : Mark Walas. *Superviseur C.W.I. maquillages spéciaux* : Stephen Du Puis. *Superviseur effets spéciaux* : Bob Mac Donald Sr. *Maquettes* : Bavaria Studios Model Unit et Studio Weltersmack. *Int.* : Dennis Quaid (Davidge), Louis Gossett Jr. (le Drac), Brion James (Stubbs), Richard Marcus (Arnold), Carolyn McCormick (Morse), Bumper Robinson (Zammis), Jim Mapp (la voix Drac), Lance Kerwin (Wooster), Scott Kraft (Jonathan), Lou Michaels (Bates), Andy Geer (Wilson), Henry Stolow (Cates), Herb Andress (Hopper), Danmar (le Futé). *Dist. en France* : 20th Century Fox. 100 mn. Dolby Stéréo. Couleurs par DeLuxe. Tourné aux Studios Bavaria de Munich. Extérieurs réalisés au Parc National de Timanfaya à Lanzarote (Canaries).

TABLEAU DE COTATION

CK : Cathy Karani. **GP** : Gilles Polinien. **JCR** : Jean-Claude Romer. **RS** : Robert Schlockoff. **AS** : Alain Schlockoff. **DS** : Daniel Scotto.

TITRE DU FILM	CK	GP	JCR	RS	AS	DS
BLACK OUT	2	2	1	0	1	2
CONTACT MORTEL	3	3	3	2	3	3
ENEMY	4	2	3	3	4	3
FUTURE COP	3	2	1	2	2	2
LE JUSTICIER DE NEW YORK	3	3	2		3	
MYSTÈRE		2	2			
LINK	4		2			4
PEAU D'ANGE	1		2	0	0	
RÉMO		2	3		2	3
LA REVANCHE DE FREDDY	2	3	2	1	2	2
LE SECRET DE LA PYRAMIDE	3		2		4	4

4 : Excellent. **3** : Bon. **2** : Intéressant. **1** : Médiocre. **0** : Nul.

NOUS AVONS DÉJÀ PARLÉ DE : ● *ALLAN QUATERMAIN (n° 63, p. 18)* ● *BLACK OUT (n° 58, p. 32)* ● *PEAU D'ANGE (n° 64, p. 67)*

18e année – N° 212 – Mars 1986 – Mensuel – 13 F – 85 FB – 5 FS – Canada $ 1,95 – Esp.

BEST

VIENT DE PARAITRE

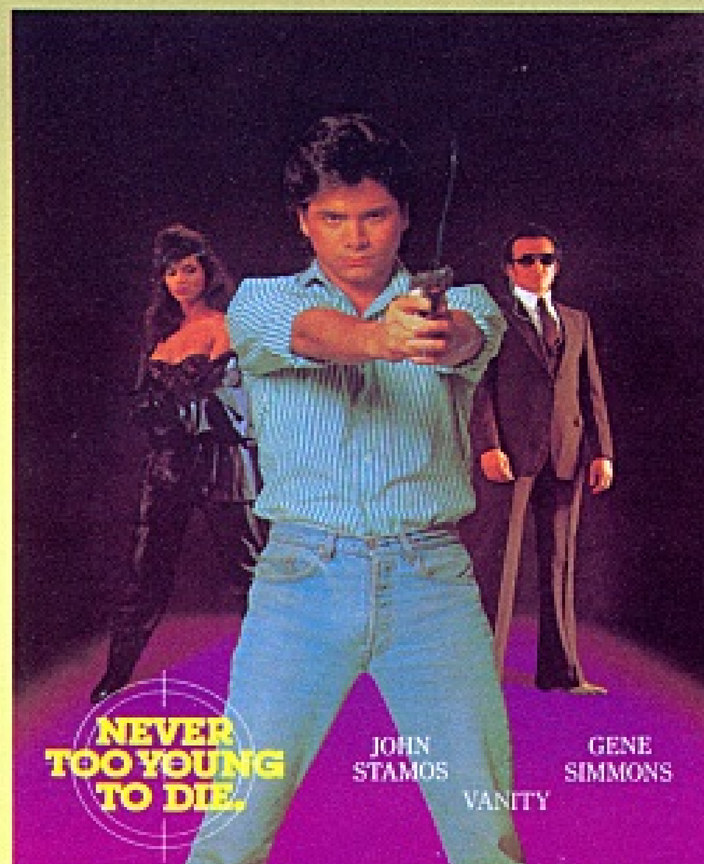
POSTERS: GAINSBOURG
LLOYD COLE

INDOCHINE
NEW ORDER
STEPHAN EICHER
MÖTLEY CRÜE

ELECTIONS:
rockers à gauche?

SADE
UN CERTAIN REGARD

M 1186 – 212 – 13 F



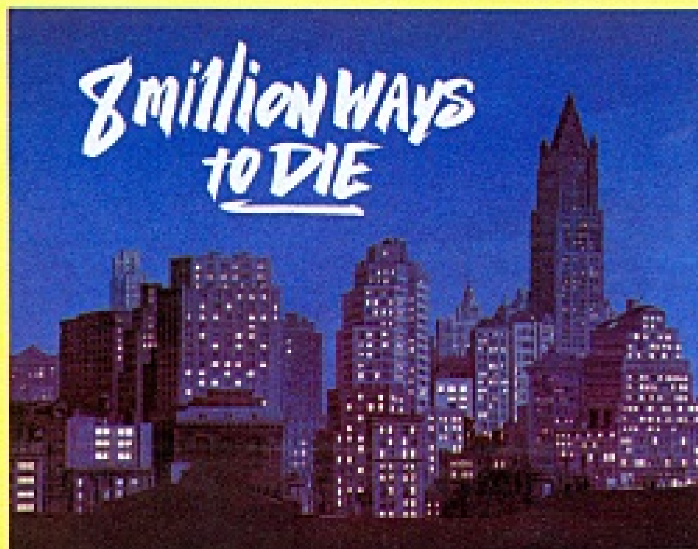
DES THRILLERS EN SÉRIE

■■■ Cannon a confié à John Frankenheimer le soin de porter à l'écran 52 PICK-UP, un thriller adapté du roman de Elmore Leonard.

■■■ Gene Simmons (l'ex-membre du groupe Kiss devenu le « méchant » de **Runaway**) et Vanity (égérie de Prince vue dans **Le dernier dragon**) terminent le tournage de NEVER TOO YOUNG TO DIE sous la direction de Gil Bettman.

■■■ Hal Ashby vient d'achever 8 MILLIONS WAYS TO DIE, d'après un scénario d'Oliver Stone, qui met en scène un ex-flic sur les traces d'un tueur de dames. Les rôles principaux sont tenus par Jeff Bridges (**Starman**), Rosanna Arquette (**Recherche Susan, désespérément**) et Alexandra Paul (**Christine**).

■■■ 6 millions de dollars + 22 % de la recette-guichet : c'est le contrat phénoménal que vient de signer Dustin Hoffman avec Cannon pour jouer dans LA BRAVA, thriller adapté du roman de Elmore Leonard qui sera tourné prochainement à Miami.



■■■ Depuis le 17 février dernier, George Pavlou (**Underworld**) réalise en Irlande un ambitieux thriller d'épouvante intitulé RAWHEAD.

■■■ Debra Winger a accepté le rôle-vedette de BLACK WIDOW dont Bob Rafelson entame la réalisation ce mois-ci. Ce n'est pas encore officiel mais il se pourrait qu'une des victimes de « la veuve noire » soit interprétée par Robert Redford...

■■■ **F/X** vient-il à peine de sortir aux Etats-Unis que déjà ses producteurs annoncent un F/X 2 en préparation !

■■■ La récente affaire du Rainbow Warrior a inspiré des producteurs opportunistes qui ont confié à Richard Franklin (**Psychose II, Link**) la réalisation de RAINBOW WARRIOR.

■■■ Un récent communiqué de presse en provenance de ILM, nous apprend que dans HOWARD THE DUCK, réalisé actuellement par Willard Huyck pour Lucasfilm, sont utilisées les toutes dernières technologies en matière d'effets spéciaux afin de donner vie au fameux canard héros de la bande dessinée de Steve Gerber.

■■■ Gary Goddard, maître d'œuvre de l'extraordinaire « Conan Show » présenté aux Studios Universal, s'est vu offrir la réalisation de THE MASTERS OF THE UNIVERSE, superproduction de science-fiction de 22 millions de dollars mettant en scène un groupe d'enfants aux prises avec les forces du mal d'Eternia.

■■■ Stephen King, tout juste libéré du tournage de **Maximum Overdrive**, se consacre maintenant à l'adaptation cinématographique de son roman PET SEMATARY (« Simetierre »). King a refusé d'en vendre les droits (en raison des nombreux éléments autobiographiques) mais a accepté la proposition de George A. Romero qui réalisera le film tout en assurant à l'auteur un contrôle total de l'œuvre. Le tournage de PET SEMATARY est prévu pour le printemps à Bangor dans le Maine, lieu de résidence de Stephen King.

■■■ Arnold Schwarzenegger est furieux contre la censure suédoise qui a décidé de frapper un grand coup en interdisant totalement COMMANDO pour violence !

■■■ Terminé depuis près de six mois, WISE GUYS, le nouveau film de Brian De Palma, n'a toujours pas été distribué aux Etats-Unis. Interprété par Danny De Vito et Joe Picospo, il s'agit d'un thriller humoristique, une sorte de « Laurel et Hardy contre le Parrain »...



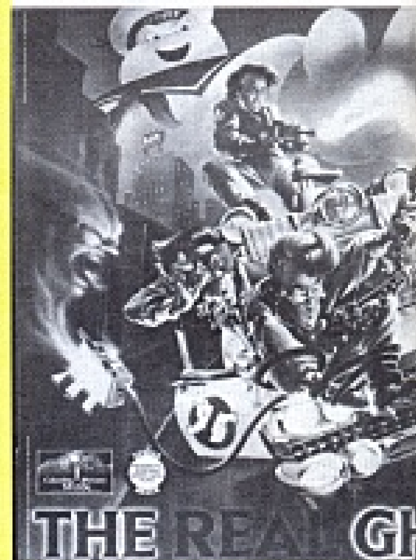
▲

■■■ Les cinéastes italiens se sont mis à l'heure de **Terminator**. Témoin la sortie prochaine sur les écrans français de ATOMIC CYBORG (ex **Le cyborg aux mains de pierre**), un film de Martin Dolman interprété par Daniel Greene dans le rôle d'une créature mi-homme mi-machine chargée d'une mission meurtrière.

DU GRAND AU PETIT ÉCRAN

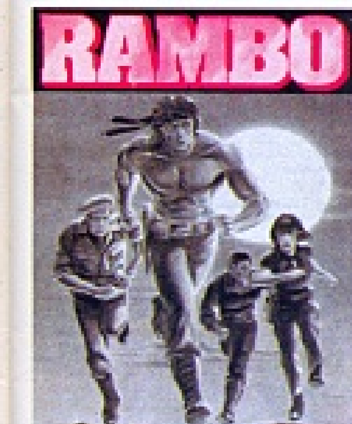
■■■ Après avoir été aux Etats-Unis le plus grand succès de 1984, **Ghostbusters** vient d'être adapté pour le petit écran sous la forme d'une série de dessins animés, intitulée THE REAL GHOSTBUSTERS, qui comprend 65 épisodes dont la diffusion sur le territoire américain est prévue pour la fin de l'année.

■■■ Autre succès cinématographique destiné à la télévision, toujours sous forme de dessin animé, c'est RAMBO. 65 épisodes d'une demi-heure chacun seront disponibles dès septembre.





■■■ A Los Angeles, J. Lee Thompson dirige Charles Bronson et Carrie Snodgress dans MURPHY'S LAW, un thriller musclé produit par Cannon. J. Lee Thompson a d'autre part signé, toujours avec Cannon, pour mettre en scène RIVER OF DEATH d'après le roman d'Alistair MacLean **(Le pont de la rivière Kwaï).**





■■■ Qui incarnera l'agent 007 dans le prochain James Bond ? Aucun nom n'est encore officiel mais une chose est sûre : Roger Moore a bien envoyé sa lettre de démission au producteur Cubby Broccoli. Ce dernier envisagerait, aux dernières nouvelles, de confier le rôle de 007 soit à l'acteur d'origine irlandaise Pierce Brosnan **(Nomads)**, soit à l'Australien Bryan Brown **(F/X)**. Le suspense ne devrait plus durer très longtemps car les premiers tours de manivelle du 15e James Bond, intitulé pour le moment LIVING DAYLIGHTS, sont d'ores et déjà prévus pour cet été aux Studios de Pinewood sous la direction de John Glen pour la quatrième fois consécutive.

■■■ Quant à Roger Moore, les producteurs de **Dallas** lui ont proposé un confortable cachet pour incarner le rival du fameux J.R. Mais l'acteur britannique n'a pas encore pris de décision : on murmure en effet que les producteurs de **Dynastie** lui auraient offert une fortune pour devenir l'amant de Joan Collins !
Cependant le projet auquel Roger Moore accorde le plus d'intérêt n'est autre qu'un remake de la série télévisée THE SAINT que Moore (après en avoir été la vedette durant les années 60) compte réaliser et produire lui-même sous l'égide de sa propre compagnie, Tribune Production. Deux prétendants sérieux pour le rôle de Simon Templar : Simon MacCorkindale **(Manimal)** et Sting !

■■■ Aidan Quinn (partenaire masculin de Rosanna Arquette dans **Recherche Susan, désespérément**) a donné son accord au producteur Mark Forstater pour interpréter le rôle principal de SHADOWLAND, le nouveau film de science-fiction de Harry Bromley Davenport **(Xtro).**

■■■ Les producteurs de **Teen Wolf**, le plus gros succès indépendant de l'année dernière aux Etats-Unis, n'ont pas pu résister : ils ont décidé de mettre en chantier TEEN WOLF II !

■■■ Sylvester Stallone, fort vexé d'avoir été taxé de raciste et d'anti-communiste primaire au sujet de **Rambo 2**, a déclaré que dans RAMBO 3 — devant à l'origine se dérouler en Iran ou en Afghanistan —, il s'attaquerait très vraisemblablement à un nid de néo-nazis établi au cœur même des Etats-Unis...

■■■ En Grande-Bretagne commencera prochainement le tournage de MR. CORBETT'S GHOST sous la direction du fils de John Huston, Danny.

■■■ Au sein des studios londoniens d'Elstree où Michael Winner réalisera cet été le **Captain America** produit par Cannon, on annonce que Steven Spielberg a déjà réservé pour 1987 les plateaux qui abriteront le tournage de son PETER PAN.



■■■ Enorme succès aux Etats-Unis en ce début d'année pour IRON EAGLE (20 millions de dollars de recettes en 3 semaines), le nouveau film de Sidney J. Furie qui met en scène un Rambo junior décidé à tenter l'impossible pour libérer son père retenu prisonnier dans un pays du Moyen-Orient. Interprété par Jason Gedrick et Louis Gossett Jr **(Enemy Mine)**, **Iron Eagle** sortira en France au mois de juin sous le titre AIGLE DE FER.

■■■ C'est Sydney Pollack qui sera le président du 39e Festival du Film de Cannes du 8 au 19 mai prochain.

■■■ Réalisateur pour **Weird Science (Une créature de rêve)**, John Hughes est devenu producteur avec PRETTY IN PINK, une comédie romantique qui sort ces jours-ci aux Etats-Unis. Il vient de repasser à nouveau derrière la caméra pour FERRIS BUELLER'S DAY OFF avec Matthew Broderick **(WarGames, Ladyhawke)** et Mia Sara **(Legend).**

■■■ STICKS AND STONES, qui sera réalisé au Canada par Tibor Takacs, met en scène comme dans **City Limits** des adolescents mystérieusement épargnés par un virus qui a décimé toute la population adulte.

■■■ Après **Conan II** et **Dangereusement vôtre**, la féline Grace Jones poursuit une carrière cinématographique des plus intéressantes : elle est aujourd'hui la vedette de VAMP, une comédie d'épouvante, que réalise Richard Wenk aux Etats-Unis.

■■■ Le producteur Martin B. Cohen vient d'acquérir les droits d'un scénario intitulé SHERLOCK HOLMES VS DRACULA, première œuvre de Dan Sefton, jeune scénariste diplômé de l'USC.

■■■ C'est à l'auteur de **Brazil**, Terry Gilliam, que vient d'être confié le soin de réaliser un nouveau film publicitaire pour Orangina (« secouez-moi, secouez-moi ! »).

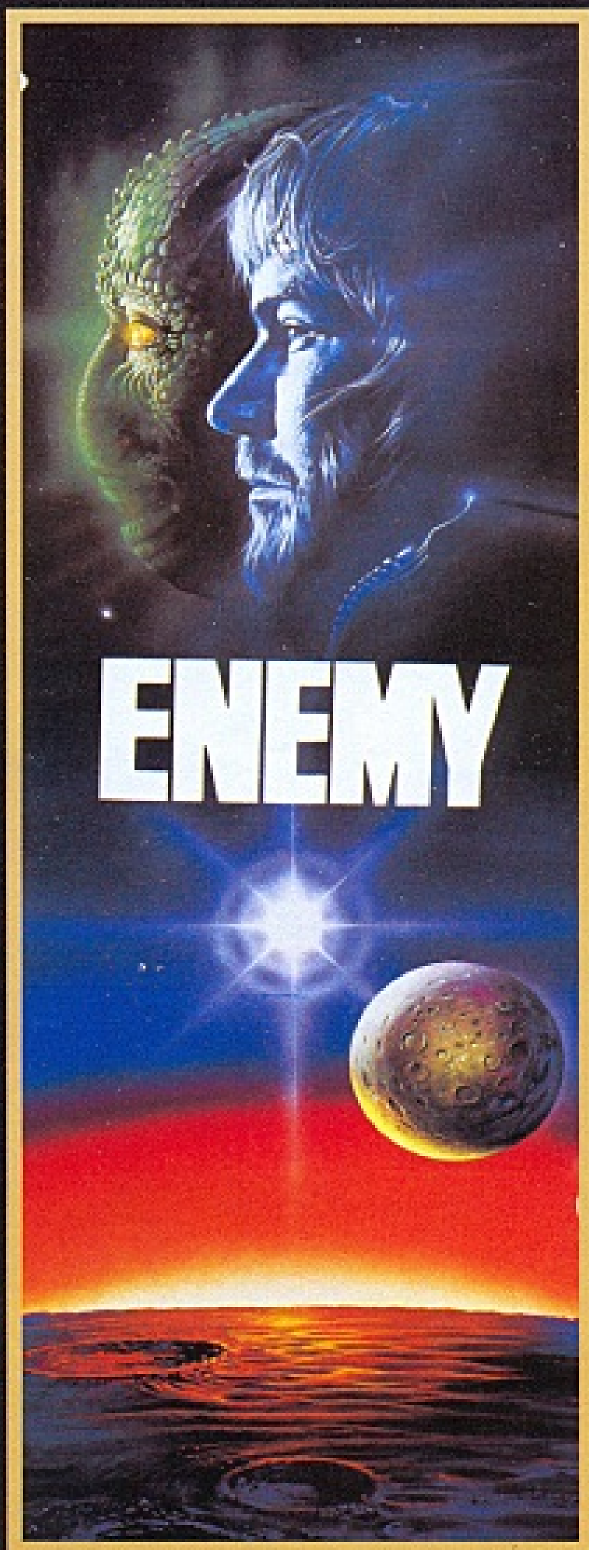
■■■ Menahem Golan et Yoram Globus, les producteurs du prochain **Superman**, viennent d'engager Christopher Reeve pour STREET SMART (une comédie mise en scène par Jerry Schatzberg) et espèrent bien faire signer l'acteur pour SUPERMAN IV...

■■■ Rôle inattendu pour Mel Gibson : l'acteur australien s'apprête en effet à tenir le rôle-vedette d'un film consacré à la vie de George Best, l'un des plus grands footballeurs américains.

VANNES FANTASTIQUE

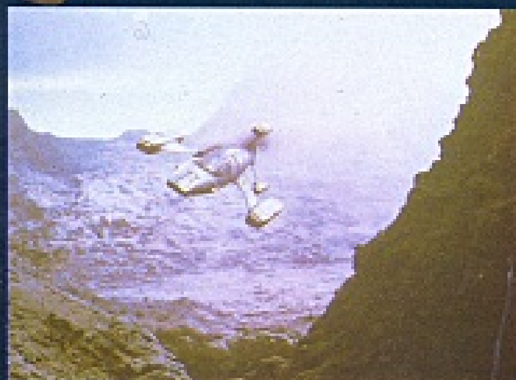
Du 17 au 22 mars prochain, la ville de Vannes va de nouveau vivre au rythme du fantastique et de la SF. En effet, le Palais des Arts accueillera pour la 9e année consécutive un festival composé de 18 films et d'une sélection de courts-métrages français en compétition. Un hommage spécial sera rendu à Boris Karloff avec la projection d'œuvres telles **Bedlam**, **Le chat noir** ou **L'île de la mort**. La manifestation proposera également quelques inédits en avant-première à Vannes.
Des expositions de costumes, décors, maquettes et maquillages seront présentées au public dans les halls du Palais. Innovation 86 : on y verra l'installation, autour de la salle des Congrès, de quatre trains-fantômes ouverts en permanence durant le festival !





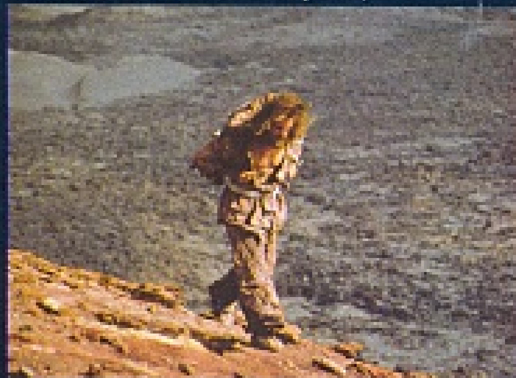
Deux êtres totalement différents, haineux, révoltés de l'existence de l'autre, vont se rencontrer sur un monde hostile et lointain, où aucune de leur vérité n'a plus prise. Sur ce sol étranger, indifférent à leurs désirs, à leur douleur et à leur volonté, ils vont se traquer, se harceler pour finalement se prendre à leur propre piège. Mais surtout, ils apprendront à se découvrir, à se respecter et à s'aimer, faisant ainsi l'apprentissage du droit à la Différence à travers une magistrale histoire d'amour d'une portée universelle...

ENEMY


La conquête de l'espace au 21e siècle a entrainé des guerres, opposant les humains aux extra-terrestres. Au cours d'une de ces batailles un jeune pilote...


... Davidge, est abattu sur la planète Fyrine IV, en même temps qu'un guerrier Drac. Seul survivant de son équipage, il se lance à la poursuite de l'ennemi.


Longiline, sinueux et musclé, l'ennemi arbore une peau brune, reptilienne, un crâne lisse, une bouche prohéminente, de gros yeux de chat jaunes.

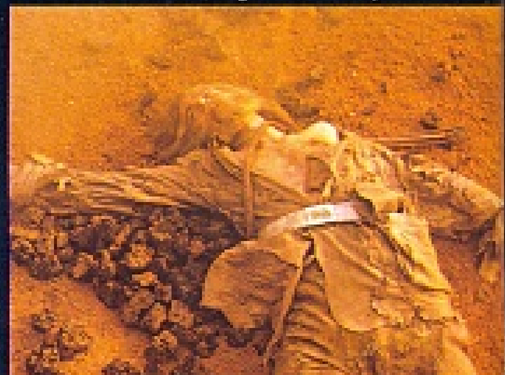

Pourtant Davidge qui espère retrouver ses semblables sur cette planète aride décide de partir seul pour l'explorer. Il ne découvrira que de cruels « Scavengers »...


... ayant pour esclaves les Dracs impuissants. Davidge revient vers son ami Drac, qui lui fait une surprenante révélation : son espèce est asexuée et il porte un enfant


... dont la naissance est imminente ! Une terrible tempête de neige s'abat sur leur campement, les mettant à la merci de tous les dangers. Le Drac épuisé trouvera...


L'enfant est détenu dans les cavernes des esclavagistes qui exploitent les siens pour l'extraction du minerai. Alerté, Davidge s'est lancé à sa recherche...


Il ne tarde pas à découvrir les ravisseurs. Ses armes primaires lui permettent d'éliminer le frère du Chef du clan, mais ce dernier vient à bout de sa résistance.


Laissé pour mort, Davidge est abandonné sur le sol de la planète Fyrine IV. C'est alors qu'un astronef terrien le découvre et le ramène à sa base.


Après s'être emparé d'un vaisseau, Davidge déserte sa base et rejoint la mine des « Scavengers » où il découvre le jeune Drac dans un état comateux...


Il doit alors requérir l'aide des Dracs esclaves. Sur ces entrefaits, le chef du campement, furieux, découvre que le meurtrier de son frère est vivant et s'apprête...


... à soulever une rébellion ! Il charge ses hommes de s'emparer de Davidge et de le reléguer avec l'enfant au fond de la mine où il entend les exécuter...

MINE





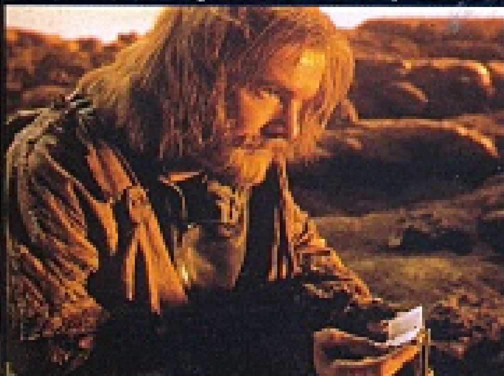
Davidge est fasciné par ce « sous-être », si dangereux et pourtant si vulnérable. Il manque l'occasion de le tuer, et l'éveille par mégarde. Le Drac le fera prisonnier...



Après des luttes acharnées, où alternent coups, insultes et traquenards, les deux rescapés comprennent qu'ils doivent s'unir pour affronter ce monde hostile.



Leur méfiance mutuelle et leurs rancœurs s'apaisent. Le Drac s'accoutume à la « laideur » de Davidge, et tente de lui inculquer la philosophie de son peuple.



... la mort en mettant son enfant au monde. Mais avant de mourir, il a remis à Davidge le « Talman » sacré qui recèle toute la religion et le savoir des Dracs.



Ayant promis à son ami moribond de ramener son enfant chez les Dracs, il va s'en occuper et assurera sa survie. Le jeune Drac grandit et apprend vite...



Davidge s'est très vite attaché à l'enfant. Le savoir qu'il lui inculque l'incite à découvrir ses semblables. Mais il va être pris par les « Scavengers »...



A l'instant où l'on s'apprête à jeter le corps de Davidge au néant, on s'aperçoit qu'il est toujours en vie ! Il sera mis immédiatement en réanimation...



... où il subit des soins intensifs. Davidge fait l'objet d'une enquête, qui révèle très vite son identité à la stupéfaction générale de ses coéquipiers d'escadre.



Sitôt rétabli, Davidge révèle ses intentions de retourner immédiatement sur Fyrine IV afin de délivrer l'enfant. Ses amis refusent de l'aider...



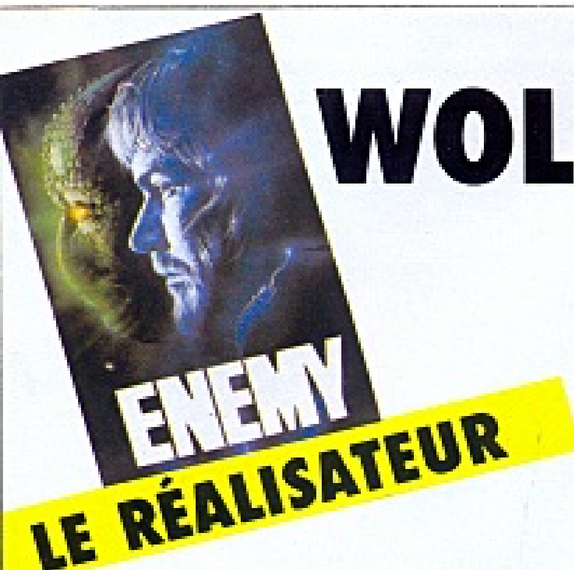
... sous le regard des Dracs afin de mâter les esclaves. C'est alors que les amis de Davidge, inquiets sur son sort, et ayant finalement décider de lui prêter...



... main forte, arrivent sur les lieux. Leur intervention inespérée renverse la situation et sauve le pilote et son protégé. Après avoir aidé à libérer tous les Dracs...



... Davidge se rend sur leur planète pour conduire l'enfant vers le conseil des sages qui l'accueille en sauveur et signe la paix entre les humains et eux



WOLFGANG PETERSEN

Un portrait de carrière

par William Rabkin

Ce n'est pas toutes les nuits qu'un parfait étranger vous téléphone de l'autre côté de l'Océan pour vous proposer un film de 20 millions de dollars, même quand vous avez eu la chance d'être proposé aux Oscars pour votre premier film et que le second a fait un tabac dans le monde entier. Quand ça vous arrive, en général, vous faites attention à ce qu'on vous raconte. Mais pas Wolfgang Petersen. Il était plus de minuit lorsque son agent l'appela pour lui proposer ENEMY MINE. Alors l'auteur de DAS BOOT et de L'HISTOIRE SANS FIN raccrocha et se rendormit...

Devant le désarroi du jeune Drac, venant de découvrir les différences qui le séparent de Davidge, celui-ci, désespéré, tente d'expliquer à l'enfant que ce fait ne peut en rien altérer leurs rapports.

C'est le deuxième appel qui piqua sa curiosité. Il émanait d'Islande, cette fois, et c'était le producteur d'*Enemy Mine*, Stephen Friedman, qui lui téléphonait. Il suppliait le réalisateur de lire simplement le script. Intrigué, Petersen accepta tout en le prévenant loyalement qu'il n'était pas question qu'il accepte. Il venait de terminer *Une histoire sans fin* et avait besoin de se reposer un peu. A aucun prix il ne se laisserait embarquer dans un autre projet de cette envergure.

Il lut donc le script...

« Ce sont les prolongements du scénario qui m'ont enthousiasmé », se remémore Petersen. « C'était une histoire très personnelle, très émotionnelle pour un film d'aventures et de science-fiction. Les relations de cet être humain et de cet extra-terrestre étaient si étranges, si touchantes, si émouvantes, dans une certaine mesure... Je n'avais jamais rien vu de tel jusqu'à présent dans un film de science-fiction »,

... et il fut conquis !

« Je n'aurais jamais accepté si ça avait été un petit film de science-fiction classique. Jamais ! » insiste-t-il. « Je me suis dit que c'était l'occasion rêvée d'essayer de faire quelque chose d'absolument inédit : un film de science-fiction avec des personnages plus grands que nature et dotés de profondeur, un film de science-fiction qui parle des relations entre des individus et qui ne se contente pas d'une histoire superficielle. »

Petersen ne s'était pas encore remis du tournage épuisant d'*Une histoire sans fin*, mais il oublia un peu sa fatigue après avoir lu le scénario d'*Enemy Mine*... « Je crois que tous les metteurs en scène comprennent ce sentiment ; on a envie de se reposer un peu et de prendre du recul quand, tout d'un coup, on vous propose un film génial, un sujet qu'on ne peut pas refuser » explique Petersen.

Mais avant de donner son accord, Petersen devait poser ses conditions : Friedman lui avait demandé de venir en Islande et de reprendre le travail là où son prédécesseur, le réalisateur Richard Loncraine, qui venait d'être remercié, l'avait laissé. Petersen refusa platement.

« Je ne suis pas du genre à dire 'd'accord, on commence lundi' et à sauter dans le





Wolfgang Petersen dirigeant avec conviction ses interprètes, dans la scène où le Drac mourant transmet à Davidge ses dernières volontés, qui sont de ramener un jour l'enfant parmi les siens.

premier avion venu » nous explique Petersen. « J'en serais incapable. J'ai donc répondu que la seule chance d'arriver à faire quelque chose qui tienne debout consistait à repartir à zéro, à réétudier le film avec mon équipe, à la Bavaria Atelier et à recommencer, même si ça impliquait qu'on repoussait tout de six mois. C'était la seule façon raisonnable d'envisager de faire *Enemy Mine*. Je n'aurais jamais accepté ni leur idée de départ, ni la date de livraison fixée ». A sa grande surprise, lors de la pré-production d'*Enemy Mine*, Petersen se retrouva en compagnie de l'écrivain Ed Khmara *(Ladyhawke)* et de son décorateur préféré, Rolf Zehetbauer, avec qui il avait déjà travaillé sur *Das Boot* et *Une histoire sans fin*. Voilà comment, quelques mois plus tard, Wolfgang Petersen se retrouva en train de tourner sa troisième épopée...

Conjuger effets spéciaux et psychologie des personnages...

Rares sont les réalisateurs capables de mettre en scène des films impliquant des problèmes logistiques importants tout en se concentrant sur le drame humain.
« J'avais eu le même problème avec *Das Boot* et *Une histoire sans fin*. Ça ne me fait pas peur, au fond, parce que dans tous mes films, je m'intéresse avant tout aux personnages. Peu importe les contingences techniques, les effets spéciaux, c'est un mal nécessaire. Je me préoccupe essentiellement de l'histoire. Il faut toujours prévoir, savoir ce que l'on veut et ce que l'on va en faire par la suite. C'est à ce prix là que l'on fait un film cohérent ».
C'est à son expérience sur le tournage d'une vingtaine de téléfilms intimistes qu'il attribue sa capacité à résoudre le problème : « J'ai appris à raconter des histoires en faisant une vingtaine de films

« *Il me semble capital de ne pas perdre le contact avec les personnages, même dans un grand film.* »

qui ne parlait que des gens et de leur caractère. Tout tournait autour des acteurs. Je crois qu'il est important de ne pas perdre le contact avec les personnages, même dans un grand film ».
Petersen avait déjà fait du cinéma, avant d'entrer à la télévision allemande : tout enfant, il était très amateur de films américains et avait décidé de devenir metteur en scène. « A dix ou onze ans, je ne pensais qu'à ça : faire des films », nous raconte Petersen. « J'en avais déjà fait des quantités, en super-8 ; des films de cow-boys et de fantômes... Et j'allais au moins deux fois par semaine au cinéma, évidemment (1) ».
Après quelques années de cet exercice, Petersen fit le plongeon et s'inscrivit dans une école de cinéma. Mais ce n'était pas exactement ce qu'il espérait : « J'ai été sidéré, quand je suis entré à l'école de cinéma de Berlin » se remémore-t-il. « Quand j'ai fait mes premiers films, on m'a demandé ce que je voulais apprendre. Je savais déjà tout ça ! ».
Son éducation — rapidement — achevée, Petersen se mit en quête de travail. Mais ce n'était pas l'époque rêvée pour un metteur en scène qui voulait faire des films « américains » : « C'était entre 1965 et 1970, les toutes premières années qui ont marqué l'avènement de ce que l'on a appelé le « Nouveau cinéma allemand ». J'étais très excité par tout ce qui se passait, mais j'étais un peu à l'écart. Ils faisaient — non sans réussite, à mon avis — un cinéma d'auteur, avec des histoires très personnelles. Ce n'était pas vraiment mon but, ou plus exactement ce que je savais faire à ce moment-là. J'étais avant tout un metteur en scène et pas un scénariste-doublé d'un réalisateur ».

Une carrière à la télévision...

Mais si une révolution dans la réalisation

(1) : Voir précédent entretien avec le réalisateur, E.F. n° 50, p. 66.



des films de long métrage lui fermait les salles de cinéma, une évolution parallèle, dans le monde de la télévision, cette fois, devait lui ouvrir la porte d'autres studios : « Les années 70 ont été une époque exaltante pour la télévision en Allemagne », explique Petersen. « Beaucoup de jeunes réalisateurs de l'époque, Rainer Werner Fassbinder, *(Le Mariage de Maria Braun)*, Volker Schlöndorff *(Le Tambour)*, Wim Wenders *(Paris, Texas)* et bien d'autres, avaient fait leurs débuts à la télévision avant de faire leurs premiers films. »

C'est à la télévision que Petersen trouva le moyen de faire de petits films efficaces comme *The Consequence*, un drame sur le thème de l'homosexualité, *Black and White Like Day and Night*, qui conte l'histoire d'un joueur d'échecs qui devient fou, et *For Your Love Only*, thriller mystérieux avec Nastassja Kinski alors au tout début de sa carrière.

« J'adorais travailler pour la télévision », nous confie Petersen. « J'avais toujours rêvé que mes films seraient vus par le plus grand nombre, et c'était le cas. Je me rappelle comme j'étais excité lorsque j'ai fait ce film avec la petite Kinski... Tout le monde en parlait ! »

Petersen est resté plusieurs années à la télévision. Jusqu'au jour où on lui proposa un long métrage qui promettait de lui attirer un public aussi nombreux que celui de la télévision.

Un premier long métrage à succès : *Le Bateau...*

Le projet s'intitulait *Das Boot* et c'était un drame d'une intensité insoutenable qui se déroulait presque entièrement dans un sous-marin pendant la deuxième Guerre Mondiale. Le film devait faire appel à des effets spéciaux phénoménaux et il promettait de poser des problèmes logistiques pratiquement insurmontables, mais Petersen avoue n'avoir pas vu une différence fondamentale entre le travail sur ce premier long métrage et celui qu'il avait fourni jusque-là pour la télévision : « S'il y avait une différence, c'était une différence d'échelle » poursuit Petersen. « Depuis le début, je voulais faire des films. Ces premiers téléfilms m'avaient en quelque sorte servi de galop d'essai. Les budgets des téléfilms étaient plus restreints, évidemment, et leurs sujets étaient moins ambitieux, mais si vous voyez la version télévisée de cinq heures de *Das Boot*, vous ne percevrez aucune différence réelle. Le style est le même ».

Petersen n'avait pas plus tôt fini *Das Boot* qu'on lui proposait un projet encore plus ambitieux : l'adaptation pour le grand écran d'un conte de fées qui avait connu un grand succès dans le monde entier, *L'histoire sans fin...*

« J'avais passé trois années de ma vie sur *Das Boot*, et je cherchais quelque chose de plus léger, de plus chaleureux », nous raconte Petersen. « Quand on m'a proposé ce roman, j'ai été très heureux. Il m'a vraiment plu tout de suite. C'était exactement ce que j'avais envie de faire à ce moment-là ».



Devant le désarroi du jeune Drac, venant de découvrir les différences qui le séparent de Davidge, celui-ci, désespéré, tente d'expliquer à l'enfant que ce fait ne peut en rien altérer leurs rapports.

Nos lecteurs savent quelles difficultés l'attendaient lors de la préparation puis du tournage du film, mais aussi au cours de la post-production. Encore Petersen avait-il décidé de n'adapter que la première partie du roman...

« Si j'avais voulu porter tout le livre à l'écran, ça n'aurait jamais marché ; le résultat aurait été trop confus. Le roman étant naturellement divisé en deux parties, j'en ai profité pour n'adapter que la partie qui précède le départ de Bastien pour Fantasia. Et je crois que j'ai été bien inspiré ».

Un accueil mitigé pour *L'histoire sans fin...*

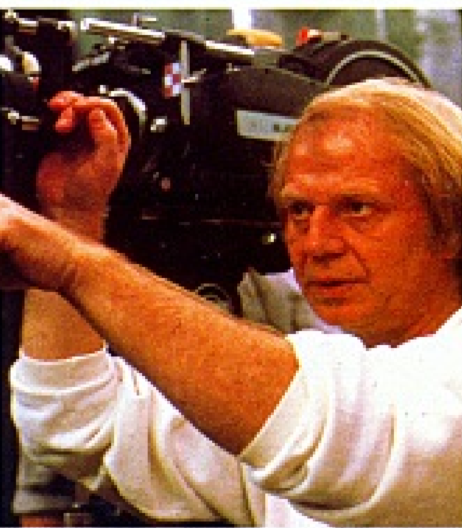
L'une des difficultés qui se présentait encore à lui consistait à travailler avec des enfants — les trois personnages principaux de *L'histoire sans fin* étant des enfants. Mais cela, encore une fois, ne faisait pas peur à Petersen : « Le fait de devoir être patient avec des enfants ne représente pas une contrainte pour moi. A un moment donné, avec le petit Barret Oliver, nous avons dû refaire la même scène 17 ou 18 fois de suite. Il ne se concentrait pas du tout. Alors j'ai un peu joué avec lui, nous avons un peu parlé de ce qui n'allait pas dans sa scène et nous l'avons refaite. Il faut comprendre les enfants si on veut que ça marche ».

La patience et la compréhension expliquent peut-être une partie de ses succès de metteur en scène... « Faire un film, ça implique un tas de gens », a-t-il coutume de dire. « Ça consiste à réunir un tas de gens et à exploiter leurs talents de telle sorte qu'on les retrouve sur l'écran. Je me suis rendu compte que la meilleure façon d'y arriver, ce n'était pas par la dictature mais en les motivant, en leur donnant confiance en eux de telle sorte qu'ils aient l'impression qu'on les aime, qu'on aime ce qu'ils font et leur façon de travailler ».

S'il y a une image qui ne lui inspire aucune patience, c'est bien celle du réalisateur/dictateur telle que l'incarne Eric Von Stroheim ou Otto Preminger. « Ce n'est jamais bon de s'imaginer qu'on est génial et que les autres ne savent pas ce que c'est qu'un film », décrète Petersen. « Je ne vois même pas comment ça pourrait donner quelque chose. On voit tout de suite sur l'écran quand toute l'équipe a mis toute son énergie et tout son cœur à faire un film. Ça fait cinquante pour cent de la qualité du film ».

Alors même que les Etats-Unis furent l'un des seuls pays occidentaux — avec la France — où le roman *L'histoire sans fin* n'avait pas été un grand succès de librairie, c'est en pensant à l'Amérique que Petersen fit le film.

« C'était un projet tellement coûteux qu'il





Wolfgang Petersen dirigeant avec conviction ses interprètes, dans la scène où le Drac mourant transmet à Davidge ses dernières volontés, qui sont de ramener un jour l'enfant parmi les siens.

fallait absolument penser aux marchés anglophones », nous explique-t-il. « Nous avons donc tourné en anglais afin d'éviter le doublage. Vous savez que le résultat n'est jamais formidable, et un film comme *L'histoire sans fin* ne pouvait pas se contenter de sous-titres comme n'importe quel film d'art et d'essai. C'est en Allemagne que le film a été doublé, mais ça ne pose pas de problèmes, ici : tout le monde a l'habitude de voir des films étrangers, américains, en particulier, doublés.
« Pour finir, le film a eu beaucoup de succès. Il a battu tous les records en Espagne, il a très bien marché en Australie et nous allons bientôt le vendre au Japon. Quant à l'Allemagne... c'est un succès sans fin ».

Son succès connut en revanche une fin trop rapide aux Etats-Unis où, bien qu'il ait rapporté 20 millions de dollars, ce qui est déjà un beau résultat, il ne fit pas les recettes espérées.
« Je crois qu'il y a plusieurs raisons à cet échec relatif », nous explique Petersen. « D'abord, la Warner n'a peut-être pas été très bien inspirée de sortir le film juste une semaine avant les Jeux Olympiques, à une période où personne n'allait plus au cinéma. » Première erreur.
« Ensuite, l'histoire était sans doute plus adaptée au tempérament européen. Les petits Américains ont l'habitude d'histoires plus violentes, comme *Gremlins*, *Ghostbusters* ou *Indiana Jones*. *L'histoire sans fin* était peut-être trop gentille pour eux, trop européenne. Voire trop sophistiquée. »

Même si le film n'a pas remporté le succès escompté aux Etats-Unis, il a assez bien marché pour que tout le monde songe aussitôt à lui donner une suite. Ce n'était, après tout, que l'adaptation de la première partie du livre. Mais de cette séquelle, Petersen ne veut pas en entendre parler : « Le producteur a pensé à faire une suite, mais je ne suis pas sûr qu'il y en ait une en fin de compte. C'était une production ambitieuse selon les critères germaniques — 60 millions de DM — et la deuxième partie serait encore plus complexe à monter que la première. Il n'y a plus rien de réel dans la seconde moitié ; tout se passe dans le pays imaginaire, avec des centaines de créatures étranges. Ce serait très coûteux ».

Cela dit, s'ils veulent faire une suite, les producteurs ont intérêt à se dépêcher, pense Petersen : « Il s'agit toujours de Bastien et d'Atreyu, dans la séquelle, c'est-à-dire de Barret Oliver et de Noah Hathaway. D'ici un an, peut-être même six mois seulement, ce ne seront plus des enfants. Vous imaginez ça, un film dont les héros, qui sont censés être des enfants, ont largement passé les dix-onze ans ? ». Petersen ne pense plus qu'à *Enemy Mine*, pour l'instant, mais il trouve toujours le temps de faire des projets...

Un projet avec Richard Matheson...

« Mon prochain film, je le ferai peut-être encore avec la Fox. Ce serait une histoire de vie après la mort intitulée *What Dreams May Come*. Je suis en train de travailler sur le scénario avec Richard Matheson, l'auteur du roman. C'est un amour qui ne s'arrête pas à notre vie ici-bas, qui va au-delà et se poursuit dans une autre existence après la mort. Il se pourrait que ce soit la *love story* des *love story*... Une histoire d'amour qui transcende notre existence... Ce serait très difficile à montrer, encore une fois, mais ça nous passionne, Rolf Zehetbauer et moi-même. Nous avons l'intention de commencer à tourner au printemps prochain, ici même, aux studios de la Bavaria Atelier ».

What Dreams May Come tient peut-être du rêve, mais Petersen insiste sur un point précis : ce n'est pas un film de genre. « Ce n'est pas un film fantastique ou de science-fiction, c'est une histoire vraie qui parle de gens en chair et en os, vivant sur notre planète, seulement il est question de la vie après la mort. Si vous y croyez, ce n'est pas du fantastique ou de la science-fiction, c'est la réalité ».
Les grosses productions ont beau être pleines de problèmes logistiques et matériels, Petersen n'a aucune envie de retourner à la télévision faire le genre de films qu'il y faisait : « Je suis prêt à faire des films moins ambitieux peut-être que ceux que j'ai faits jusque-là, mais je n'aimerais pas recommencer à la case départ. Je fais exactement ce que j'ai envie de faire, en ce moment. Je n'ai pas l'intention de faire des films de plus en plus chers, mais de faire des films assez importants, avec des budgets suffisants pour pouvoir mettre en scène tous mes rêves. C'est une situation merveilleuse et je suis très heureux. J'aime beaucoup ça ».

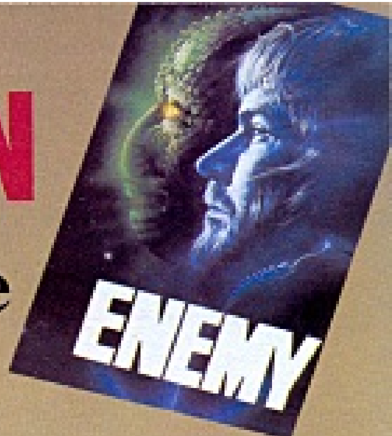
(Trad. : Dominique Haas)

« Lorsque j'ai lu le script, j'ai vu en Davidge un héros à la Harrison Ford. J'ai découvert en Dennis Quaid un jeune acteur qui avait toutes les qualités du personnage : un pilote de chasse dont nous découvrons progressivement la dimension humaine... »

« Le spectateur éprouve d'abord un choc face au Drac. Mais il entre progressivement dans son univers, en vient à sympathiser avec lui et à l'aimer. Je ne vois aucun acteur qui aurait pu tenir ce rôle aussi bien que Lou Gossett ! »

WOLFGANG PETERSEN

aux commandes d' Enemy Mine



par Bertrand Borie

Certains considèrent que vous êtes en train de porter le cinéma allemand vers des ambitions assez « hollywoodiennes ». Qu'en pensez-vous et quelle est plus généralement votre position face au cinéma à grand spectacle, américain en particulier ?

C'est vrai que j'ai été énormément influencé par le cinéma américain, notamment celui des années 50. Après la guerre, les films venant d'Outre-Atlantique ont littéralement envahi nos écrans, et j'en voyais un très grand nombre. Dans les années 60, je me suis beaucoup intéressé au cinéma européen, à la Nouvelle Vague française tout spécialement, avec un réalisateur comme François Truffaut : j'étais en admiration devant ce cinéma là également. Et si l'on veut être juste, c'est à ces deux écoles que je me suis formé.

Un retour aux sources

Vous faites néanmoins depuis quelque temps un cinéma qui n'était guère pratiqué en Europe depuis un bon moment.

Oui, il est exact que **Le bateau, L'histoire sans fin** et **Enemy Mine** sont assez nouveaux dans le cinéma européen. Notamment si l'on considère le cinéma allemand des années 70. Mais il ne faut pas oublier non plus que si l'on remonte plus loin dans l'histoire du cinéma allemand, on retrouve alors toute une tradition de cinéma à grand spectacle, avec des décors imposants, des effets spéciaux, dans les années 20 par exemple avec les films de Fritz Lang comme **Metropolis** ou **Les Nibelungen**... Et c'est une chose qu'on néglige souvent, même dans la critique allemande. C'est vrai que la tradition hollywoodienne a un peu fait oublier le reste, mais ce genre de cinéma, nous l'avons eu nous aussi !

Pour vous ce serait presque plutôt une sorte de retour aux sources...

En un sens, oui. Et s'il est certain qu'on ne peut pas ignorer à l'heure actuelle tout ce qu'a apporté Hollywood en matière de cinéma spectacle, il ne faut pas non plus en être trop tributaire, ou du moins s'y limiter.

Votre approche de la science-fiction, si l'on prend* Enemy Mine, *n'est d'ailleurs pas celle d'un* Alien *ou d'un* Star Wars. *Votre traitement des personnages approfondit plus la psychologie. Peut-on dire que c'est à ce niveau que votre film est très « européen » ?

Oui. D'ailleurs, bien que le film ait été entièrement financé par les Américains, la Fox était, je crois, très consciente du fait que ce n'était pas un film cent pour cent américain, quoiqu'il contînt bien des aspects qui sont liés à la tradition du cinéma-spectacle qu'ils réalisent habituellement. C'est sans doute la raison pour laquelle ils ont tenu à confier ce film à un réalisateur européen, et accepté que la production se tienne en Europe.

« Je crois que l'on n'a jamais vu sur l'écran un extra-terrestre adulte aussi complexe que le Drac ! »

C'est en effet surprenant, au premier regard, qu'un producteur américain que vous ne connaissiez pas auparavant se soit tourné vers un réalisateur allemand...

Oui, mais j'ai toujours eu le sentiment que leur motivation première était qu'ils souhaitaient un metteur en scène européen. Mon prédécesseur sur **Enemy Mine** l'était également, puisque Richard Loncraine est anglais. Mais vous savez, les Américains sont par nature très ouverts vers l'extérieur ; leur reflexe n'est donc pas si surprenant que cela. N'oublions pas que l'histoire de Hollywood repose pour une très large part sur des Européens — et pas seulement pour ce qui est des réalisateurs. En ce qui concerne en particulier les Allemands, la liste est longue. Ce à quoi on assiste en ce moment se situe dans la continuité directe de ce phénomène. Et regardez, pour les Oscars, le nombre de fois où l'attention se porte sur des Européens. Ce qui est nouveau par contre dans le cas d'**Enemy Mine**, c'est que les Américains soient venus en Europe, et aient laissé toute la production s'installer en Allemagne, avec une équipe européenne et largement allemande, quoique qu'internationale. Surtout pour un film qui, du point de vue du budget, s'inscrit malgré tout dans les grosses productions hollywoodiennes. Mais quand j'ai présenté le film aux Etats-Unis fin novembre, beaucoup de gens ont fait remarquer que ce qu'on voit sur l'écran, si cela avait été réalisé aux USA, aurait coûté 40 millions de dollars ! Ça aussi, c'était une bonne raison de venir en Europe, car c'était beaucoup moins cher.

Mais y a-t-il eu, sinon une pression, du moins une demande de la production en vue de vous voir introduire des éléments particulièrement propres à satisfaire le public américain ?

Cela a constitué la seconde grosse surprise : à partir du moment où l'accord a été conclu, je n'ai plus vu personne du « studio ». J'ai travaillé avec une totale liberté. Il n'y a qu'au tout début où nous avons fait une mise au point ultime sur la conception du Drac, pour avoir l'accord du « studio ». Mais c'est tout. En dehors de cela, il n'y a pas eu la moindre pression de la part de la production dans quelque sens que ce soit.

Cela vous a-t-il posé des problèmes de concevoir un film de cette nature de sorte qu'il soit bon aussi bien pour le public américain que pour le public européen ?

Pour être franc, je ne me suis jamais posé vraiment le problème de savoir à quel type de public je m'adressais — dans le sens où vous l'entendez. Et c'est vrai même de scènes où on pourrait penser que je me suis préoccupé du public américain : je pense à la scène de la partie de football, par exemple. Eh bien elle était dans le script dès les origines de celui-ci. L'essentiel pour moi était de conter une histoire en en faisant ressortir tout le côté inhabituel et, selon moi, merveilleux. Ce qui me plaisait, c'était l'occasion qui m'était donnée de combiner des éléments traditionnels de la science-fiction, du film d'action et d'aventures, et d'autres ingrédients nouveaux, voire étrangers à la conception classique de ce genre d'histoire. C'était presque, à certains égards, une gageure. Et j'ai une certaine hâte de savoir justement comment vont réagir les différents publics. Par exemple, s'il est une catégorie de public sur lequel je me lance dans quelque conjecture, c'est le public féminin : je pense que la situation émotionnelle qui se crée entre les personnages va faire que ce film a peut-être plus de chances que beaucoup d'autres de plaire aux femmes, dans le registre de la science-fiction. Mais ce n'est qu'une hypothèse.

Qu'est-ce qui vous a fait changer si radicalement d'avis quand on vous a proposé de faire le film ? Car au début, vous refusiez, en particulier parce que vous étiez encore sur* L'histoire sans fin, *qui vous demandait beaucoup de travail. Puis vous avez lu le script, et vous avez immédiatement accepté — alors que, semble-t-il, les problèmes restaient les mêmes en ce qui concerne votre planning — en disant que vous étiez attiré par le caractère très nouveau de l'histoire. Pourtant, le thème de ces deux adversaires qui, devant s'unir face à une menace commune, en viennent à s'apprécier, à s'estimer et à se lier, est en soi très classique...

Tout à fait. Mais ce qui est inhabituel ce n'est pas la trame conflictuelle qui sert de point de départ puis de toile de fond. C'est la façon de l'aborder. Ce n'est pas la simple rencontre d'un humain et d'un extra-terrestre, comme E.T. Ici, c'est la première fois peut-être que nous voyons un extra-terrestre qui, du point de vue psychologique, est traité avec la même complexité qu'un être humain. Son caractère hermaphrodite est aussi quelque chose de surprenant. Cela en fait un personnage complètement original, même par rapport à un traitement humain.

Un scénario excellent...

Et comment s'est passée l'écriture du script ?

Loncraine avait trouvé le script très bon. J'ai d'abord lu celui-ci, puis le roman, et ma première impression a été que le premier



L'appui financier considérable de la Fox et le soutien logistique des studios Bavaria ont permis à Wolfgang Petersen (notre photo) de marquer, avec « Enemy », une étape décisive dans sa carrière.

était meilleur que le second. Les éléments de base — le Drac, la naissance, par exemple, étaient dans le roman. Mais celui-ci était très confus et mélangeait deux histoires : la rencontre entre l'humain et le Drac, traitée sur un plan assez intimiste, et celle entre le Drac et beaucoup d'autres humains, située sur Terre.
Une seconde partie dans laquelle Davidge retourne sur Terre, va sur la planète Drac, rencontre quantité de gens, etc., était très confuse. Si vous voulez, sur le plan du récit littéraire, cela fonctionne peut-être bien. Mais ce n'est pas adapté à un film. Il est évident qu'il fallait concentrer l'histoire sur le trio constitué par l'humain, le Drac et l'enfant. Et c'est vrai que de ce point de vue, le script auquel avaient abouti en définitive Loncraine et Ed Khmara était vraiment bon. En fait, quand je suis intervenu, ce n'a pas été sur des éléments fondamentaux. Mais tout d'abord, ce scénario était beaucoup trop long, il a fallu le réduire — d'une bonne trentaine de pages. Tel qu'il était conçu, c'était



« Il fallait que les émotions du Drac — ses crises de larmes, ses rires, ses colères, etc. — ressemblent à celles d'un homme. Nous avons procédé par touches discrètes » (Wolfgang Petersen donnant ses indications à Lou Gossett Jr. lors du tournage).

pour un film de trois heures. Et pour le reste, le problème a simplement été de jouer sur des nuances, des détails, tout ce qui fait que quand vous réalisez un film, il faut que vous le sentiez le mieux possible : cela n'a rien à voir avec les qualités objectives du script dont vous partez. C'est simplement un problème d'adaptation au niveau des sensibilités, et c'est une mise au point absolument nécessaire.

Humainement parlant, ce ne doit pas aller sans poser quelques problèmes de prendre la suite d'un autre réalisateur, surtout quand on sait qu'il a été évincé...

Non, c'est certain. Mais disons que, dans un premier temps, déjà, j'étais complètement étranger à cette éviction puisque c'est à la suite de celle-ci que le projet m'a été proposé. Venait ensuite l'éventuel problème d'une adaptation des deux styles : mais là il faut avouer que quand j'ai eu visionné ce qu'avait fait Loncraine, il m'est immédiatement apparu que le seul moyen d'en sortir était de repartir complètement à zéro, en ce qui concernait la réalisation proprement dite. Et dans ce cas il me fallait la liberté, et surtout le temps, de « dessiner » une nouvelle conception du film. Mais je n'ai pas eu de problèmes car c'était aussi le sentiment de la production.

Pourtant, le travail était déjà bien avancé en ce qui concerne notamment la construction des décors dans les studios de Budapest ?

Oui et non. Ils étaient loin d'être achevés. Ils avaient alors édifié la totalité de la station spatiale et à peu près la moitié de la forêt pétrifiée. Et aussi une des cavernes : celle dans laquelle se déroule la naissance de l'enfant. Et ce n'était pas acceptable, car les studios de Budapest n'étaient pas équipés pour ce genre de production. C'était là l'erreur. Il aurait fallu transplanter quantité de choses qui sont nécessaires pour un film de science-fiction. Et ce n'était pas le meilleur moyen d'économiser de l'argent.

Faire un cinéma international...

Mais alors pourquoi ne pas avoir installé carrément la production à Londres, où les studios avaient déjà bien fait leurs preuves pour ce genre de film ?

Londres aurait en effet été un excellent choix. Mais je connaissais bien les studios de Munich, et j'avais là une équipe avec laquelle j'étais habitué à travailler, et qui les connaissait bien elle aussi. Et je savais que ces studios étaient prêts à faire tout leur possible pour supporter l'effort de cette production — en particulier le plateau. On y avait déjà tourné L'histoire sans fin.

Après des productions comme* Le bateau, L'histoire sans fin *et* Enemy Mine, *pensez-vous que les studios de la Bavaria soient compétitifs face aux studios anglais ?

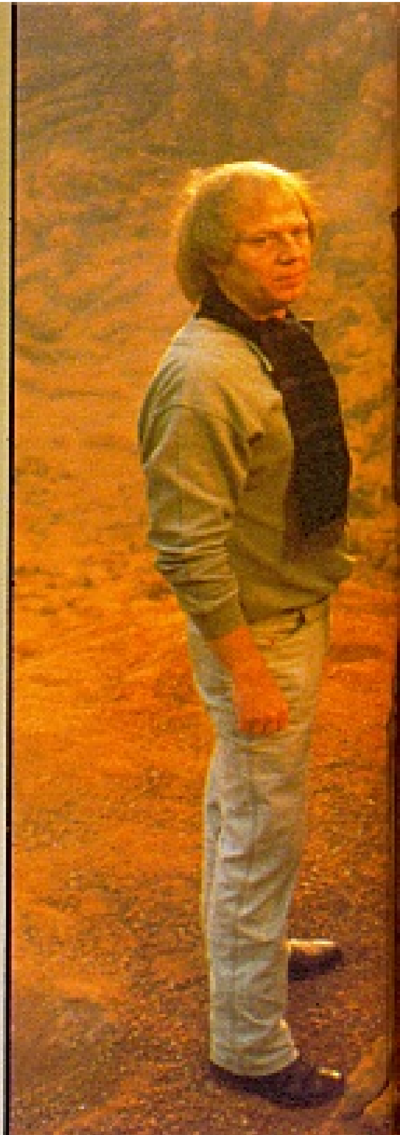
Je pense qu'actuellement, des studios comme Pinewood et Bavaria constituent les deux pôles de la production européenne.

C'est donc une bonne manière de relancer celle-ci en force...

En tout cas je l'espère très fort. Et j'en suis assez fier, car je pense que c'est une chance supplémentaire de voir non seulement les productions américaines venir chez nous ou de développer des co-productions entre les USA et l'Europe, mais surtout de voir le cinéma européen élever ses ambitions en matière de production internationale au niveau hollywoodien. Cela permettra de travailler sur ce type de production sans devenir obligatoirement un réalisateur « hollywoodien ». Et je crois qu'il va être de plus en plus nécessaire d'aller vers une conception internationale de la production cinématographique. Enemy Mine est à cet égard un excellent exemple : de financement américain, réalisé dans des studios européens — en l'occurence allemands — avec une équipe internationale — des Américains, des Allemands, des Anglais, des Italiens etc. La seule alternative n'est plus Hollywood.

Pourquoi avoir filmé quelques extérieurs à Lanzarote : tout ne pouvait pas être fait en studios ?

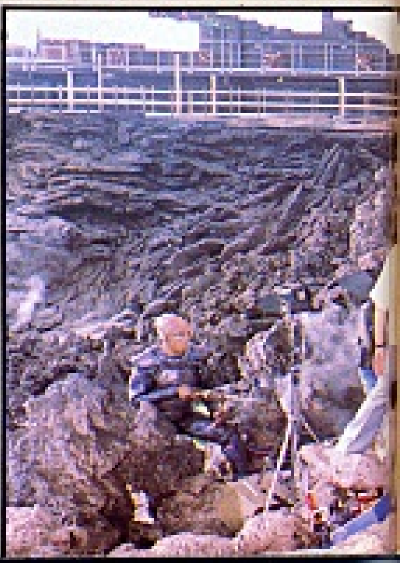
Oui... et non. Le problème majeur a été de créer, de concevoir la planète Fyrine IV. C'est vrai que dans la science-fiction entre une large part de fantaisie, mais nous voulions néanmoins donner au cadre quelque chose de réaliste,



« Beaucoup de charme, un côté impulsif,
expérience scénique : Dennis Quaid était

de sorte qu'il apparaisse comme possible et non délibérément imaginaire. Et pour certains plans larges de la planète nous avons donc décidé de filmer un paysage réel. Le seul trucage consistait dans sa combinaison avec des ciels artificiels. Nous n'avons en fait tourné qu'une dizaine de jours à Lanzarote. Sans comédiens. Par contre, du même coup, nous étions tenus de concevoir

« Après avoir tourné les extérieurs, nous av
et volcanique en studio en utilisant d'énorm





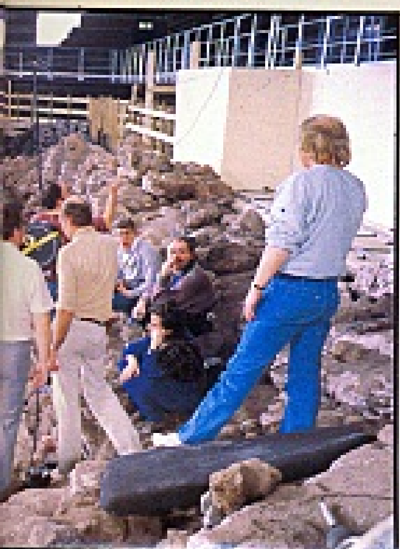
physique, très intense, enrichi par une solide parfait ! »

en studio des paysages en accord avec le site de Lanzarote, et c'est en partie pour cela que nous avons ramené de cette île des tonnes de roches volcaniques dans les studios

Comment votre choix s'est-il porté sur Lanzarote ?

Il y a un réalisateur allemand qui a fait plusieurs films à Lanzarote et j'en avais vu la plupart à la

fidèlement reproduit cet environnement aride blocs de lave recueillis sur place »



télévision. Je dois dire que Lanzarote s'est imposée tout de suite à notre esprit. Et c'est bien sûr notre connaissance et notre vision de Lanzarote qui a dirigé toute notre conception du décor, qui a été en quelque sorte notre inspiratrice, notre « maître à penser ».

Une nouvelle collaboration avec Rolf Zehetbauer

Dans* L'histoire sans fin *comme dans* Enemy Mine *vous avez eu à imaginer avec Rolf Zehetbauer des décors entièrement artificiels. Qu'est-ce qui a différencié les deux approches ?

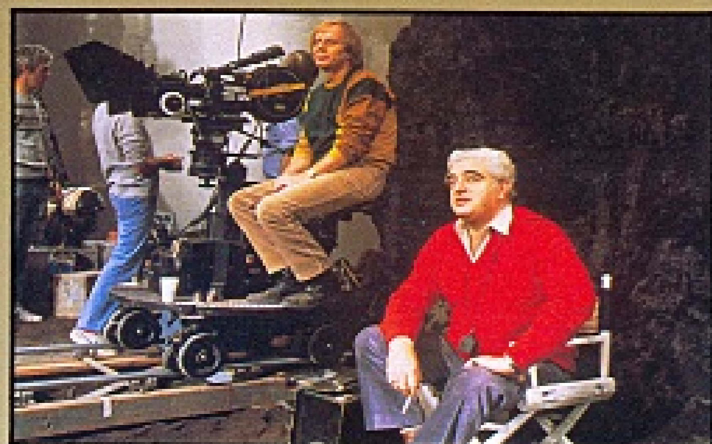
Dans le premier, le Pays Fantastique est complètement imaginaire ; c'est de la fantaisie pure. Tout a été fait en studio, et il n'y a que pour quelques plans que nous avions des vues de paysages prises en Espagne — pour les scènes de vol du gamin. Tout, sinon, était reconstitué en décors peints. Il n'y avait pas du tout cette touche de réalisme dont le but, dans **Enemy Mine**, est de créer une planète avec l'idée qu'il est tout à fait possible que dans l'espace, il en existe une qui lui ressemble.

Comment définiriez-vous le « look » que vous avez voulu donner à Fyrine IV ?

Vous savez, nous avons très étroitement collaboré, Zehetbauer et moi. Nous voulions une planète qui ne soit pas complètement étrangère à ce que nous connaissons — la Terre — en particulier pour que cela ne paraisse pas illogique de voir les hommes s'y déplacer à l'air libre, sans équipement respiratoire par exemple. Mais par contre, nous la voulions également très démarquée par rapport à notre planète. Une erreur majeure du premier tournage, avec Loncraine, a été de filmer en Islande la terre avec les ciels et la mer. Cela ne dépaysait pas suffisamment. C'est pourquoi nous avons fait porter une bonne part de nos efforts sur les ciels. Il n'y a pas un seul moment du film où vous voyez un ciel terrestre. Ils sont tous artificiels. Et c'est aussi pourquoi nous avons eu besoin de grands décors : cela permettait d'harmoniser plus sûrement les paysages, les ciels et les ambiances lumineuses. En plus il fallait que Fyrine IV ait l'apparence d'une planète morte, ravagée par son feu intérieur. Pas de végétations, simplement le sentiment que jadis cette planète avait eu une vie végétale. Et c'est tout à fait le sentiment qu'on a à Lanzarote.

Comment ont été conçues les créatures ?

C'est Chris Walas qui les a imaginées. Certes j'avais un certain nombre d'idées en tête... Toutefois, c'est sur le Drac que j'ai concentré la majeure partie de mon attention, beaucoup plus que sur les créatures. C'est surtout le travail de Chris, bien que, comme il se doit, nous ayons travaillé ensemble, revu ses croquis, ses esquisses...



« Des films comme celui-ci sont la concrétisation d'un vieux rêve. Ils me donnent la chance de créer un univers artificiel et de travailler en studio aux côtés d'un grand décorateur. »

Mais dès le début, j'avais le sentiment que le point le plus crucial était le Drac. Et que c'était avant tout et essentiellement sur lui qu'allait reposer la crédibilité du film — pas seulement du personnage.

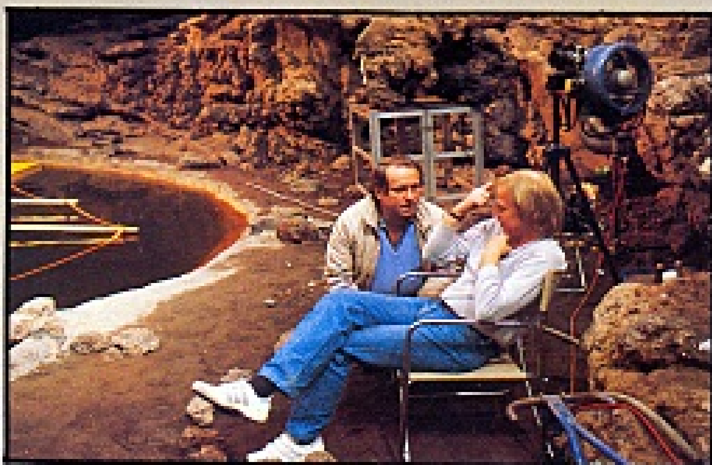
Cette concentration sur le Drac et ses rapports avec Davidge est-elle la raison pour laquelle vous n'avez finalement pas cherché à beaucoup varier les effets spéciaux ?

Oui. Vous savez, dans ce genre de travail, il faut savoir se décider et désigner ce qui est le plus important. Il faut trouver l'équilibre qui va exister entre les divers éléments si vous voulez que le film fonctionne dans un sens ou dans un autre — le sens restant bien entendu à déterminer lui

Ne craigniez-vous pas que cela risque de décevoir un peu les amateurs du genre ?

Je ne sais pas. Mais encore une fois, mon intention, avec **Enemy Mine**, n'était pas de faire un film de science-fiction pure, mais une œuvre combinant les caractéristiques de l'aventure spatiale à grand spectacle et une intrigue plus humaine, dans laquelle les personnages aient un poids réel. C'est vraiment une affaire d'équilibre et à mon sens, ce qu'il faut voir maintenant, ce n'est pas si le fait qu'il y a moins d'effets spéciaux qu'on pouvait l'attendre fonctionne tel qu'il est conçu.

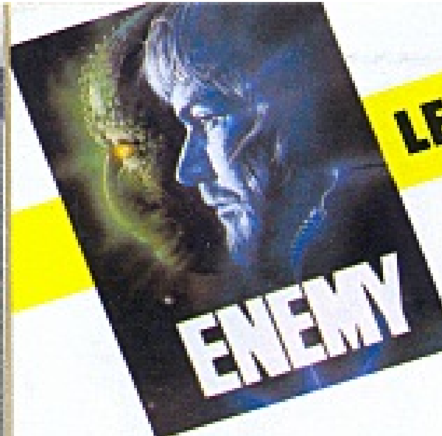
Pourquoi avait choisi Maurice Jarre pour la musique d'* Enemy Mine *?



« Nous avons tourné 5 mois 1/2, respectant notre budget en déployant toutes les ressources de la proverbiale « rigueur » germanique ! »

aussi. Alors, dans le cas de **Enemy Mine**, il faut bien sûr que Fyrine IV apparaisse comme une planète hostile, dangereuse, d'où un certain nombre d'aspects qui soulignent ce phénomène, qui le bâtissent. C'est cela qui crée une situation dans laquelle la survie est difficile, ce qui oblige les deux êtres à s'allier. Mais il ne faut pas que cette menace extérieure soit présente et distraie l'attention au point de nuire à la peinture du phénomène humain, psychologique.

En fait j'ai toujours éprouvé de l'admiration pour sa musique, et quand je songeais au compositeur, Jarre était en train de terminer **Mad Max III**. Je lui ai demandé de venir à Londres à Munich. Il était intéressé par le projet, et je dois dire que notre rencontre a été un grand moment pour moi. Je pense qu'il y a certains films, comme **Lawrence d'Arabie**, où il a su percevoir et traduire avec une acuité particulière quantité d'éléments cinématographiques, humains... ■



LE SCÉNARIO

ED KHMARA

Un scénariste au dessus de tout soupçon

par William Rabkin

Miracle à Hollywood : alors qu'en général on y considère les scénaristes comme taillables et corvéables à merci — et surtout qu'on en change comme de chemise, il n'y a qu'à voir le générique de *Commando* ou de *Invaders from Mars* pour s'en convaincre — non seulement Ed Khmara eut le droit de rester dans la course, mais le film terminé est pratiquement celui qu'il a écrit.

« Après toutes les péripéties par lesquelles le film est passé, il est miraculeux que je sois le seul scénariste crédité au générique ! Et le plus extraordinaire est que j'ai vraiment eu une influence sur le résultat final. Je doute fort que le miracle se reproduise une seconde fois. A moins que je ne mette mes propres films en scène... ».

C'est que Khmara n'a pas toujours eu cette chance inouïe : l'expérience qu'il a vécue sur *Ladyhawke*(1), son premier film, est l'archétype du cauchemar du scénariste hollywoodien. Un cauchemar qui avait commencé comme tous les rêves... Khmara écrivait des scénarios depuis sept ans, dont trois de vaches maigres à l'UCLA, et comme la grande majorité des scénaristes à Hollywood, le moins que l'on puisse dire est qu'il ne roulait pas sur l'or.

« Nous vivions d'expédients ma femme et moi », se remémore Khmara. « Elle travaillait, et j'avais fait un petit héritage, ce qui nous permettait de survivre. Par bonheur, nous n'avions pas d'enfants, alors ». Khmara, qui n'est pas un auteur rapide et prolifique, avait tout de même réussi à accoucher de sept scénarios en sept ans, presque tous fantastiques ou de science-fiction. Mais même après *La Guerre des étoiles*, à une époque où tout le monde courait après les sujets de science-fiction, Khmara n'arrivait pas à placer sa marchandise.

Un premier scénario fantastique...

Jusqu'au jour où il proposa *Ladyhawke*. A un moment où les histoires romantiques ne faisaient pas florès, Khmara débarqua avec la dernière tragédie romantique : deux amants maudits se changent l'un en faucon le jour, l'autre en loup la nuit... Bien que constamment ensemble, les amants sont éternellement seuls. Comment résister à une histoire pareille ? Les gens ne résistèrent pas.

« J'ai immédiatement compris, en lisant *Ladyhawke*, que c'était quelque chose d'exceptionnel », déclare Lauren Schuler, qui prit aussitôt une option sur le script et entreprit la production du film. « C'était l'idée la plus originale, la plus intéressante qu'on m'ait jamais proposée. »

Opinion partagée par bien d'autres, puisque les studios devaient s'arracher le script, obligatoirement produit par Schuler.

« La Warner avait pris une option sur *Ladyhawke* », raconte Khmara, « mais ils ont perdu patience, de sorte que la Ladd Company a pris le relais. Pour abandonner finalement, à la suite de problèmes financiers. La Fox était intéressée, mais entre temps la Warner s'est réveillée et il y a eu un accord entre la Fox et la Warner ».

Un homme dont deux majors s'arrachent le scénario, on pourrait s'imaginer que c'est un homme à traiter avec respect. Mais c'est une illusion qu'on perd très rapidement quand on est scénariste, à Hollywood comme ailleurs : « Le jour où ils m'ont acheté le scénario, ils ont embauché d'autres scénaristes », nous raconte Khmara. « Je leur devais par contrat une révision gratuite, mais ils ne me l'ont même pas demandée. Ils m'ont laissé tomber comme une vieille chaussette ! ».

« Je suis comme ces soldats japonais qui sont restés embusqués dans des îles du Pacifique longtemps après la fin de la guerre », déclare Ed Khmara, le scénariste d'ENEMY MINE. « Mes chances de survie sur ce projet n'étaient pas meilleures que les leurs. » Or il se trouve que Khmara, fantassin des guerres hollywoodiennes, aura pratiquement été le seul survivant de l'un des massacres les plus sanglants de l'histoire du cinéma de ces dernières années : la genèse d'ENEMY MINE avec le renvoi de son metteur en scène et la révision complète de tout ce qu'il avait fait sur le projet *(voir notre prochain numéro)*.

Un sentiment d'injustice

Il devait en retirer un profond sentiment d'injustice. « Ils avaient acheté quelque chose qu'ils aimaient visiblement beaucoup, suffisamment en tout cas pour le payer très cher, mais comme je représentais une inconnue pour eux, ils ont préféré me considérer comme incapable à priori de faire quoi que ce soit d'autre sur ce que j'avais moi-même créé », conclut-il. Shuler, la productrice, proteste bien haut que ce n'est pas elle qui a eu l'idée de faire appel à un autre scénariste. « Le studio avait décidé une fois pour toute qu'il fallait que ce soit quelqu'un d'autre qui revoie le scénario, un point c'est tout », dit-elle. « Ils voulaient l'emmener dans une autre direction. »

Dans la *mauvaise* direction, selon Khmara : « La différence essentielle est une différence de ton », nous explique-t-il. « J'avais voulu en faire une histoire très romantique, donner l'impression que ça se passait à une époque où la magie était réalité et où tout le monde acceptait qu'il se passe des choses merveilleuses. »

« J'avais fait un scénario sur une histoire de rédemption. Il y était question d'un petit bonhomme qui avait largement vécu la moitié de sa vie puisqu'il avait plus de vingt ans à une époque où l'espérance de vie humaine était de trente-cinq ans, un gars qui avait passé toute sa vie en compromissions, à courber l'échine et à vivre d'expédients. En rompant le charme qui condamnait ce chevalier et la dame de son cœur, le voleur se rachetait. C'était une histoire de courage ».

La version réalisée devait être quelque peu différente : « Il y aurait eu des accents de comédie, dans mon film », se lamente Khmara, « alors que les personnages tels qu'on les voit à l'écran n'ont rien de drôle. Et je ne crois pas qu'il ait été dans l'intention de ses auteurs d'en faire des personnages comiques. Moi, je m'intéressais à l'aspect comique des situations et des personnages, tout en les ancrant solidement dans le contexte médiéval ».

Il faut dire que, si les personnages de *Ladyhawke* ont des aspects résolument modernes, le studio a fait tout ce qu'il pouvait pour convaincre le public qu'il s'agissait d'un film radicalement médiéval, allant jusqu'à prétendre dans leur campagne publicitaire, que l'histoire était basée sur un mythe ancien. Ce qui ne fait pas du tout rire Khmara.

« C'est moi qui ai écrit l'histoire », proteste-t-il avec véhémence. « Il n'y a jamais eu de mythe ou de légende sur ce thème. D'ailleurs, le service juridique du syndicat des auteurs le prend très mal, parce que le studio n'avait pas le droit

(1) : Voir E.F. n° 55.



« Le fantastique permet d'expliciter certains « messages » sans verser dans la prêche et la propagande. L'intrigue d'« Enemy » devient ainsi une métaphore sur l'universalité de la pensée. En écrivant de la SF, je m'efforce de retrouver les éléments vraiment humains. »
(Ed Khmara)

« *Enemy Mine* est mon film à 90 % »

d'attribuer à qui que ce soit l'œuvre d'un scénariste. Quant à moi, j'ai demandé au studio de faire paraître dans la presse professionnelle un rectificatif précisant que j'étais bien le seul et unique auteur de l'histoire. Là-dessus, je me suis laissé dire que ses responsables avaient l'intention de déterrer fort opportunément une vieille légende sur mesure... ».

Mais tout ceci appartient au passé, et Khmara est assez partagé sur le résultat final : « Il y a des moments merveilleux dans le film, mais il y en a d'autres que je trouve complètement ratés », remarque-t-il. « Je vais vous paraître présomptueux, mais ç'aurait été un meilleur film s'ils s'en étaient tenus à mon idée. Cela dit, je ne le renie pas ».

Mais il n'en est pas exagérement fier non plus : « J'ai été déçu par *Ladyhawke* dans la mesure où ce n'était pas le film que j'avais envisagé et dont je rêvais. Le film auquel j'avais pensé ne sera jamais fait et je ne le verrai jamais ; c'est ce qui m'ennuie le plus ».

Les débuts difficiles d' *Enemy Mine...*

Mais au moment même où le projet de *Ladyhawke* lui échappait, on vint lui en proposer un autre ; « Steve Friedman *(All of Me)* avait mis la main sur un roman de Barry Longyear intitulé « Enemy Mine » et il voulait savoir ce que j'en pensais. Comme j'avais besoin de travail », poursuit Khmara avec un bon sourire, « je lui ai dit qu'à mon avis, ça ferait un très bon film ! ».

Friedman fit donc le tour des studios avec le livre et le scénariste qui y était maintenant attaché, mais le sujet n'intéressait personne. Les responsables des studios ne voyaient pas ce qu'on pouvait faire de cette histoire, dont Friedman était sûr de tirer quelque chose. Il ne renonça pas.

« Finalement, comme Steve m'avait embauché, j'ai commencé à écrire le script. Le problème, c'est qu'il y avait bien un film dans le livre, mais que le récit n'était pas construit. Il n'y avait pas de fin ; il y avait une autre histoire qui se greffait tout de suite sur la première, et le récit n'était pas structuré dans le temps. Il fallait donc que j'intègre tous ces éléments, en m'arrangeant pour inventer une chute. Il y a une chose qui n'a pas changé dans le récit, c'est la relation des rapports entre les deux personnages, Davidge, l'humain, et l'extra-terrestre, le Drac. Mais j'ai été bien obligé de ménager une fin plus palpitante que celle du livre ».

Il faut croire que le scénario de Khmara était passionnant puisque la Fox acheta le projet. En prenant Khmara, contrairement à ce que la Warner avait fait en son temps. Et c'est la Fox qui fit appel à Richard Loncraine pour mettre le film en scène. C'est là que le vrai travail commença pour Khmara : neuf mois de réécriture...

La collaboration avec Richard Loncraine...

« Le scénario s'est considérablement enrichi lorsque j'ai travaillé avec Richard », commente Khmara. « Il a apporté énormément de choses à l'histoire et on retrouve un grand nombre de ses idées dans le film terminé. Mais à la fin de cette première période de réécriture, le scénario auquel nous étions arrivés était beaucoup trop long et parfois trop confus ».

C'est pourtant le scénario que Loncraine

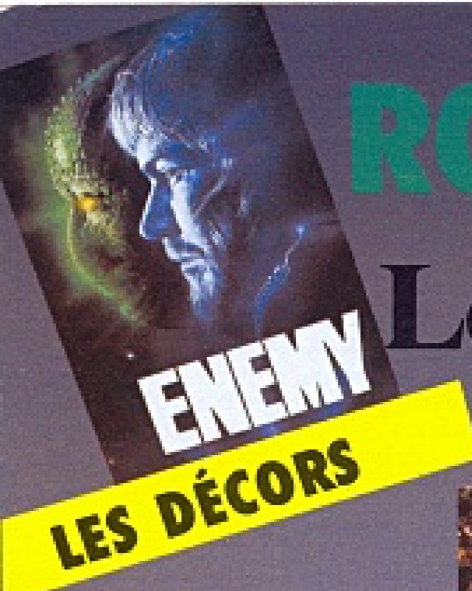


emmena en Islande pour commencer le tournage. Il ne devait pas aller très loin, puisque la Fox mit fin à l'expérience au bout de quelques semaines de tournage.
« Richard voulait faire un certain genre de film, mais le studio ne voyait pas les choses du même œil. La rupture était inévitable. Et pourtant, c'était un garçon charmant avec lequel j'ai eu de très bonnes relations ».
Il faut croire que Petersen avait d'autres qualités, puisqu'il mena l'entreprise à bien. Sans se débarrasser du scénariste, contrairement aux bonnes habitudes hollywoodiennes : « Je suis allé travailler en Allemagne, avec lui, et nous avons encore passé quelques mois à peaufiner le script », se remémore Khmara. « D'habitude, une page de script égale une minute de film à l'écran. Là, nous dépassions de beaucoup ce minutage. Il a donc fallu resserrer, ne serait-ce que pour des contraintes de temps et budgétaires. Nous avons coupé quarante-cinq pages du script originel. Nous n'aurions jamais cru que nous y arriverions ! ».
Mais la réécriture de *Enemy Mine* fut une expérience aussi enrichissante que celle de *Ladyhawke* avait pu être pénible. C'est ainsi que Khmara eut de nombreux contacts avec le chef décorateur du film avec lequel il put longuement parler de ses idées. Et pourtant, il n'était pas au bout de ses peines...
« Au cours de la préparation du film, il y a eu de nombreux changements à la tête du studio, et chaque fois, les nouveaux arrivants nous demandaient de procéder à des révisions. A un moment donné, nous nous sommes même demandé si on n'allait pas tout simplement nous couper les vivres. Dans ces cas-là, nous allions déjeuner, Wolfgang et moi, et nous avions fini par ne plus nous poser qu'une seule question : allions-nous nous remettre au travail immédiatement après, ou bien irions-nous plutôt boire une bière ou deux ? ».



Heureusement pour Khmara — et malheureusement pour les brasseries germaniques... — les responsables qui se succédèrent à la tête de la Fox décidèrent tous, les uns après les autres, de poursuivre le projet. Et Khmara est très satisfait du résultat : « Je n'irai pas jusqu'à dire que c'est le film que j'avais en tête la première fois que je me suis mis à ma table pour écrire le script. D'ailleurs, ça n'aurait pas été possible. Mais c'est mon film, à 80 ou 90 %. Autant dire que c'était inespéré. Faire un film, c'est une œuvre collective, et le film dont j'ai maintenant la vision est le résultat d'une longue collaboration entre Wolfgang Petersen, Rolf Zehetbauer et moi. Et pour ce que j'en ai vu pour l'instant, la combinaison est plus que réussie ».
Pour Khmara, *Enemy Mine* appartient maintenant à l'histoire, mais il a d'ores et déjà un autre projet, avec Steven Friedman, d'ailleurs : « Il faut croire qu'on m'a catalogué comme un spécialiste du genre », nous confie-t-il. « Si j'en avais le loisir, j'écrirais bien des films simples, poignants, pleins de grands sentiments. Ecoutez les chansons de Bruce Springsteen, par exemple : les paroles sont celles qu'on pourrait prononcer dans des moments de grande émotion et de pure sincérité. Je crois qu'il y a une grande leçon à prendre dans la façon dont elles sont dites, doucement, pathétiquement et apparemment sans efforts. Et pourtant c'est ce qu'il y a de plus difficile, de plus dur à faire. C'est là qu'on reconnait le talent.
« Et c'est ce que j'essaye de faire tout en écrivant de la science-fiction : je m'efforce de retrouver les éléments vraiment humains. Je crois qu'ils sont indispensables si l'on veut raconter des histoires crédibles. C'est ce qui m'avait attiré dans *Enemy Mine* : les relations humaines entre les deux personnages. Voilà ce qui importe vraiment ».

(Trad. : Dominique Haas)



ROLF ZEHETBAUER

Le « look » du film

par Bertrand Borie

Pourriez-vous préciser ce qu'est le rôle d'un « production designer » dans un film ? Car dans ce type de film, il est essentiel, mais on n'en parle pas très souvent...

C'est déjà, pris au pied de la lettre, la tâche qui consiste à « dessiner » tout le produit, à déterminer ce qu'on peut appeler d'un terme générique moderne, son « look » : non seulement ce qu'on voit, au sens strict, mais ce qui doit émaner de cette vision. A ce titre vous êtes donc responsable du choix des sites, des couleurs, des détails « physiques », et, dans un premier temps, graphiques, — costumes, décors etc. Vous n'avez pas, par exemple, à expliquer au directeur de prises de vues ce qu'il doit faire, mais ce à quoi il doit aboutir. Alors évidemment, un aspect essentiel vous revient : le dessin du film, et par là même la coordination entre les divers concepteurs qui entrent dans la production sur le plan esthétique. Et aussi la relation entre cet ensemble et le réalisateur. C'est peut-être le plus délicat, car chaque réalisateur a une attitude plus ou moins directive de ce point de vue. Prenons l'exemple de metteurs en scène avec lesquels j'ai travaillé : dans certains cas vous pouvez devenir un véritable « chorégraphe » du film. Avec Fassbinder, je pouvais faire tout ce que je voulais. Ce qu'il fallait c'est que le script « marche ». Une fois données un certain nombre d'indications générales, j'étais libre. Avec Petersen, partant du script, c'est un travail de collaboration étroit, dès la conception — par exemple pour toute celle de Fyrine IV. L'autre problème, c'est la coordination de l'équipe artistique : il s'agit alors de traduire ce que souhaite le réalisateur, ce qui émane du script lui-même, mais aussi de saisir tout ce que cela a engendré dans l'imagination des différents créateurs artistiques pour que tout s'harmonise... Le « production designer » est à la fois concepteur, traducteur et maître d'œuvre...

Dans une production importante, comme* Enemy Mine*, ce doit être une tâche particulièrement complexe...

Oui, car non seulement le projet est en soi complexe, mais en plus le travail se fait à plusieurs niveaux, il y a plusieurs équipes. En particulier, sur Enemy Mine, une partie du travail a été faite à San Francisco, et il fallait que tout ce qui se faisait là-bas en matière d'effets spéciaux soit en parfaite adéquation avec le reste du film. Certains aspects ont posé des problèmes réellement aigus, comme les ciels, car il ne faut pas oublier que la perception qu'ont les spectateurs de tel ou tel élément joue sur leur perception de l'ensemble, qu'il s'agisse des décors ou des personnages... Le « production designer » est donc quelqu'un qui, créatif lui-même, travaille avec d'autres créatifs ; mais en plus il joue quelque part dans le relais qui s'établit entre le film et le spectateur qui, lui aussi, face à l'œuvre, fait travailler son imagination. Mais le plus important, en dehors du réalisateur, c'est d'avoir les meilleurs rapports possibles avec le directeur artistique.



« Ma tâche consiste d'abord à dessiner le film, à déterminer son look. Puis je m'attelle à la coordination entre tous les divers concepteurs. »

Rolf Zehetbauer entretient une collaboration régulière avec Wolfgang Petersen pour lequel il avait déjà conçu les décors du *Bateau* et de *L'histoire sans fin*. Lauréat à l'Oscar et à l'English Film and Television Award pour *Cabaret* de Bob Fosse, il a également obtenu une nomination à l'Emmy pour la mini-série de Marvin J. Chomsky *Inside the 3rd Reich*, ainsi que le Bundesfilmpreis pour le *S.S. frappent la nuit* de Robert Siodmak et *Despair* de Fassbinder. Vétéran du cinéma international, il a notamment dessiné les décors de *L'œuf du serpent* de Bergman. Il travaille depuis 25 ans comme chef-décorateur et administrateur des Studios Bavaria, exerçant avec passion un métier qui lui offre périodiquement des gageures inédites...

Pour « Enemy Mine », Rolf Zehetbauer dut concevoir trois environnements distincts : l'espace interplanétaire, une base militaire, et la planète Fyrine IV.



Vous avez travaillé sur des films aussi différents que* Cabaret, Lili Marleen, L'œuf du serpent, Le bateau, *et bien sûr,* L'histoire sans fin *et* Enemy Mine. *Vers quoi va votre préférence ?

En fait, ce que j'aime, justement, c'est changer. Je n'ai pas envie d'être spécialisé dans un genre, parce que mon travail est un travail toujours créatif, qui consiste, au sens large, à développer le scénario — c'est-à-dire le stade d'écriture du film — jusqu'à sa visualisation. C'est vrai dans ce sens que certains types de films peuvent être plus riches en apparence, mais en fait tous les films le sont à ce niveau. Dans cette profession, l'intérêt n'est pas tant de travailler sur tel ou tel type de film, mais de pouvoir choisir.

Mais il n'en reste pas moins que sur des films comme* L'histoire sans fin *ou* Enemy Mine, *votre imagination a davantage d'occasions, de raisons de fonctionner que sur des films dans lesquels le réalisme est au premier plan...

Bien sûr. Si vous prenez un film comme Le bateau, il est certain que vous n'avez pas à vous poser le problème d'imaginer le décor d'un sous-marin de la Seconde Guerre Mondiale. Mais il y a un autre aspect qui entre en ligne de compte : vos relations avec le réalisateur, qui a elles seules



« Fyrine IV devait être un paysage fantastique qui ne rappelle en rien la Terre. Cette planète exotique, d'un genre complètement inédit, possède deux soleils et six lunes...

même sur un sujet réaliste, peuvent rendre votre travail plus ou moins riche. Avec Wolfgang Petersen, j'ai toujours eu plaisir à travailler, parce que la part de création reste importante dans tous les cas. Pour **Le bateau**, le problème n'était pas tant de reconstruire un sous-marin que de rendre possible dans les décors de celui-ci la mise en scène qu'imaginait Petersen. Et à ce niveau, cela recoupe complètement les problèmes que peuvent poser des productions comme **L'histoire sans fin** ou **Enemy Mine**.

Pour ce qui est de votre expression personnelle, vous estimez donc que tous les types de productions peuvent être aussi riches ?

A des niveaux différents, oui. Car même si les décors sont très réalistes — comme dans **Le bateau**, mais aussi **Lili Marleen**, par exemple — il reste tout le problème de l'atmosphère. Et ça, c'est toujours un problème à résoudre...

« Le production designer est à la fois concepteur, traducteur et maître d'œuvre. »

Pour en venir à* Enemy Mine *plus précisément, comment avez-vous conçu la planète Fyrine IV ?

Le premier problème a été de savoir ce qu'on allait faire de ce qui avait déjà été envisagé : vous savez que quand Petersen a repris en mains le film, il y avait déjà eu deux semaines de tournage en Islande, des décors avaient déjà été édifiés à Budapest : une station spatiale, dans le style des stations russes d'autrefois, une forêt pétrifiée immense, qui n'était pas achevée... bref, il s'est rapidement avéré que rien n'était utilisable. Fort heureusement, la Fox a compris cela sans mal. Mais cela signifiait qu'il fallait repartir à zéro sur le plan de la conception artistique. Le problème était alors de créer un autre univers. C'est là que nous avons décidé d'utiliser des ciels spéciaux et caractéristiques, de concevoir un « paysage céleste » dans lequel apparaissaient plusieurs lunes, des éclairages, des ambiances. Puis est venue l'idée d'utiliser le site de Lanzarote, et de nous conformer à lui pour le reste. En fait on ne voit guère les paysages naturels que durant deux à trois minutes dans tout le film. Tout le reste n'est que maquettes et décors. Mais c'est déterminant. Cette conception s'est donc vraiment faite par étapes successives. Et puis sur certains décors se sont greffés des problèmes plus techniques : par exemple tout le décor du cratère inondé auprès duquel se rencontrent le Drac et Davidge, qui devait avoir une certaine taille pour permettre le tournage, laisser les comédiens évoluer, autoriser certains angles, certains cadres de prise de vue. La conception générale de Fyrine IV a posé un problème particulier : comment faire un décor de planète morte qui soit « vivant », dont la vue n'engendre pas l'ennui... en sachant que le spectateur allait l'avoir sous les yeux pendant presque tout le film ! Et c'est là qu'il faut parfois avoir un recul par rapport à ce fameux « look » : il peut très bien fonctionner en soi, c'est-à-dire être parfaitement cohérent, sans fonctionner sur le plan cinématographique...

Ce ne doit pas être simple de travailler sur un film comme* Enemy Mine *après que tant de

... le déplacement de ces astres produits de constants changements de lumières et de couleurs. Il fallait donc, outre un ensemble de décors, créer un ciel artificiel des plus complexes ! » (Rolf Zehetbauer).





« Pour « Enemy Mine », nous avons dû construire le plus grand plateau d'Europe continentale. Nous y avons édifié un décor volcanique, avec un cratère, un champs de lave, un bassin...



... et y avons installé un dispositif technique sophistiqué permettant de déclencher à volonté averses, tornades, bombardements de météorites, inondations et incendies ! »



La station orbitale entièrement informatisée, équipée d'accessoires futuristes : fauteuils de relaxation, tapis roulants, consoles, numéros de « Playboy » de l'an 2085, etc. L'un des nombreux concepts de Rolf Zehetbauer.

films de science-fiction, soient passés sur les écrans...

Il s'agit de travailler à plusieurs niveaux, et pas seulement dans le seul but de faire quelque chose de neuf. Dans certains cas, vous êtes tenu par le côté documentaire : par exemple, pour tout ce qui est de la station spatiale, je me suis entretenu avec des gens de la NASA. Pas sur l'échelle des décors, qui est affaire de scénario, mais sur leur conception de détail. Dans d'autres cas vous êtes tenu par des impératifs de production : dans un film comme Star Wars, les engins sont conçus de façon à permettre un maximum d'effets, de situations. Et puis, enfin, il peut y avoir des facteurs psychologiques. Autant pour Davidge, on ne pouvait concevoir un engin spatial qui ne soit pas « futuriste », autant pour le Drac, il m'a semblé bon de revenir à un vaisseau qui ait un côté un peu « ancien », désuet.

Vous avez utilisé des miroirs pour tourner les scènes dans la forêt pétrifiée. Pourquoi ?

Le problème était complexe. Quand vous utilisez un décor dans un contexte unique, vous pouvez le construire intégralement, réaliser vos vues et c'est terminé. Mais là, le même décor était censé subir une tempête de neige, une pluie de météorites, être vu dans un crépuscule, de nuit sous la lune... A chaque fois, il aurait fallu retravailler l'environnement, alors que les miroirs permettaient de jouer avec lui. De plus, c'est intéressant pour prolonger le décor. Alors bien sûr, cela complique certains problèmes d'éclairages et de reflets...

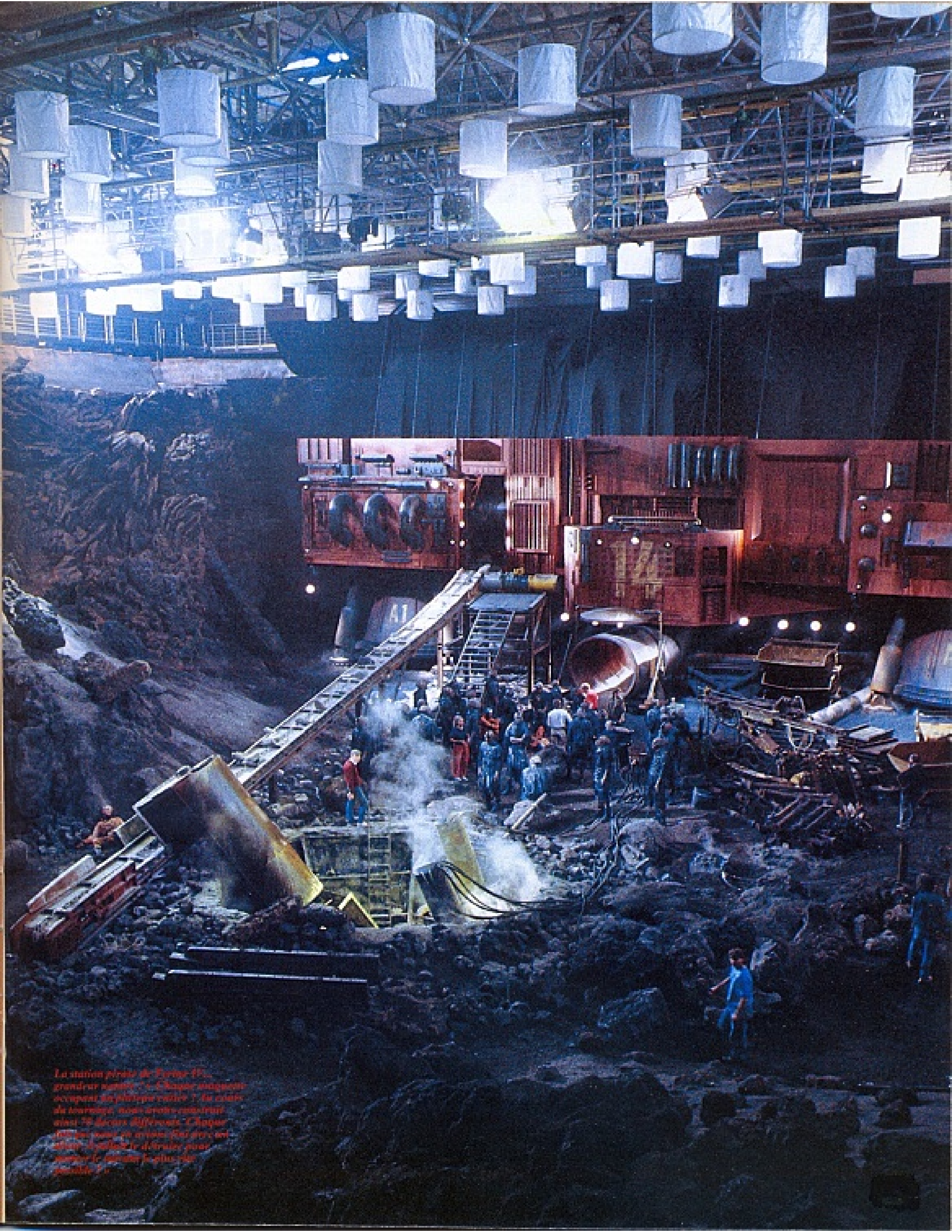
Il semblerait qu'* Enemy Mine *ait été tourné dans des décors construits à une échelle particulièrement grande ?

Oui, et c'est en partie parce que je l'ai souhaité. Je crois que c'est le seul moyen, dans certains cas, de travailler les détails les plus infimes avec un maximum de qualité. En particulier, la station spatiale a été par exemple reconstituée dans une échelle de 2,6 par rapport à ses dimensions réelles. C'est assez nouveau dans ce genre de production, mais j'aime mieux travailler dans ces conditions.

Et comment avez-vous imaginé la station pirate ?

Elle posait des problèmes particuliers, parce qu'elle devait avoir un aspect extérieur en conformité avec l'intérieur : tout le côté minier, et sale. De plus elle devait raisonnablement permettre une action d'une certaine envergure et enfin être également conforme aux personnages qui l'habitent... Ce ne pouvait pas être le vaisseau spatial traditionnel, propre, ultra-moderne. Cela aussi c'est un des problèmes que doit résoudre le « production designer »...

Propos recueillis et traduits
par **Bertrand Borie**



La station pirate de Fyrine IV... grandeur nature ? « Chaque maquette occupant un plateau entier ! Au cours du tournage, nous avons construit ainsi 70 décors différents. Chaque fois que nous en avions fini avec un décor, il fallait le détruire pour monter le suivant le plus vite possible ! »



LOU GOSSETT JR. :
Comment le titulaire d'un Oscar devient un lézard... ... hermaphrodite !

par William Rabkin



Ancien chanteur et guitariste, Louis Gossett Jr. (en compagnie de son « fils », le jeune comédien Bumper Robinson) est la véritable révélation du film de Wolfgang Petersen.

Il n'est pas facile de trouver de nouveaux défis à relever quand on a déjà joué un pirate des temps modernes, un esclave, un mercenaire du temps de la Guerre de Sécession, un sergent instructeur et le président égyptien Sadate... On a alors pratiquement épuisé toutes les facettes du genre humain. A moins de pouvoir se retrouver dans la peau d'un lézard hermaphrodite, « enceinte », d'un mètre quatre-vingts de haut et lauréat d'un doctorat en philosophie par-dessus le marché !

« J'ai eu envie d'interpréter le rôle de Jeriba Shigan parce que c'était un emploi différent », déclare Lou Gossett, qui remporta un Oscar pour son interprétation du personnage du sergent instructeur de **Officier et Gentlemen** et qui incarne l'extra-terrestre du film de Wolfgang Petersen. « Si un rôle n'est pas *différent*, dans mon esprit, ça ne vaut pas la peine de l'accepter. »

« Les mouvements du Drac sont une combinaison de lézard, de kangourou, de Stevie Wonder et d'animaux divers et variés », commente Gossett.

Mais imaginer ces mouvements était un plaisir à côté de leur exécution... « J'ai dû travailler pendant un mois avec un spécialiste du mouvement, un athlète, danseur et mime tout à la fois », nous raconte-t-il. « Je me suis exercé afin d'arriver à une plus grande aisance dans l'exécution des mouvements. L'entraînement des marines auxquels je m'étais astreint pour **Officier et Gentleman** était une douce plaisanterie comparé à ceci. »

« Le Drac a l'air d'un monstre, mais il est en fait plus civilisé que le terrien.

Des apparences trompeuses...

Jeriba Shigan est, certes, un personnage différent. Il n'a rien d'humain. Il ne parle pas comme un humain, il ne se déplace pas comme un humain. Et pourtant, sous une apparence hideuse, il *est* humain. Et c'est cette humanité que Gossett devait traduire en se comportant... autrement qu'en être humain.

« Le Drac a l'air d'être un monstre », nous explique Gossett, « mais en fait il est plus civilisé que le Terrien. C'est un être sensible et très cultivé. »

Pour Gossett, toute la difficulté consistait à faire passer le sentiment d'humanité tout en se comportant en monstre.

« Je n'avais jamais rien fait d'aussi difficile », avoue Gossett. « J'étais presque entièrement recouvert de maquillage, ce qui m'interdisait de me servir de mon visage et de mes yeux. Il fallait que je rende le personnage crédible rien que par ma gestuelle et mes schémas de langage. »

Lesquels schémas de langage ne furent pas très difficiles à mettre au point : Gossett travailla avec Petersen et un linguiste pour élaborer le langage Drac. Ce furent les mouvements qui prirent du temps, en revanche : le premier problème consistait à concevoir une façon de bouger propre au Drac. Gossett étudia des douzaines d'animaux avant d'aboutir à un comportement satisfaisant.

L'entraînement était nécessaire à la réussite du film. L'échec de **Godzilla 1985** avait prouvé que personne ne payerait plus aujourd'hui pour voir un homme dans un costume : le public est bien trop éveillé à la présence des effets spéciaux : il fallait absolument lui faire oublier que c'était Lou Gossett qui se trouvait derrière le maquillage du monstre.

« La constitution du Drac est fondamentalement différente de celle de l'être humain », poursuit Gossett. « Il ne nage pas comme lui, il ne marche pas de la même façon. Lorsqu'il court, il donne l'impression de glisser. Sa position de repos consiste à s'accroupir à moitié, comme s'il s'asseyait dans un fauteuil... sauf qu'il n'y avait pas de fauteuil. Pour faire tout ça, il a bien fallu que j'exerce des muscles dont j'ignorais jusqu'alors l'existence dans mon propre corps. »

Les contraintes du maquillage...

Et comme si l'entraînement physique n'était pas suffisant, Gossett devait encore subir les contraintes du maquillage : le maquillage d'effets spéciaux est rarement agréable, et presque

toujours très pénible à porter, mais le premier maquillage du Drac était presque insupportable. « Je ne suis pas Lon Chaney », commente Gossett. « J'avais beaucoup de mal à endurer les quatre heures de maquillage quotidien. »

La torture prit fin lors de l'arrivée de Petersen et du transfert de la production à Munich. L'une de ses premières décisions consista en effet à changer la conception du Drac.

« Nous avons tous travaillé à l'élaboration du nouveau Drac », commente Gossett, « Petersen, le chef opérateur, tout le monde. L'allure du Drac a considérablement changé et la durée du maquillage a été ramenée à deux heures. »

Mais deux heures, c'est encore trop long quand il faut les passer entre les mains de techniciens qui vous fourrent dans une peau d'extra-terrestre que vous ne quitterez plus de la journée. Et pourtant, Gossett trouve que la situation n'était pas dépourvue d'avantages : « Quand vous passez toute une journée sous une telle couche de maquillage, vous vous imprégnez du personnage. Ce qu'il faut, c'est se servir du maquillage et ne pas se laisser étouffer par lui. C'est ce que j'ai fait aussi quand on m'a donné les traits de Sadat. »

Les maquillages élaborés ne furent pas le seul problème technique posé par **Enemy Mine**, mais Gossett sut en tirer également parti : « Au fond, plus il y a de problèmes logistiques et plus il est facile de jouer son rôle », laisse-t-il tomber. « Quand vous vous retrouvez impliqué à longueur de journée dans les problèmes inhérents à la production d'un film, vous n'en sortez plus avant la fin des prises de vues. »

Pourtant, certaines difficultés ne peuvent que nuire à l'interprétation ; c'est le cas des différends qui opposèrent Richard Loncraine et le producteur exécutif, Stanley O'Toole (1) lors du tournage en Islande. Gossett prit alors le parti de rester en dehors d'un conflit qui devenait très âpre.

« Je me suis efforcé de ne pas prendre parti dans leurs dissensions. Je restais dans ma caravane et je leur disais de m'appeler quand ils auraient besoin de moi. »

Lorsque la querelle provoqua l'arrêt du tournage, Gossett crut que le film ne s'en relèverait pas : « J'ai été très déçu à la fin de la première production », nous confie Gossett. « J'étais persuadé que c'était fini pour de bon. Mais ils ont continué à nous payer. »

Et bientôt Gossett se retrouva à Munich pour poursuivre le travail avec une nouvelle équipe dirigée par Wolfgang Petersen. Il en fut ravi : « Petersen est un grand bonhomme », déclare Gossett. « Il a tiré un meilleur parti encore de mon personnage. Il inspire une confiance illimitée. On a l'impression qu'il sait tout. »

Et pourtant, il n'est pas toujours facile à vivre... « C'est lui le plus fort. A certains moments, après une prise, il dit que c'était parfait, merveilleux... et il nous demande de recommencer ! Il est exigeant, mais c'est justifié. Petersen ne se contente pas de demi-mesures. »

« Je suis capable de faire des choses dont personne ne se doute ! »

Combattre pour la gloire...

Gossett non plus, d'ailleurs. Cet excellent acteur s'est longtemps battu pour imposer son talent et obtenir les rôles auxquels il prétend avec juste raison. Et pour lui, le rôle du Drac est une nouvelle bataille dans ce combat à long terme.

« Je suis capable de faire des choses dont personne ne se doute », déclare fièrement l'acteur. « Je m'enorgueillis d'une rare versatilité et j'ai eu du mal à arriver à faire la preuve de cette versatilité. Il m'a fallu 32 ans, 32 années passées à jouer des rôles difficiles, des seconds couteaux, des méchants et des minables. C'est l'Oscar qui a changé la qualité des rôles qu'on m'a confiés. »

Et maintenant qu'on lui donne les moyens de faire la preuve de sa diversité, il attend qu'on lui propose des rôles dans lesquels il pourra les démontrer. « Chaque fois qu'on me propose un rôle, la question que je me pose c'est « qu'est-ce que je peux en faire ? ». Je me demande toujours si je pourrai me projeter à l'intérieur. »

Il devait parvenir à se couler sans trop de difficultés dans celui qu'il incarne dans son dernier film, **Iron Eagle** : « Je représente l'image du père pour un groupe de gosses », nous raconte-t-il. « Le film est plus ou moins basé sur mon personnage et sur celui d'un gamin qui se rend dans un pays d'Europe centrale pour sauver le père d'un de ses camarades. Je ne suis pas aussi violent que Rambo, mais je crois qu'en voyant ce film, les jeunes spectateurs devraient pousser des cris et des hurlements d'excitation. »

Les images du père sont en quelque sorte la marque de fabrique de Gossett, maintenant. Dans le rôle du sergent instructeur de **Officier et Gentleman**, Gossett jouait le rôle du père d'un Richard Gere particulièrement paumé. De même, dans la série télévisée **The Powers of Matthew Star**, Gossett « incarne une sorte de Obi Wan Kenobi face au jeune héros. Tout comme Anwar Sadat était une sorte de père pour tous les Egyptiens ». Gossett trouve une certaine valeur sociale à ce rôle.

« Il est indispensable pour le public de voir une image paternelle *noire*», poursuit-il. « Tout le monde a trop d'images négatives de personnages noirs. Il faut en montrer des images positives. »

(1) Voir article dans notre prochain numéro.



En tout cas, l'un des rôles les plus méconnus de Gossett est certainement celui de ce succédané d'Obi Wan Kenobi qui est le sien dans **Matthew Star**. La série n'a malheureusement pas tenu plus d'une saison, mais Gossett a infiniment plus confiance dans l'avenir de son dernier film de science-fiction : « Je suis persuadé que **Enemy Mine** aura du succès », proclame-t-il. « C'est un film beaucoup plus crédible que **La Guerre des étoiles** parce qu'il traite des relations entre les personnages et de leur évolution. »

(Trad. : Dominique Haas)

La rédaction de l'Ecran Fantastique remercie pour sa contribution à l'établissement de ce dossier la 20th Century Fox et tout particulièrement, à Paris : Marc Bernard, directeur de la publicité pour l'Europe ; en Allemagne : Albert Wiederspiel, directeur de la publicité Fox-Allemagne, Francfort.

DANS NOTRE PROCHAIN NUMÉRO, LA SUITE PASSIONNANTE DE NOTRE DOSSIER :

- **La réalisation des effets spéciaux**
- **Le maquillage de l'E.T.**
- **... et le film que vous ne verrez jamais : la première version d'ENEMY MINE dirigée par Richard Loncraine !**

LE SECRET DE LA PY



RAMIDE

« Elémentaire, mon cher... Spielberg ! »

par Laurent Bouzereau


Young Sherlock (Nicholas Rowe)


Young Elizabeth (Sophie Ward)


Young Watson (Alan Cox)

Londres, 1870. La nuit est tombée. Un homme corpulent marche dans la rue enneigée. Quelqu'un, vêtu d'une cape sombre, le suit. L'homme s'arrête devant son restaurant habituel. Alors qu'il s'apprête à y entrer, l'étrange silhouette souffle dans une sarbacane, et l'homme reçoit une fléchette. Cependant, il n'y fait pas attention : il a tellement faim ! La silhouette disparait dans la nuit, tandis que notre client affamé s'empresse de commander son plat préféré, un faisan. Quelques heures plus tard, après un homérique combat avec le volatile et quelques-uns de ses accolytes, notre homme se précipite par la fenêtre de sa chambre avant de retomber foudroyé !

Ainsi commence la dernière des aventures cinématographiques en date du célèbre héros de Sir Arthur Conan Doyle. Peu après ces événements tragi-comiques, nous faisons la connaissance de nos héros : Sherlock Holmes et Watson, âgés respectivement de 18 et 14 ans, tous deux élèves d'une des meilleures écoles britanniques. L'intelligence de l'un et la gaucherie de l'autre semblent faire très bon ménage, car ils ne tardent pas à devenir les meilleurs amis du monde. Le film se poursuit, nous fournissant toutes les informations nécessaires sur les débuts du jeune détective et aussi les raisons de ses attitudes ultérieures, lors de sa vie d'adulte. Vous apprendrez également comment Holmes a trouvé son célèbre costume, et vous ferez la connaissance du premier et unique amour de Holmes (malgré le témoignage antérieur de *La vie privée de Sherlock Holmes !*), Elisabeth, dont le père, un savant-fou, met Sherlock sur la voie de sa toute première affaire. La recherche des indices emmènera nos héros dans les coins les plus sinistres et effrayants de Londres, où une antique secte religieuse égyptienne se dissimule. Son but ? Tuer, tout simplement !

Une dimension surréaliste

Young Sherlock Holmes, malgré certaines invraisemblances de scénario et des réminescences évidentes d'*Indiana Jones* (les scènes dans le temple égyptien notamment), est un film surprenant, le meilleur que Spielberg ait produit depuis *Poltergeist*. Tour à tour amusant, intelligent, charmant, touchant, rempli de suspense et même angoissant, il bénéficie d'une superbe photographie et, pour une fois dans une production Spielberg, les effets spéciaux ne sont pas trop envahissants. Les scènes d'hallucinations sont brillantes et très originales, leur présence contribuant largement à donner au film une dimension surréaliste. Si l'atmosphère évoque celle de l'inoubliable *Meurtre par Décret* de Bob Clark (qui fut également tourné à Londres), l'ingéniosité du scénario de Chris Columbus rivalise de maîtrise avec le remarquable script de *Sherlock Holmes attaque l'Orient-Express* de Nicholas Meyer. Quant à la mise en scène et au jeu des acteurs, ils s'avèrent aussi subtils et maîtrisés que dans *C'était demain* du même scénariste-réalisateur. Bref, Barry Levinson a atteint le « top niveau », et même si l'on trouve encore et toujours un savant-fou, un chien particulier, une classique histoire d'amour, etc, *Young Sherlock Holmes* demeure passionnant au point de pouvoir être revu plusieurs fois...

Le nouveau père de Sherlock Holmes : Chris Columbus

Agé de 27 ans, Chris Columbus possède déjà à son actif les scénarios de *Gremlins* (sa première rencontre avec Spielberg), *Goonies*, celui du troisième volet des aventures d'Indiana Jones, entre autres, et maintenant celui de *Young Sherlock Holmes*. Né dans l'Ohio, il alla s'inscrire à une école de cinéma de New York afin d'y apprendre la mise en scène, puis partit en Californie avec plusieurs scénarios en poche. Bien que le succès soit venu très rapidement, le jeune scénariste n'a pas pour autant abandonné ses premières ambitions. « Lorsque j'ai terminé un scénario de film », dit-il, « j'ai toujours l'impression de n'avoir fait le travail qu'à moitié ! Je laisse partir mon enfant... Quelqu'un d'autre s'en occupe. Je ne me sentirais vraiment satisfait que lorsque je tournerai moi-même mes histoires ! ».
Pourtant, ses débuts furent difficiles. Il était évident, pour Chris, que le chemin le plus rapide pour devenir cinéaste passait par la rédaction de scripts. Son premier scénario, *Reckless*, fut cependant remanié plusieurs fois par des « professionnels ». C'est alors que lui vint une idée de génie. « On me considérait comme un jeune écrivain qui ne faisait que des histoires sur des gosses au lycée. Pour me délivrer de ce carcan, j'écrivis ce qui passait, à l'époque, pour une histoire d'épouvante, et envoyai le manuscrit à Steven Spielberg ! ». Naturellement, on connait la suite. L'auteur de *Rencontres du 3e type*



John Watson (Alan Cox) et Sherlock Holmes (Nicholas Rowe) en périlleuse posture...



Le danger s'amplifie lors d'une escapade nocturne dans un cimetière peuplé d'abominables créatures (dont un mort-vivant impressionnant !)



et d'*E.T.* fut enchanté, et prit en main la destinée de son jeune poulain. « Je travaillai sur plusieurs versions remaniées de ce qui allait devenir *Gremlins*, avec Steven d'abord, puis Joe Dante et Mike Finnell ensuite. Ce fut une collaboration très importante. Il y eut en tout 8 brouillons. En fait, je préparais *Young Sherlock Holmes* tout en réécrivant *Gremlins* ! ». Après ce premier succès, Spielberg ré-engagea Chris Columbus pour *Les Goonies*. « Nous sommes sur la même longueur d'onde », poursuit le scénariste, « nous nous stimulons l'un l'autre, et notre association pour l'écriture de *Goonies* fut très agréable ».

En fait, c'est Paramount Pictures (qui distribua aux USA les deux *Indiana Jones*) qui contacta Chris pour lui demander d'écrire *Young Sherlock Holmes*. Etant donné que la firme lui laissait les mains libres sur le plan de la création, Chris se sentit stimulé et accepta cette offre : « J'avais vu la version théâtrale de « Nicholas Nickelby » à New York, et elle m'avait « inspiré ». J'avais beaucoup aimé les films de David Lean *Les grandes espérances* et *Oliver Twist* et je voulais voir cette « saveur » revenir dans le cinéma actuel. C'est donc essentiellement ce que j'ai entrepris de faire... ».

Chris Columbus mit environ neuf mois à rédiger le scénario de *Young Sherlock Holmes*. Il dut se plonger dans toutes les histoires précédentes de Sherlock Holmes afin d'être à même de créer entre Holmes et son acolyte Watson une amitié qui demeurerait conforme à leurs aventures ultérieures. « Cela demanda beaucoup de soin, car Holmes est une légende littéraire » déclare Chris. « Je ne voulais pas choquer ses admirateurs (1) dont certains pensaient que Holmes était un personnage réel ayant véritablement existé ».

Cette fois, il y eut peu de réécriture pour le script, jugé bon dès le départ. Puis Barry Levinson, le réalisateur choisi par Spielberg, commença le tournage presqu'immédiatement. « Lorsque je me rendis sur les plateaux pour voir Levinson diriger la scène où Watson rencontre Holmes pour la première fois — séquence tournée au collège d'Eton en Angleterre —, j'eus l'impression d'être Watson en train de marcher dans le dortoir ! C'était *exactement* comme je l'avais imaginé » rapporte Columbus. Quant à nous, il nous tarde de voir ce dernier passer à la réalisation !

Le Who's Who du film...

C'est Nicholas Rowe qui incarne Sherlock Holmes. Le jeune homme a déjà joué dans plusieurs pièces, et *Young Sherlock Holmes* fut tourné dans le collège où il étudia le théâtre ! On pensa à lui pour ce rôle dès octobre 1984. Il fut finalement choisi en janvier 85. Son compère et futur compagnon, le bon Watson, est l'acteur Alan Cox, sur les planches depuis l'âge de 5 ans, mais dont c'est le premier film. A leur côté Sophie Ward est Elisabeth, la « petite amie » de Sherlock. Elle ressemble étrangement à Amy Irving, et si vous avez vu *Full Circle* de Richard Loncraine, vous reconnaitrez en elle la fille de Mia Farrow, la malheureuse enfant accidentellement tuée par sa mère à l'aide d'un couteau à découper alors qu'elle s'étouffait à cause d'un morceau de pomme ! Autre « apparition » de Sophie Ward dans

(1) : *Meurtre par décret* de Bob Clark fut éreinté par la critique parce que le personnage de Sherlock Holmes joué par Christopher Plummer n'apparaissait pas du tout fidèle à l'image du détective inventé par Sir Arthur Conan Doyle. A l'évidence, Chris Columbus fut conscient du danger (NDLR).

un film fantastique : elle était l'une des nombreuses « têtes » de la princesse Mombi dans *Oz, un monde extraordinaire.*

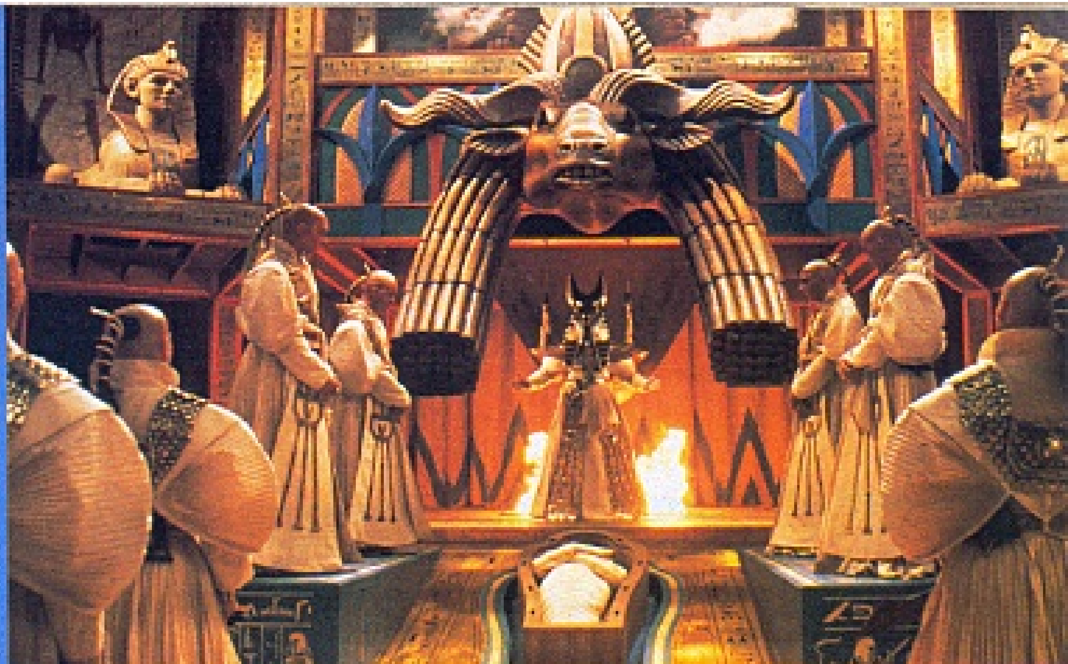
Anthony Higgins joue le gentil (mais ne vous y fiez pas trop !) Rathe, que l'on est heureux de revoir après *Meurtre dans un jardin anglais, Les aventuriers de l'Arche Perdue* et *The Bride.* Un beau palmarès ! Mais l'on retrouve quantité d'autres comédiens connus dans *Young Sherlock Holmes*, tels Susan Fleetwood, l'étrange Mme Dibbs (vous verrez pourquoi elle pourrait faire partie du fan club de Telly Savalas !) ou Freddie Jones (Thufin Hawat dans *Dune*). Quant au redoutable Inspecteur Lestrade, celui-là même qui est à l'origine de l'aversion de Holmes pour cette institution, on le retrouve sous les traits de Roger Griffiths.

Tout comme Chris Columbus, Barry Levinson a commencé par être scénariste. Puis il réalisa ce film « indéfinissable » qu'était *Diner* et plus récemment *The Natural* avec pour vedette Robert Redford. *Young Sherlock Holmes* est sans doute son meilleur film en date. Les mouvements de caméra sont magnifiques, les nombreux gros plans contribuent à créer un fort suspense et s'avèrent tout à fait adéquats, Holmes fondant sa théorie sur de petits détails. « Le sujet m'a immédiatement passionné », déclare-t-il, « c'est quelque chose de vraiment original. Traitant d'un « mythe » littéraire — et même cinématographique — nous avons essayé de lui être fidèle. En outre, l'idée d'en faire un film d'aventures m'a fortement séduit. J'ai donc choisi de privilégier l'action, de conférer à *Young Sherlock Holmes* un maximum de rythme, d'éviter les temps morts pour emporter le spectateur au cœur de l'action de façon à ce qu'il oublie certaines invraisemblances narratives ». Mark Johnson, le producteur, a travaillé avec Levinson sur ses deux films précédents. De monteur de spots publicitaires, il s'est élevé au niveau de producteur pour des œuvres comme *High Anxiety, Escape from Alcatraz*, etc. Bien entendu, et toujours fidèles au poste, les producteurs exécutifs sont les inséparables Kathleen Kennedy et Frank Marshall, qui, avec Steven Spielberg, possèdent Amblin Entertainment, une maison de production qu'ils créèrent juste après l'énorme succès d'*E.T.* (et dont l'emblème est une image de ce film, celle du vélo aérien...). C'est à Stephen Goldblatt qu'ils confièrent la tâche délicate de photographier *Young Sherlock Holmes*, tâche dont il s'acquitta à merveille. Stephen a également travaillé sur d'autres aspects du film, dont certains détails artistiques (comme le chatoiement d'une bague qui crée des effets étonnants et chargés de sens).

Vous ne trouverez pas au générique le nom de John Williams ou de Jerry Goldsmith. C'est en effet Bruce Broughton qui a composé la partition musicale « colorée » et joyeuse. Vous avez pu « entendre » son travail récemment dans l'excellent *Silverado*, et Bruce a même remporté un Emmy pour le thème et la musique de *« Dallas »* !

C'est donc une brillante équipe qui a été réunie pour *Young Sherlock Holmes.* Lors de sa première à New York, le film a été longuement applaudi et acclamé. Après l'échec de *Amazing Stories* à la télévision américaine, Steven Spielberg sait maintenant que l'on ne peut pas tromper son public et que seule la qualité peut être récompensée. Un nom ne suffit plus... Sauf quand il est magique — et qu'il s'appelle « Holmes » !

Laurent Bouzereau,
avec la collaboration à New York
d'Evelina Regina.



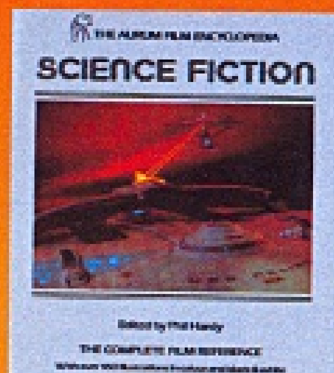
Cérémonie secrète et combats dans le temple hindou. Norman Reynolds (« Star Wars », « les aventuriers de l'Arche Perdue », « Superman » et « Return to Oz ») signe les remarquables décors du film de Barry Levinson.



La machine volante du professeur Waxflatter triomphera finalement des lois de la pesanteur, lors d'un final palpitant...



Recevez ces livres FANTASTIQUES que nous avons sélectionnés pour vous

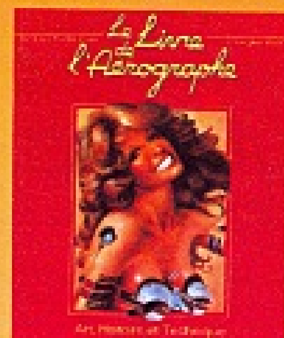


The AURUM FILM ENCYCLOPEDIA OF SCIENCE-FICTION
L'ouvrage de référence indispensable à tout amateur de films de science-fiction — des origines à nos jours. 450 photos noir et blanc, 16 pages couleur, des milliers de films avec leurs références — durée, réalisateur, acteurs, effets spéciaux...
Format 29,6 × 23 cm, relié sous jaquette .... 357,00 F



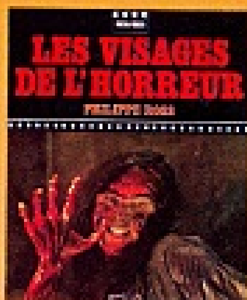


Elson/Moore LES NAVIRES DE L'INFINI
96 pages d'illustrations hyperréalistes en couleur pour voyager autour de JUPITER et affronter des vaisseaux spaciaux délirants et explosifs !
Format 21 × 29 cm, broché........................ 100,00 F





Curtis/Hunt LE LIVRE DE L'AÉROGRAPHE
Tout ce que vous devez savoir sur cette technique sophistiquée d'illustration, son histoire, sa pratique expliquée et une galerie des meilleures œuvres.
Format 22,5 × 28 cm, 160 pages noir et blanc et couleur, relié sous jaquette .... 175,00 F





Philippe/Ross LES VISAGES DE L'HORREUR
Giallo, Gore, Maquillages... tous les grands thèmes du cinéma fantastiques de A à Z.
Format 21,5 × 27,5, 208 pages, nombreuses illustrations noir et blanc et couleur, broché .... 185,00 F

BON DE COMMANDE À RETOURNER À I. MÉDIA, 69, rue de la Tombe-Issoire, 75014 Paris.

Je commande

- ☐ SCIENCE-FICTION .... 357,00 F
- ☐ LES NAVIRES DE L'INFINI .... 100,00 F
- ☐ LES VISAGES DE L'HORREUR .... 185,00 F
- ☐ LE LIVRE DE L'AÉROGRAPHE .... 175,00 F

TOTAL ....
+ port et emballage
12,00 F par livre : 12 × ....
AU TOTAL ....

NOM .... PRÉNOM ....
ADRESSE ....
....
CODE POSTAL .... VILLE ....
PAYS ....

que je règle par CCP ou chèque bancaire ci-joint à l'ordre de I Média, 69, rue de la Tombe-Issoire, 75014 Paris.

date *signature*



Jack Sholder, lors du sanglant tournage d'« Alone in the Dark ».

ELM STREET : LA

L'homme au masqu

« Pendant tout le tournage de *Nightmare 2,* j'ai eu la même impression que Robert Englund, l'interprète du rôle de Krueger : l'impression de porter un masque », déclare Jack Sholder, le réalisateur auquel on doit déjà un excellent thriller d'épouvante, *Alone in the Dark,* pour qui ce film devait jouer le rôle d'un billet d'entrée dans la profession. « Je m'étais juré de ne plus jamais faire de films d'épouvante après *Alone in the Dark.* Je suis quelqu'un de foncièrement gentil, et puis j'ai horreur du sang. Pour moi, les films sanglants constituent une forme très vulgaire de divertissement. Je ne pourrais jamais faire un *Vendredi 13,* par exemple. Et pourtant, le producteur de la série, Nick Mancuso Jr., me l'avait proposé. Mais j'ai immédiatement refusé ! ».

Mais alors, comment se fait-il que Jack Sholder se soit retrouvé en train de réaliser **Elm Street 2** ?
L'affaire est assez intéressante, en fait...
D'abord, les producteurs de **Nightmare 1** avaient décidé de ne pas en rester là. Ils avaient même fixé une date de sortie pour la suite. Ils prirent donc contact avec Wes Craven, qui ne se décida pas tout de suite, puis les producteurs voulant commencer le tournage en juillet, il leur opposa une fin de non recevoir. Mais entretemps, Jack Sholder, qui avait fait **Alone In The Dark** (1) pour New Line Cinema, avait lu le script et fait une réponse encourageante aux producteurs : « J'avais trouvé le scénario astucieux, inventif et truffé de scènes que j'avais très envie de réaliser. »
Les producteurs appelèrent Jack immédiatement après avoir reçu le refus de Craven. Sholder donna son accord, tout en se demandant s'il n'avait pas tort d'accepter un film qui risquait de le classer immédiatement dans la catégorie des réalisateurs de films d'épouvante. Mais pour Jack Sholder, **Nightmare 2** était un film de tout repos, en ce sens que ses producteurs avaient l'argent pour le faire... Craven avait dit non un jeudi, le vendredi Sholder répondait « présent » à l'appel, et le samedi il lisait le script, qu'il réécrivit le dimanche même avec David Chaskin... Et le lundi suivant, il était à Hollywood !
La carrière cinématographique de Jack Sholder est courte, puisqu'elle ne comporte que deux longs-métrages. Mais **Alone in the Dark** et **Nightmare on Elm Street n° 2** sont deux films-clés. Aussi, afin de dresser un portrait complet de leur auteur, appelé sans nul doute à devenir l'un des réalisateurs avec lequel il faudra compter dans l'avenir, avons-nous choisi de publier deux interviews séparées mais complémentaires. La première a été effectuée par Robert Schlockoff voici deux ans, lors du Festival de Sitges 84, et était demeurée inédite jusqu'à présent. Jack Sholder nous parle du tournage de son premier film et de sa collaboration avec des comédiens aussi prestigieux que Jack Palance, Donald Pleasence et Martin Landau (**Space 1999**). Cet entretien est complété par les propos récents du cinéaste recueillis par notre correspondant new-yorkais Laurent Bouzereau au moment de la sortie américaine de **Nightmare N° 2**.

(1) : Voir E.F. n° 38, page 8.

Le montage, tremplin vers la mise en scène

Alone in The Dark est votre premier long-métrage ?

Oui, j'avais réalisé, étant étudiant, un certain nombre de courts-métrages dont un, *Diary,* m'a permis de travailler à New York comme monteur. Mais j'eu beau avoir du succès dans ce domaine et obtenir des prix, je n'arrivais pas à porter à l'écran les scénarios que j'écrivais, en particulier une adaptation d'un roman de Frank Herbert et une biographie de Barnum. Puis, après avoir supervisé le montage de *Burning,* Bob Shaye, producteur chez New Line Pictures s'est intéressé à mon scénario de *Alone in the Dark.* Il m'a particulièrement fait confiance par rapport à mon métier de monteur, pensant à juste titre que je saurais filmer avec précision, sans gâcher inutilement de la pellicule. De mon côté, je me sentais prêt à faire enfin un film, après tout mon travail comme monteur était souvent plus compétent que ceux des réalisateurs de ces films dont je m'occupais !

Pourquoi avoir choisi un « psycho-killer » pour votre premier film ?

Je ne saurais vous le dire ! Ce fut une des dizaines d'idées qui me venaient chaque jour à l'esprit, bien qu'à l'origine, *Alone* se situait dans un autre cadre : ces fous qui s'enfuient de l'asile arrivaient en fait à « Little Italy », le quartier italien de New York et se trouvaient confrontés avec la Maffia. Le film aurait été un mélange intéressant de genres entre le « thriller » et l'épouvante, mais les producteurs ont décidé que ça serait revenu trop cher et ont préféré situer l'action à la campagne. Je tenais dès le départ à ce qu'il y ait aussi de l'humour dans le film, mais un humour, somme toute assez respectueuse des règles du genre, et le film tout en se déroulant comme une montagne russe, peut aussi se voir comme une satire de la psychiatrie, cette profession, qui est un peu trop prise au sérieux en ce moment aux USA, particulièrement en Californie. Cette grande panne d'électricité me semblait assez intéressante, permettant des situations avec une tension exacerbée, en particulier dans la dernière partie du film, lorsque la famille est bloquée dans la maison un peu comme dans *Les chiens de paille.*

Ce que j'ai voulu, c'était non pas de montrer comment telle ou telle personne va mourir comme dans nombre de petits films d'horreur, mais plutôt observer comment le psychiatre, qui est responsable de sa famille va agir pour tenter de calmer les fous et analyser les événements d'un point de vue strictement médical. Et également, je me suis amusé à réunir des personnes elles-mêmes un peu « dérangées » (la petite fille aux réactions extrêmes, la sœur qui a fait un séjour en clinique...) et à montrer comment elles vont essayer de cohabiter dans un climat quasi-insupportable de tension. Les acteurs ont contribué à rendre les scènes convaincantes.

Il y a aussi un humour assez particulier, dans les dialogues !

Il intervient surtout, cet humour, juste avant une scène-choc, afin de désarmer le public ! Il y a ainsi une scène du film où la petite fille, au milieu d'un suspense assez éprouvant, déclare qu'elle en a assez de tout ça. Et alors que le public rit, Martin Landau défonce la porte et jaillit dans la pièce ! Mais les producteurs ont voulu couper ce dialogue, pensant que le suspense était trop fort pour permettre quelque humour.

Vous aimez jouer avec le public et prévoir ses réactions ?

Oui, je dois dire que *Jaws* m'a à cet égard très influencé particulièrement dans la scène où ces marins sont là en train de naviguer à la recherche de leur requin. Celui-ci peut surgir d'un instant à l'autre, et pour détendre l'atmosphère, un des marins raconte une blague et c'est *juste à ce moment-là* que jaillit le damné requin qui m'a fait littéralement bondir de mon fauteuil ! Ce qui est intéressant, ce n'est pas tant de montrer une scène-choc, ça, n'importe qui en est capable, mais d'y mêler de l'humour, car si le public commence à rire avant la scène-choc, il n'est pas en position de force, il est même complètement désarmé et à votre merci !

REVANCHE DE FREDDY

: Jack Sholder, réalisateur.

Avez-vous écrit les dialogues ?

Tous, à l'exception de certaines improvisations de Donald Pleasence qui excelle en la matière. C'est lui qui a ainsi eu l'idée de déclarer, en voyant un fou faire semblant de jouer avec ses mains du violon, « c'est du Paganini » !

Des comédiens de prestige

Quels ont été vos rapports avec New Line, avez-vous choisi vous-même les acteurs ?

Je suis plus ou moins arrivé à mes fins avec diplomatie. Le choix des acteurs fut une décision du groupe, New Line voulait quelques comédiens réputés. Je tenais à Palance dès le début et le choix de Pleasence m'a enthousiasmé. Je ne m'opposais pas au choix de Landau, même si j'avais du mal à me l'imaginer dans le rôle. J'ai sélectionné moi-même la plupart des autres acteurs. Et puis une fois le film mis en place, c'est le réalisateur qui reste seul maitre à bord !

Le personnage de Pleasence est particulièrement intéressant, il semble comprendre parfaitement les motivations des malades et semble appartenir plus à leur monde qu'au monde réel !

Oui, il essaie toujours de se mettre à leur place. Mais il a tort en ce qui concerne les psychopathes en liberté, et c'est cette erreur qui lui fera perdre la vie.
J'ai été bouleversé lors de la tirade où Pleasence déclare en parlant des malades : « la violence est un cri de douleur que personne n'entend », car on sentait que l'acteur et le personnage se fondaient parfaitement dans l'affection qu'ils éprouvent vis-à-vis de ces malades.

Palance est également émouvant dans ce rôle de malade fragile et violent à la fois, incapable de toucher, au travers des barreaux électrifiés de sa cellule, le monde extérieur...

Palance fait là une interprétation très sensible, remarquable. La qualité avec laquelle il a joué son personnage m'a stupéfié, je ne me l'imaginais pas de cette façon. Je n'ai rencontré de toute façon Palance que le premier jour du tournage : il était arrivé en colère, déclarant qu'il ne voulait pas entendre parler de son personnage de « tueur » ! Le producteur avait fait l'erreur de lui dire la veille, qu'il allait jouer un des « méchants » les plus terribles de tous les temps ! J'ai donc dit à Palance que son personnage était au contraire un héros de la guerre, qui croit en ce qui est juste mais ne voit pas les choses de la même façon que nous et pense que le docteur Potter doit effectivement mourir. Lorsqu'il s'aperçoit de son erreur à la fin, il pleure, et s'en va. En donnant ainsi cette direction à son personnage, j'ai convaincu Palance du rôle, mais ce fut difficile ! Malgré tout mon respect pour le comédien, Palance est un homme avec lequel il est très difficile de travailler. Lorsque je lui ai parlé de son personnage comme d'un « héros », sa première réaction fut de me demander de ne pas lui « sortir des stupidités pseudo-psychologiques ! » Il y avait alors beaucoup d'hostilité, voire de cruauté en lui. Il se trouve que Palance avait aussi accepté une série TV dont le tournage devait avoir lieu en même temps que celui de *Alone* et il essayait de quitter notre film, mais nous avons menacé de le poursuivre en justice... Il refusait, aussi certaines scènes, dont une où il devait étrangler un type. Je m'efforçait, comme on doit toujours le faire avec un acteur, de lui faire comprendre les motivations de son personnage. Je lui disais aussi que la scène devait montrer au public la violence dont il était capable à mains nues. Mais, pour des raisons personnelles (Palance avait donné des conférences contre la violence), il ne voulait en entendre parler. Et puis, il y avait cette autre scène, un dialogue entre lui et le docteur Potter et il soutenait qu'elle n'était pas prévue dans son timing, qu'il n'arrivait pas à mémoriser ses dialogues. J'ai déclaré alors à Palance : « écoute, Jack, nous tournerons ce dialogue le plus tard possible dans la journée pour te permettre de retravailler la scène, mais elle est capitale pour nous, en ce qui concerne le meurtre, nous en reparlerons plus tard, OK ? ». Lors de la première prise, Palance a joué d'une façon étonnante, complètement l'opposé de ce à quoi je m'attendais : il jouait d'une façon tremblante, un peu folle. J'ai après annoncé à l'équipe qu'on allait enfin tourner pour de bon et que tout devait prêt techniquement afin que Palance voie à quel point nous étions professionnels. Et lors du tournage, l'équipe était complètement silencieuse, comme fascinée par le talent de Palance. Je suis allé le féliciter ensuite, lui déclarant à quel point je le trouvais fantastique. Il me répondit que je devais dire cela à tout le monde et je lui rétorquai : « Oui, mais avec toi je le pense vraiment ! » Et c'est alors que j'ai remarqué à quel point il était nerveux et que sa nervosité cachait en fait la peur !

Et pourtant il avait déjà joué dans 60 films !

Certains cachent leur peur en buvant, d'autres en blaguant, Jack, lui, devient hostile ! Un peu plus tard, l'ambiance était détendue, Palance me redemanda de ne pas faire la scène du meurtre et je lui répondit que le public devait découvrir à quel point le personnage était dangereux... et, en regardant Palance, je me suis aperçu que Palance avait déjà en lui, avec son visage et sa présence, *quelque chose dangereux*. J'ai fini par lui dire : « OK, tu as gagné la première manche ! » et il m'assura qu'il n'y aurait pas de seconde manche, ce qui fut bien sûr le cas : lorsque je lui demandais de boxer quelqu'un, ça devenait presque aussi terrible et humiliant que de demander à un policier de se déculotter en public ! Mais on est arrivé à s'entendre finalement : même si nous ne savions jamais comment Palance allait tourner telle ou



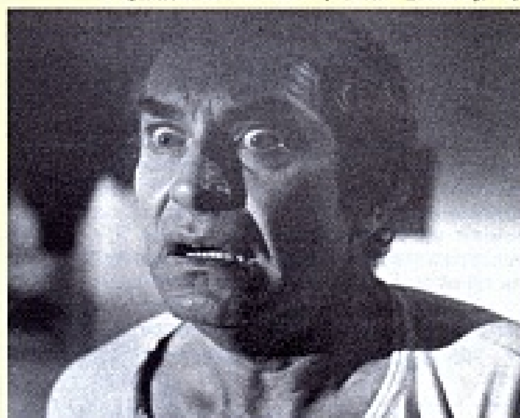
Au cours d'une panne d'électricité, de dangereux psychopathes s'évadent, semant la terreur chez les « civilisés » ! (« Alone in the Dark »).



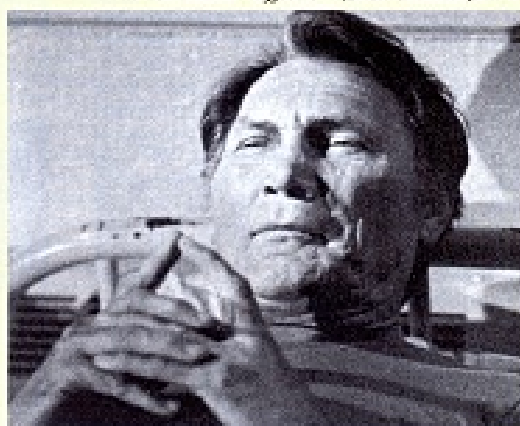


▲ *L'odyssée sauvage de fous en cavale... (« Alone in the Dark »).*

« Un homme nerveux » (Martin Landau). ▼



« Un acteur difficile » (Jack Palance). ▼



telle scène, lorsque la caméra filmait, il se mettait dans son personnage avec tant de conviction que la première prise était souvent la bonne. Il m'a aussi expliqué comment installer un climat assez sain pour détendre toute l'équipe et surtout les comédiens avant chaque prise. Je crois que j'ai eu de la chance de travailler avec des comédiens comme Pleasence et Palance qui en connaissent tant sur le cinéma qu'on parle d'eux comme étant des cinéastes : ils savent aussi bien que le metteur en scène comment le film rendra une fois celui-ci achevé.

Et en ce qui concerne Martin Landau ?

C'est un homme nerveux, le genre à fumer et manger en même temps... mais charmant : il venait chaque jour me saluer avec son sourire d'idiot assassin ! En général, les acteurs ne s'intéressent qu'à leurs personnages, ce qui en un sens arrange le metteur en scène, mais Landau était capable de visualiser l'ensemble du film. C'est un bon acteur, même s'il n'a pas le talent de Palance ou Pleasence et son rôle dans *Alone* est assez étrange, plutôt ingrat puisqu'il n'a presque pas de dialogues et se contente de paraître. Mais c'est quelqu'un qui prend son travail au sérieux et qui est extrêmement charmant. Nous avons toutefois eu quelques problèmes avec lui, pour des questions d'argent qui n'avaient pas été résolues avec la production. De sorte qu'il refusait de faire des heures supplémentaires, ce qui nous arrivait chaque jour. Pour une scène assez délicate — Landau arrachant l'oreille de Pleasence — je lui demandais une demie-heure de présence de plus qu'il accepta en grognant. Et au bout de deux heures, lorsque je lui demandai timidement encore quelques prises, il devint rouge et fit tomber sur lui cigarette allumée et cendrier ! Il se mit à hurler en maudissant le producteur : « ce type m'offre un verre et m'escroque le lendemain ! ». Hilarant !

▼ *« Ce qui est intéressant, ce n'est pas de montrer une scène choc, mais d'y mêler de l'humour ! » (« Alone in the Dark »).*



Le cauchemar du début a un aspect assez proche de Bunuel...

Oui, je ne m'en suis rendu compte qu'après coup, mais c'est effectivement un hommage à Bunuel avec toutes ces références bibliques : le poisson qui est un symbole pour Jésus, la grenouille qui rappelle une des douze plaies, la pluie qui tombe et le feu dans la cuisine qui évoque l'Enfer. Pour le décor de cette scène, nous avons utilisé un vrai « fast food » qu'on a dénudé pour lui donner un côté froid, inquiétant.

La photo du film est admirable...

Le directeur de la photographie, Joseph Mangine, avait travaillé sur des films fantastiques comme *Mother's day*, et *Sword and Sorcerer* et cela ne m'incitait pas à le prendre. Mais New Line a insisté et ils ont eu raison : il a fait un travail admirable ! Il est extrêmement difficile de tourner la nuit sans ennuyer le public ou le rendre nerveux en lui cachant le cadre de l'action : il a tourné la difficulté en mélangeant aux lumières artificielles — et donc glacées — du film, certaines lumières naturelles plus chaudes : des lampadaires ou bougies situés à certains endroits dans de nombreux plans.

Des fous en liberté...

Votre film semble montrer deux folies : celle des maniaques en liberté et celle de notre monde à nous, symbolisée par les pillards ou les punks de la discothèque, était-ce dans le but de montrer que chacun peut devenir fou ?

Dans « Un conte d'Hiver », Shakespeare nous montre qu'un événement change l'ordre des choses jusqu'à l'arrivée d'un héros. L'idée maîtresse de ce « black out » est effectivement de montrer comment vous et moi pouvons devenir fous, par suite d'un simple « accident ». Et cet aspect était encore plus souligné dans le script d'origine. Ainsi, une des scènes éliminées devait montrer un policier arrêtant les musiciens « punks » du groupe de la discothèque, croyant que ce sont eux les fous en liberté !

Avez-vous étudié vous-même la psychiatrie pour ce film ?

Je suis allé visiter des asiles et je me suis documenté sur la schizophrénie. Je crois qu'il est indispensable de bien se documenter avant de traiter d'un tel sujet. Par ailleurs, je vis dans une ville — New York — qui est déjà en soi un gigantesque asile d'aliénés ! Les fous y marchent très souvent en liberté !

Vous n'êtes pas tendre avec la société lorsque vous faites dire à Leo, après que Potter s'étonne de la violence des fous : « qu'espériez-vous, nous vivons dans un monde ultra-violent ! »

Oui, mais je tenais plus à faire de la satire qu'à critiquer la société. Il y a de toutes façons toujours de la vérité dans la satire et c'est plus facile pour moi d'exprimer ce que je pense à travers l'humour, cette « façon subliminale de s'exprimer », dirait Freud. Croyez-le ou non, mais je suis avant tout un cinéaste humaniste comme la plupart des cinéastes français que j'admire et qui m'ont décidé à me lancer dans le cinéma : Truffaut, Godard à ses débuts, Renoir, un film comme *Les enfants du paradis*.

Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si dans *Alone*, contrairement aux autres films de psycho-killers, on n'assiste pas au massacre des habitants de la maison : tous les « bons » survivent ici, à la fin, ce qui est plutôt inhabituel pour le genre et le public apprend à connaître, voire à comprendre ou à aimer les maniaques dans la première demie-heure du film, alors que la plupart des « shockers » se fichent bien des tueurs qu'ils mettent en scène. Des personnages comme ceux interprétés par Palance ou Landau sont souvent poignants, ainsi la mort du gros fou qui semble toujours dépassé par ce qui lui arrive, comme un bébé qui aurait grandi trop vite !

Il y a une scène où la jeune fille dans la discothèque confie qu'elle a peur du noir. Or, le titre du film fait à la fois clairement référence à la folie et à l'obscurité où sont plongés les protagonistes du film. Avez-vous vous-même peur du noir, voire de la folie ?

Ah, c'est une question intéressante ! Oui, je vais voir un « psy » régulièrement ; en fait, je suis le type même du névropathe traditionnel, mais en plus, je souffre de claustrophobie et il y a eu certaines fois où dans des circonstances assez précises, j'ai paniqué. Aussi, je sais ce que signifie « avoir peur » !

Le film vous a-t-il alors aidé, dans la mesure où la claustrophobie est un thème qui revient fréquemment dans *Alone in the Dark* ?

Effectivement, il m'a sans doute aidé. Cependant, il m'aurait peut-être fait le même effet s'il s'était agi d'une comédie. C'est le fait de mettre en scène un film : il s'agit là de quelque chose de particulièrement épuisant, mais si on y survit, on en sort gratifié, soulagé. Mais lorsque j'ai écrit le scénario, en particulier les scènes ayant trait à la jeune sœur, je me suis aperçu que l'actrice elle-même avait eu des problèmes, elle avait déjà vécu certaines des choses dont parlait son personnage. De sorte qu'elle l'a rendu encore plus convaincant car elle n'a pas eu à imaginer la peur, elle a fait comme si elle la vivait, et cela, étant donné ma propre expérience en ce domaine, je l'ai remarqué tout de suite.

Le film a-t-il eu du succès aux Etats-Unis ?

Oui, mais il n'a pas vraiment trouvé son public : le grand public croyait qu'il s'agissait là d'un psycho-killer de plus. Mais je crois que les amateurs du genre sont sortis de la salle agréablement surpris...

Propos recueillis en octobre 1984 à Sitges par Robert Schockoff.



Personnaliser une séquelle...

Quand a débuté le tournage de *Nightmare 2* ?

J'ai commencé *Nightmare 2* alors que je n'étais pas encore très familiarisé avec. Il y avait à peu près 190 effets spéciaux distincts, et sur le total, je dirais qu'il y en avait bien 150 que je me demandais bien par quel bout prendre ! C'était une situation cocasse, parce que c'était la première fois que je mettais en scène le scénario d'un tiers. Et en plus, c'était la séquelle d'un film de quelqu'un d'autre ! Il a bien fallu que je me conforme à la vision du producteur.

Jack Sholder n'avait pas l'intention de faire un film très sanglant. Pour lui, les personnages étaient plus importants que tout le reste, et le casting devait être crucial : « On m'avait donné cinq semaines pour préparer le film et trois jours pour choisir les interprètes... Mais là, j'en ai pris cinq ! »

S'il lui fallait faire très vite, c'est que les spécialistes des effets spéciaux devaient encore mouler les acteurs pour préparer leurs prothèses. Et pourtant, Jack Sholder est très content de son choix. Il répéta avec les garçons la scène au cours de laquelle Jesse demande à Grady de l'aider, juste avant la grande séquence de la transformation. Pour incarner les filles, il leur fit répéter une scène romantique qui ne devait pas résister au montage du film. Quoi qu'il en soit, Jack ayant trouvé Kim Myers très touchante, c'est elle qui fut retenue. Elle avait failli faire fondre en larmes toute l'équipe, lors de l'audition : « J'avais trouvé les actrices qui interprétaient Nancy et Tina dans **Nightmare 1** très bonnes, mais la mère de Nancy et les garçons, plus que mauvais : hystériques. »

Dès le premier jour, Jack Sholder avait l'impression que **Nightmare 2** n'était pas son film. Il s'efforça progressivement d'imposer sa vision à tout le monde, modifiant certaines choses et ajoutant une touche personnelle par-ci, par-là. Il ne comprit qu'à la fin qu'il avait gagné son pari : **Nightmare 2** est bel et bien un film de Jack Sholder.

« Je me suis beaucoup plus préoccupé des personnages que des effets spéciaux. La dernière scène que nous avons tournée était celle de la métamorphose. Ce n'est qu'après avoir tout mis en place que je me suis rendu compte que nous n'avions pas d'ingénieur du son. Quand j'ai demandé pourquoi aux producteurs, ils m'ont répondu que c'était une séquence d'effets spéciaux, que ce n'était pas la peine ! Il a fallu que je leur explique que le personnage principal était en train d'éprouver une véritable agonie, et que pour moi, ce n'était pas seulement une succession de trucages mécaniques. »

De même, au cours des prises de vues de la main artificielle d'où sortent les griffes d'acier, Jack Sholder dut-il veiller tout particulièrement à ce que les responsables de la seconde équipe ne tournent pas la scène mécaniquement : « Je leur ai longuement expliqué que cette main était celle d'un être humain et qu'il fallait l'animer de mouvements exprimant la douleur éprouvée par le personnage. »

La certitude de faire un film « différent »...

Jack Sholder s'élève vivement contre les films qui ressemblent plus à un stand de tir qu'à autre chose, mais le metteur en scène admet que la perspective de manipuler le public a de quoi séduire. Mais en lisant le script, Sholder avait été séduit par la certitude de faire un film différent : « Dès la première scène, par exemple, Jesse fait un cauchemar dans l'autobus. J'étais censé faire gicler le sang sur les vitres, après quoi on coupait, et Jesse se réveillait en hurlant, dans son lit. Je me suis dit que c'était un cliché par trop classique et j'ai préféré raccorder sur un couteau en train de couper une tomate ! »

D'ailleurs, pour Jack Sholder, **Nightmare 2** est aussi une histoire d'amour et il consacra une bonne partie de son temps à faire de Lisa un personnage assez fort pour qu'elle désire sauver Jesse. La confrontation finale n'est d'ailleurs pas sans rappeler **La Belle et la Bête**, et Jack tenait à ce que Krueger soit presque pathétique dans cette scène : « Lorsque Lisa lui enlève son chapeau et que l'on voit sa tête déplumée, ce n'est qu'un pauvre vieil homme triste. »

Le plus important est que Jack Sholder soit satisfait de son œuvre : « C'est un très bon film, et j'ai fait tout ce que j'ai pu pour ça. Mais je ne ferais pour rien un **Nightmare 3**, même si je suis très content d'avoir fait la séquelle du film de Wes Craven. »

Where are the Children, tel est le titre d'un roman à succès de Mary Higgins Clark, qui donna lieu à l'écriture de cinq scripts et pas un de moins. C'est celui de Jack Sholder qui fut retenu par le réalisateur Bruce Malmuth, pour un film avec Jill Clayburgh et Frederick Forrest.

« Ça a été très pénible. Le premier jour du tournage, le metteur en scène m'a fichu dehors. Il ignorait toutes les indications que j'avais pu faire figurer dans le script. Pour finir, j'ai entendu dire que le film avait été complètement remonté par la Columbia et qu'il ne reste rien de l'histoire originelle... »

Et ses projets ?

« Eh bien, je crois que je vais faire un **Dinner With Andre Chapitre 2** ! » (rires).

Nightmare On Elm Street 2, Freddy's Revenge a déjà rapporté 3,5 millions de dollars de recettes lors de sa première semaine d'exclusivité aux Etats-Unis, remboursant ainsi tous ses frais. Nous n'avons plus qu'une chose à ajouter : ne vous endormez pas. Freddy va revenir !

Propos recueillis en décembre 85 à New York par **Laurent Bouzereau**

(Trad. : Dominique Haas)



Lors d'une séquence onirique, Jesse (Mark Patton) se retrouve dans un bar louche....



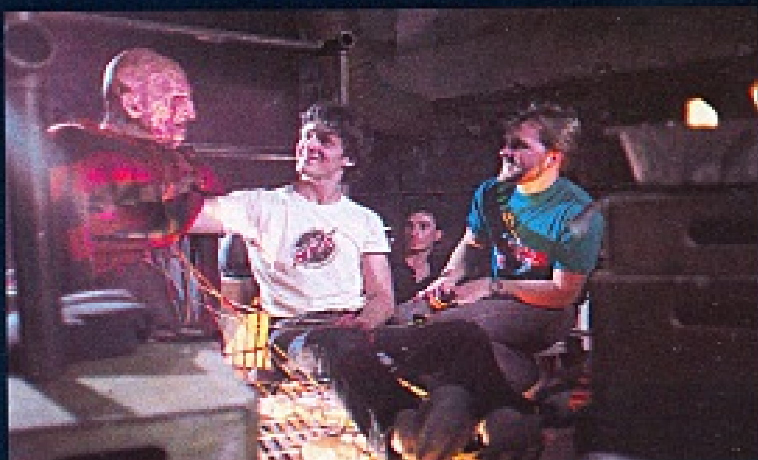
... tandis que sa petite amie, Lisa (Kim Myers) est à la merci de l'infâme Krueger (Robert England).

ELM STREET LA REVANCHE DE FREDDY

A Nightmare on Elm Street 2



Dûs à Kevin Yagher et Mark Shostrom, les effets spéciaux du film de Jack Sholder en constituent assurément les meilleurs atouts. Un travail aussi passionnant que délicat, sur lequel nous nous penchons dans les pages suivantes...







Jack Sholder surveille la préparation du meurtre du prof de gym.



Jesse subissant une nouvelle et monstrueuse transformation...



LES EFFETS SPÉCIAUX DE NIGHTMARE ON ELM STREET 2

par William Rabkin

Tous ceux qui ont vu *Nightmare on Elm Street Part 2 - Freddy's Revenge* ne dorment plus très bien. Ce n'est pas qu'ils aient eu si peur — tout le monde sait parfaitement que ce n'est que du cinéma ; ce n'est pas non plus qu'ils redoutent que Freddy vienne les chatouiller dans leur sommeil, il en serait bien incapable, maintenant. Non, ils restent tout simplement éveillés pendant de longues heures en se demandant ce qui a bien pu se passer à la fin. Et ils ne sont pas les seuls...

« Je ne savais même pas ce que j'étais censé regarder », devait nous raconter Kevin Yagher, l'apprenti — car il est très jeune — sorcier du maquillage chargé de ressusciter Freddy pour la suite de ses aventures. « On aurait dit un steak haché ou quelque chose dans ce genre-là. Je me suis vraiment demandé ce que c'était en voyant le résultat à l'écran. »

Beaucoup d'effets coupés au montage...

Ce que c'était, c'était tout simplement le clou de **Nightmare on Elm Street 2, Freddy's Revenge** : Freddy Krueger, le psychopathe de l'enfer préféré des Américains, tombe sur plus fort que lui et succombe aux feux de l'amour. Où du moins était-ce là l'idée de ceux qui ont fait le film... Car à l'écran, on dirait plutôt que Freddy succombe à une attaque cardiaque.
« La scène entière ne donne rien », se lamente Yagher. « Ça devait être la grande scène finale, une scène dramatique, au lieu de quoi Freddy nous claque entre les doigts sans qu'il se passe quoi que ce soit de spectaculaire. On se demande vraiment ce qui arrive. »

La fin de Freddy fut probablement victime de la volonté du réalisateur de réduire les grandes scènes à effet du film, au profit de l'atmosphère, de l'intrigue et des personnages. Que la décision soit bonne ou non du point de vue de la dramaturgie, elle n'en sera pas moins décevante pour les amateurs d'effets spéciaux — et pour ceux qui les ont faits.
Or la fusion finale de Freddy n'aura pas été seule à souffrir des coupures de Jack Sholder, le réalisateur du film : une langue monstrueuse, animée d'une volonté propre, créée par Mark Shostrom, et quelques créatures cauchemardesques engendrées par Rick Lazerini furent, au terme de longs efforts, conçues, réalisées et filmées... avant d'être réduites à quelques images dans le produit fini.
« Ils ont choisi de ne pas montrer le monstre, ou du moins aussi peu que possible », nous raconte Yagher. « C'était parfait pour le début du film, mais c'est plutôt décevant à la fin, où on ne voit pas grand chose, finalement. Et on est toujours déçu, après avoir autant travaillé, de constater qu'il n'en reste pas grand chose. »
Les coupes devaient être particulièrement mal venues dans le cas de la mort de Freddy : c'était l'une des séquences les plus spectaculaires du film, et probablement aussi l'une des plus complexes que Yagher ait jamais mise en œuvre pour un film.
« Voici comment la scène avait été conçue : Freddy poussait un hurlement et le côté de son visage commençait à glisser, accompagné par une émission de substances visqueuses », nous explique Yagher. « Tout était réalisé au moyen de mécanismes : la tête pouvait cligner des yeux, montrer les dents, les sourcils montaient et descendaient pour exprimer la douleur ou la colère, la langue remuait, les mâchoires s'ouvraient et se refermaient et les yeux tournaient. »
Mais pas tous seuls, évidemment... « Nous étions sept, environ, à la manipuler : toute mon équipe, plus quelques machinistes et tous ceux qui avaient le malheur de passer par-là ! C'est moi qui actionnais la tête et la mâchoire, qui étaient animées de mouvements distincts, tandis que les autres tiraient sur les cables et pompaient le sang. Je crois même qu'à un moment donné, l'un des producteurs a été réquisitionné pour pomper le liquide qui suintait. Tout le monde était sur le pont. »
L'union fait la force, c'est bien connu. En tout cas, la scène faisait un effet spectaculaire.
« Tout le monde était très content lors de la projection des rushes », poursuit Yagher, « et beaucoup de gens m'ont dit ne s'être rendu compte que c'était une fausse tête qu'au moment où elle fond complètement, mettant le crâne à nu. Même les producteurs m'ont dit que Jack Sholder aimait beaucoup la scène... »
Au début, du moins. « On m'a dit que Jack avait trop souvent regardé la scène de la fusion en cours de montage, et qu'il avait fini par se persuader qu'elle ne marcherait pas si elle durait trop longtemps, de sorte qu'il a fait un montage alterné entre Freddy et la fille », reprend Yagher. « Mais il l'a tellement coupée qu'il n'en reste pour ainsi dire rien. »
Mais les effets spéciaux de Yagher n'ont pas été seuls à souffrir au montage : « Je suis très satisfait du résultat », déclare Mark Shostrom, le collègue de Yagher responsable des maquillages de la métamorphose. « A ceci près qu'ils ont presque complètement coupé ma langue mécanique. »

Un faux cerveau...

La langue est un cadeau de Freddy Krueger à Jesse, l'adolescent dont il prend possession du corps et de l'âme. L'appendice démesuré, d'une grande mobilité, surgit de la bouche du jeune homme à l'instant où il va faire l'amour avec sa petite amie pour la première fois.
« Nous avions fabriqué une langue très perfectionnée, capable de bouger par segments », nous raconte Shostrom. « Elle pouvait décrire des cercles et lécher de haut en bas, alors que telle qu'elle apparaît dans le film, on ne voit même pas qu'elle est mobile. Je me demanderai toujours pourquoi Jack l'a coupée : il en était très content au moment des prises de vues. Et nous avons passé beaucoup de temps à la filmer. Nous ne nous sommes arrêtés de tourner que parce que Jack riait trop pour continuer. »

Une langue mécanique...

Heureusement, Jack Sholder n'a pas coupé toutes les grandes séquences d'effets spéciaux de **Nightmare on Elm Street Part Two Freddy's Revenge** : le meilleur moment du film pour les amateurs de scènes sanglantes sera indiscutablement celui où l'on voit Freddy exprimer sa façon de penser à Jesse... en lui arrachant les cheveux et le cuir chevelu avec.
« Au début, on voit Freddy lui ouvrir le crâne en gros plan », raconte Yagher, à qui l'on doit la réalisation de cet effet très spécial. « J'avais l'intention d'utiliser une fausse tête, ce qui

MARK SHOSTROM,
le magicien responsable des métamorphoses

Jesse est maintenant persuadé que Krueger est à l'intérieur de son corps et qu'il s'en échappe chaque fois qu'il s'endort. Il se trouve chez Grady et il est sur le point d'aller se coucher lorsqu'il est pris de convulsions. Il déchire sa chemise et Grady voit un visage humain déformer le ventre de son ami. Puis des griffes métalliques sortent au bout de ses doigts, il s'adosse au mur de la chambre et ouvre la bouche pour appeler à l'aide, mais on voit l'œil de Krueger au fond de sa gorge... Grady essaye alors de prendre la fuite : seulement la porte est fermée à clé, et avant qu'il ait eu le temps de sortir, Krueger se libère complètement du corps de Jesse...

C'est à Mark Shostrom que l'on doit cette séquence de transformation, l'une des plus spectaculaires jamais filmées. Celui-ci est dans le métier depuis six ans maintenant, depuis qu'il s'est installé en Californie. Musicien au départ, il eut l'occasion de travailler sur un film d'étudiant, et c'est là que sa carrière prit un tournant décisif : il se consacra aux effets spéciaux, et c'est ainsi qu'on trouve à son palmarès des films comme **Tightrope, City Heat, Beastmaster,** et **Videodrome.** Il travaille actuellement sur **From Beyond**, le dernier film du réalisateur de **Re-animator,** Stuart Gordon.

Mark avait déjà travaillé avec les producteurs Michael Murphy et Joel Soisson, sur un film intitulé **Supernatural** ; et lorsqu'ils se virent confier la production de **A Nightmare on Elm Street 2, Freddy's Revenge,** ils firent immédiatement appel à Mark pour la conception des effets spéciaux du film : « Les descriptions des transformations n'étaient pas très explicites dans le script », nous raconte Mark, « de sorte que nous avions beaucoup à faire. Tout le monde avait son idée sur la question et il a bien fallu tenir compte de tous les avis. Nous avons alors proposé différentes choses, et nous avons retenu les suggestions qui satisfaisaient toutes les exigences. »



Quelques scènes-choc particulièrement réussies : Ci-dessus : sept personnes furent requises pour actionner les mécanismes de la main de Jesse, laquelle devient progressivement celle de Freddy le tueur !



Ci-contre (gauche) : Freddy surgissant du ventre de Jesse ! Un effet conçu par Mark Shostrom, utilisant un mannequin de Mark Patton.



Ci-contre (droite) : Jesse (Mark Patton) crachant une langue démesurée ! Une autre création insolite de l'as maquilleur.

L'œil de Krueger dans la bouche de Jesse :

« Nous avons dû combiner plusieurs éléments pour arriver à ce résultat : d'abord, nous avons construit une fausse tête de Jesse, placée devant un faux mur derrière lequel se trouvait la petite amie de Kevin Yagher. Si nous avons fait appel à elle, c'est qu'elle était assez petite. Nous lui avons alors appliqué toutes sortes de prothèses sur la figure et sur tout le corps pour la faire ressembler à Krueger. Nous lui avons même mis des lentilles de contact qui lui faisaient les yeux du meurtrier... »

Le visage de Krueger sortant du ventre de Jesse :

« Pour cette scène, quelques semaines avant le tournage, nous avons fabriqué une réplique du corps entier de Mark Patton (Jesse), à l'intérieur duquel nous avons installé un mécanisme très élaboré qui soulevait la « peau » du ventre pour lui donner les traits de Krueger. Nous avons été finalement un peu déçus, car nous avions prévu quelque chose de beaucoup plus complexe, un effet évoquant celui de **Videodrome** où l'on voyait James Woods s'enfoncer une main dans le ventre, mais nous n'avons pas eu le temps d'y parvenir. »

Les griffes d'acier qui sortent des doigts de Jesse :

« Nous avons utilisé une main de matière plastique rigide. Les lames étaient des petits couteaux à fruits achetés au quincailler du coin, façonnés et modifiés de façon à rentrer dans la main, le tout étant ensuite poussé au dehors. On avait quelque chose d'un peu similaire dans **The Howling**, mais on ne voyait la scène que sous un angle unique, alors que dans ce film, on assiste à la transformation complète de la main sous tous les angles. J'ai dû faire appel à sept personnes pour actionner le mécanisme. »

La langue de Krueger dans la bouche de Jesse :

A un moment donné du film, Lisa, la petite amie de Jesse, donne une surprise partie. Elle se retrouve dans un bungalow avec Jesse et ils commencent à s'embrasser. Jesse déboutonne le chemisier de la fille lorsque, tout d'un coup, une immense langue pourpre sort de sa bouche... « Le producteur ne voulait pas que nous utilisions une fausse tête pour cette scène », commente Mark. « Il voulait que nous fassions les prises de vues avec l'acteur en chair et en os, ce qui ne devait pas être facile. Allez donc expliquer à un brave garçon qu'il va devoir garder plusieurs heures d'affilée une langue de trente centimètres de long dans la bouche ! Pour finir, Mark Patton a tourné une fois la scène avec la fausse langue qui ne lui permettait ni de parler, ni de fermer la bouche, mais il a été très coopératif. Il a seulement fait semblant d'avoir mal au cœur, car sans cela l'équipe technique ne se serait peut-être pas autant pressé. Pour les gros plans, nous avons utilisé une langue mécanique et un dentier, le tout étant entouré de prothèses. »

Les producteurs avaient donné dix semaines à Mark pour venir à bout de la tâche. Il ne lui en fallut en fait que sept pour préparer les éléments nécessaires aux effets spéciaux et pour procéder aux essais de rigueur. Mark devait, en fin de compte, s'avouer agréablement surpris par le résultat de son travail tel qu'il put le voir à l'écran, même s'il se plaint qu'on ne lui ait pas laissé plus de temps pour fignoler le tout. En outre, il aurait éclairé un peu différemment l'œil qui se trouve au fond de la bouche de Jesse. Mais ce sont des détails...

« Le plus gros problème posé par ce film », conclut Mark, « consistait à harmoniser les différentes scènes de transformation. Il fallait que le mannequin censé représenter Mark/Jesse lui ressemble parfaitement. Mais nous n'avons eu aucune mauvaise surprise parce que nous avions fait faire des storyboards de tout le film, et tout le monde a été satisfait du résultat. »

Laurent Bouzereau

aurait permis de voir très profondément à l'intérieur du cerveau, mais ils n'ont pas voulu ; ils voulaient que ce soit l'acteur qui joue la scène. Et comme je ne pouvais tout de même pas arracher une partie du crâne à Robert Englund, il a bien fallu que je lui rajoute un faux cerveau sur le sommet de la tête.

« J'ai fait fabriquer par mon assistant, Bar Ellis, un cerveau spécialement adapté à la conformation de la tête de Robert Englund et nous l'avons fixé sous la prothèse que porte toujours Robert lorsqu'il se fait la tête de Freddy », nous explique Yagher. « Nous avons ensuite mis au point une vessie d'où partaient six tubes qui lui descendaient dans le dos, en passant sous sa prothèse du cou, et il y avait quatre personnes sous Robert, occupées à souffler dedans pour inonder le cerveau de sang... »

Du moins est-ce ce qui était prévu au départ. « Ça n'a pas très bien marché », admet Yagher. « Chacun des vaisseaux censés amener le sang au cerveau devait couler individuellement, mais je crois que quelqu'un avait joué avec le dispositif avant le tournage, et l'avait endommagé. En fin de compte, lorsque nous avons commencé à souffler dans les tuyaux, nous avons tout cassé et les flux sanguins se sont confondus. Nous soufflions comme des fous dans les tuyaux et nous entendions les opérateurs de prises de vues dire que tout allait bien jusqu'au moment où ils nous ont crié d'arrêter : le sommet de la tête avait commencé à gonfler et si nous avions continué à souffler, nous l'aurions faite exploser. »

Des effets inédits...

Autre effet spectaculaire, dans un film qui aurait pu en soutenir des douzaines d'autres : la métamorphose de Jesse en Freddy Krueger.

« Les transformations sont un peu rebattues, maintenant », convient Shostrom. « Dans le scénario, on voyait d'abord des lames sortir de l'estomac de Jesse, puis Freddy s'extirpait d'une paroi de chair sanguinolente. J'ai eu envie d'approcher le problème d'une façon un peu plus originale, et de relever le défi avec quelque chose de plus intéressant. »

Il apporte en effet quelque chose de nouveau à une technique maintenant classique. La scène s'ouvre — c'est le cas de le dire — sur l'éclatement du bras de Jesse, sort que Tom Burman avait déjà réservé à l'infortunée Nastassja Kinski dans **Cat People**, de Paul Schrader, après quoi l'enfer se déchaîne et le visage de Freddy apparaît au niveau de l'estomac de Jesse et se fraie un chemin à travers son ventre...

« Je ne sais plus exactement comment l'idée m'est venue de faire surgir Freddy de l'estomac de Jesse », nous confie Shostrom. « Tout ce que je sais, c'est que j'ai visionné la cassette de **Nightmare Part One** pour voir comment les éléments du film s'intégraient les uns aux autres, et c'est là que j'ai eu l'illumination. Ce qui me plaisait surtout dans l'affaire, c'est que ça faisait écho à cette scène du premier film où l'on voit le visage de Freddy apparaître dans un mur. »

Mais avoir une idée, ce n'est que le début du processus d'élaboration d'une séquence d'effets spéciaux. Shostrom devait encore trouver le moyen de la mettre en œuvre : « Pour le gros plan montrant la tête en train de sortir de l'estomac, nous avons confectionné un estomac en Smoothon, un matériau très extensible », nous explique Shostrom. « Et nous avons enfoncé un moulage du visage de Freddy au travers. »

Une fois le visage de Freddy passé, le reste du corps suit dans un autre plan, pour lequel il fallut utiliser une réplique du corps de Jesse dont Freddy se débarrasse comme d'une vieille chaussette ou un serpent de sa mue.

Mais la troisième partie de la métamorphose ne fut jamais tournée : « Nous devions encore filmer un autre plan, selon la bonne vieille technique du trou dans le mur », poursuit Shostrom. « Nous avions placé une fausse poitrine sur l'acteur qui était debout devant le trou, de sorte que l'on ait l'impression que Robert Englund sortait vraiment de lui. »

Malheureusement, ce plan ne fut jamais tourné. Le temps alloué aux prises de vues de cette scène fut ramené, au dernier moment, de trois jours à deux seulement.

Un nouveau visage pour Freddy...

Mais tous les maquillages spéciaux de **Nightmare on Elm Street Part Two - Freddy's Revenge** n'étaient pas destinés aux séquences les plus spectaculaires ; la partie la plus importante peut-être est visible d'un bout à l'autre du film : il s'agit du maquillage de Freddy, créé par Kevin Yagher.

« Au départ, je devais faire ce qui a finalement été attribué à Mark : les transformations », nous raconte Yagher. « Mais Jack Sholder a regardé mon album de projets, a vu un maquillage de vieil homme que j'avais réalisé, et m'a demandé d'assurer les maquillages du film. »

« Quand ils sont venus me chercher, ils m'ont dit que dans le premier film, ils trouvaient le maquillage de Freddy trop lourd, trop envahissant », poursuit Yagher. « Ils ne voulaient pas de ce que Jack Sholder appelait « une pizza ». Alors je me suis efforcé de ne pas avoir la main trop lourde ! »

Mais s'il a apporté des changements au maquillage par rapport au premier film, pour l'essentiel, Kevin Yagher se sentait tenu de respecter une certaine unité de conception du personnage : « Il fallait bien respecter la structure du visage. Si c'était moi qui avait conçu le premier Freddy, je ne l'aurais pas fait comme ça, mais il fallait bien que je m'en tienne à ce qu'il était si je ne voulais pas choquer les spectateurs. Je suis parti de la seule photo en ma possession, trouvée dans « Fangoria », et j'ai procédé à des changements mineurs : je lui ai un peu creusé les joues et les pommettes. »

Mais si la structure de base est restée la même, Yagher a changé la peau de Freddy, par souci de réalisme ; après tout, le personnage avait fini incinéré...

« Pour donner un aspect plus réel à la peau, j'ai fait des tas de recherches et j'ai lu des tas de livres sur les grands brûlés », nous révèle Yagher. « Ça ne me dérange pas, mais je connais des tas de gens qui ne supportent pas ce genre de photos. Les producteurs voulaient que le visage de Freddy ait l'air perpétuellement suintant, de sorte que je lui ai enduit la figure d'un gel. Ils voulaient vraiment que ça brille et ils me demandaient toujours d'en rajouter ! »

Le maquillage proprement dit est incroyablement sophistiqué pour un film au budget, somme toute restreint tel que celui-ci.

« Robert Englund avait neuf prothèses distinctes », raconte Yagher. « Les oreilles, le nez et la lèvre supérieure, le menton, les joues, le haut du front, le derrière de la tête et le cou. A un moment donné, il reçoit un coup de poignard dans la poitrine, de sorte que nous avons dû lui faire aussi une prothèse d'épaule. Je m'étais arrangé pour réaliser les prothèses le plus tôt possible, afin que Robert ait le temps de travailler avec, de bouger dedans pour s'y habituer. Nous ne tenions pas à ce qu'on ait l'impression qu'il avait un gros tas de mousse sur la figure ! »

En dehors de son nouveau visage amélioré, Freddy devait être doté d'un instrument à faire rêver n'importe quel psychopathe patenté : une main munie de lames en lieu et place d'ongles...

« Au lieu d'un gant, cette fois, nous lui avons fabriqué une véritable main. Elle s'enfilait comme un gant, mais les lames étaient fixées sur une pièce spiralée au bout de chaque doigt. Nous nous sommes arrangés afin qu'elle soit suffisamment résistante pour que, lorsque les lames s'enfonçaient dans le plancher ou ailleurs, elles ne s'arrachent pas. »

« Le meilleur client que j'aie jamais eu ! »

Mais tous les maquillages du monde ne serviront jamais à rien si l'acteur qui les porte n'est pas disposé à travailler avec. Yagher estime avoir eu beaucoup de chance de tomber sur Robert Englund, l'interprète de Freddy dans les deux **Nightmare** (1).

« C'est formidable de travailler avec Robert Englund », déclare Yagher. « C'est un bavard impénitent, mais il est extraordinaire. C'est quelqu'un d'incroyable. Il y a des gens qui ne peuvent pas supporter le maquillage, la colle, l'odeur de tout ça. Moi, par exemple, je ne pourrais pas supporter qu'on me mette tout ça sur la figure. C'est le meilleur client que j'aie jamais eu ! Toutes les fois que j'ai eu besoin de lui, il s'est laissé faire et ça ne le dérangeait pas que je fasse constamment des retouches. Et pourtant, il a dû s'arrêter quatre jours par suite d'une réaction allergique au démaquillant. Après, nous avons dû faire très attention à ce que nous faisions...»

Ça n'empêche pas Englund d'élever quelques plaintes à ce sujet : s'il était tout disposé à porter ce maquillage pendant de longues heures, on l'a parfois obligé à rester dessous pour des raisons discutables.

« Nous l'avons maquillé vingt fois en tout », explique Yagher. « Une fois pour les essais, 17 fois pour le film et deux fois après, pour la presse. Nous avons tourné avec un groupe de hard rock appelé « Stormtroopers of Death », pour la pochette de leur dernier disque.

« Nous avons fait beaucoup de battage à New York », poursuit Yagher. « Freddy a fait de multiples apparitions dans des boîtes et des manifestations publiques, ainsi que lors de la sortie du film. Une fois, il a passé 24 heures sans l'enlever. Ça paraît très long quand on a la figure recouverte de tout un tas de cochonneries ! »

On se demande d'ailleurs ce qui peut bien pousser un acteur qui jouit de sa réputation à se plier à ce genre d'exigences. Après tout, le film ne risque pas de le propulser au firmament des stars, et il est douteux que ce soit son jeu d'expressions, sous la couche de maquillage qui le recouvre, ou sa voix, déformée et rendue méconnaissable, qui lui vaille le premier rôle du prochain film de Sidney Lumet. Yagher se pose aussi la question.

« Il m'a expliqué qu'il aimait bien faire le monstre », déclare sobrement Yagher, avec un petit sourire. « Il m'a dit textuellement : « c'est le pied de courir après de jolies filles à poil avec des lames au bout des doigts ». Qu'est-ce que vous voulez ajouter à ça ? »

(Trad. : Dominique Haas)

(1) : Voir entretien avec Robert Englund dans notre avant dernier numéro.

UNE TÊTE A FAIRE PEUR :
KEVIN YAGHER, le maquilleur de génie de Freddy Krueger

Elm Street 2. La revanche de Freddy marque un nouveau départ dans la carrière du maquilleur Kevin Yagher. C'est la première fois qu'il sera seul crédité au générique d'un film de long métrage, ce qui paraît presque incroyable lorsqu'on connaît la liste des titres sur lesquels il a travaillé. Il a démarré dans le métier à l'âge de 17 ans, et il en a maintenant 23. Un beau jour, il a téléphoné à Dick Smith qui l'a abreuvé de conseils et de noms de personnes susceptibles de lui mettre le pied à l'étrier. Il y a deux ans que Kevin, né dans l'Ohio, a quitté sa ville natale pour s'installer à Los Angeles, où il savait pouvoir trouver les gens dont il avait besoin. Et le résultat ne s'est pas fait attendre : Kevin n'a pas cessé de travailler depuis lors, signant les maquillages d'effets spéciaux de films comme **Last Starfighter, Dreamscape, Vendredi 13, Chapitre 4** et bien d'autres. Il a même collaboré pendant six mois avec le magicien du maquillage Greg Cannom sur **Cocoon**, et c'est à lui qu'on doit une bonne partie des effets spéciaux du film, notamment ceux qui montrent les personnages en train de retirer leur « seconde » peau. Puis, grâce à Mark Shostrom, qui a imaginé les métamorphoses de **Nightmare 2**, Kevin Yagher se vit confier une lourde tâche : le maquillage de Freddy Krueger...

Le jeune artiste aurait probablement préféré traiter lui-même, depuis le début, le problème « dermatologique » de Freddy, mais il était bien obligé de tenir compte de ce qui avait déjà été fait dans le premier film. Pourtant, comme le personnage devait avoir un rôle beaucoup plus important dans la séquelle, Kevin Yagher put trouver le moyen d'ajouter une touche personnelle au visage du film de Wes Craven.

Yagher ne fit qu'un essai de maquillage sur l'acteur Robert Englund. Le résultat fut tellement satisfaisant que le producteur et le metteur en scène du film lui firent immédiatement signer son contrat. Et jour après jour, pendant toute la durée du tournage, Kevin Yagher dut ressusciter Freddy...

La plupart du temps, les griffes utilisées étaient véritablement métalliques, mais pour le tournage des scènes mouvementées au cours desquelles Krueger lacère un acteur, Yagher dut bien évidemment troquer le métal contre le plastique. Le fait que le rôle du personnage ait pris de l'importance amena en outre Kevin à collaborer plus étroitement avec le directeur de la photo, Jacques Haitkin : « Nous avons décidé ensemble de ne pas trop éclairer le visage de Krueger, et je crois qu'il est encore plus effrayant comme ça. »

Pour ne pas perdre contact avec la réalité, Kevin s'appliqua à assister aux projections de rushes quotidiennes : « Un soir, par exemple, le réalisateur décréta que la scène du meurtre de Grady n'était pas efficace, et à quatre heures du matin il fallut maquiller Robert Rusler pour filmer un raccord particulièrement terrifiant le montrant en train de tomber par terre après que Freddy l'ait tué. »

Vers la fin du film, dans une scène décisive — mais qui n'est pas la dernière — on voit Krueger commencer à fondre. Pour cela, Kevin dut fabriquer un mannequin actionné par quatre personnes (une pour les yeux, une pour le visage et ainsi de suite), sans compter le responsable de la manœuvre, Kevin lui-même, qui devait déclencher un contact électrique au moyen d'une corde attachée à son genou...



Kevin Yagher est évidemment très fier de son « enfant », et il estime s'être bien tiré de l'épreuve. Mais c'est aussi qu'il a un talent fou. Et lorsqu'on lui demande ce qu'il aimerait faire dans l'avenir, voici sa réponse : « Toutes sortes de maquillages différents, mais surtout des créatures comme les Gremlins, par exemple. »

Mais n'est-il pas attiré par la mise en scène ? « Je préférerais plutôt passer de l'autre côté de la caméra : devant. C'est comme ça que je suis entré dans la profession, en tournant avec mon frère, qui joue toujours régulièrement dans des séries télévisées, et notamment **V**, le feuilleton de science-fiction. D'ailleurs, c'est drôle, mais je connaissais déjà Robert Englund, avant de travailler avec lui sur **Nightmare 2**. Vous savez que c'est lui qui interprète le « gentil » envahisseur aux côtés de mon frère ? »

Le monde est bien petit, décidément...

Laurent Bouzereau

Votre collection de l'ÉCRAN Vous la PRÉFÉREZ...

COMME CECI ? ▲ ... OU COMME CELA ? ▼

Offrez-vous la super reliure de L'ÉCRAN FANTASTIQUE

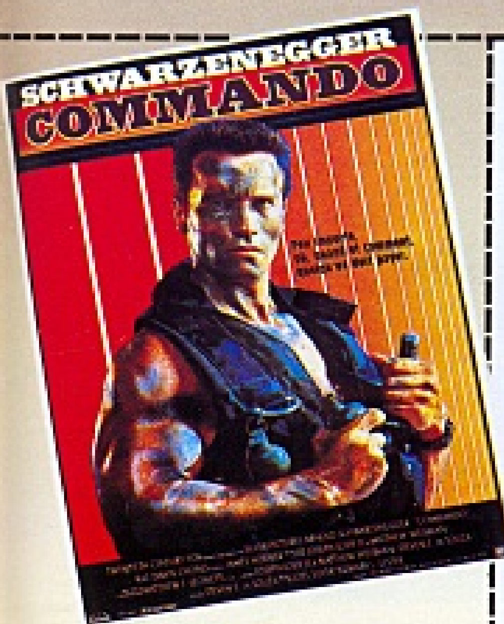
GRATUIT pour TOUT abonnement de 2 ANS

Je commande la super reliure de l'Ecran Fantastique au prix de 65 F + port 12 F, soit 77 F par reliure, par chèque bancaire ou CCP ci-joint à l'ordre de : I. Média, 69, rue de la Tombe-Issoire, 75014 PARIS.

Je sais bien ce qu'il ferait pour moi s'il était très, très, très gentil...

...Il l'abonnerait à l'Écran fantastique bien sûr !
Il y a plusieurs bonnes raisons de s'abonner à l'Ecran Fantastique.
La première est la certitude de recevoir régulièrement votre revue en début de mois.
La seconde est de posséder une affichette de film, offerte à tout nouvel abonné et reproduite ci-dessous.
La troisième est de réaliser une économie de plus d'un numéro pour un abonnement d'un an et de plus de 5 numéros pour un abonnement de deux ans !
La quatrième est l'accès à la rubrique « Petites annonces » réservée aux abonnés et cela gratuitement.
La cinquième est peut-être la plus importante : une revue qui voit ses abonnés se multiplier a son avenir assuré ; son équipe est d'autant plus à l'aise pour augmenter le nombre de ses pages, de ses posters, lancer de nouvelles rubriques... bref progresser.
Vous aimez l'Ecran, vous souhaitez qu'il progresse encore et toujours davantage ?
Alors, si vous le pouvez, pour l'aider

abonnez-vous, abonnez vos amis !



D'accord, je prends un abonnement à l'Ecran Fantastique pour :

NOM .... PRÉNOM ....

ADRESSE ....

....

CODE POSTAL ☐☐☐☐☐ VILLE ....

.... PAYS ....

et j'en verse ci-joint le montant, soit 220 F pour 1 an (12 numéros) en France (étranger 280 F), ou 400 F pour 2 ans en France (étranger 550 F) par CCP ou chèque bancaire à l'ordre d'I Média, 69, rue de la Tombe-Issoire, 75014 Paris.

date : *signature*

Je choisis l'affichette suivante :

Commando ☐ Enemy ☐

Ci-dessus : Basil Rathbone et Nigel Bruce (Watson) dans « Les aventures de Sherlock Holmes » (1939), l'un des premiers films d'une fructueuse série.



Basil Rathbone et Nigel Bruce : un duo inséparable dont la parfaite complémentarité assura le succès des films Universal durant les années quarante...

BASIL RATHBONE, SON MEILLEUR INTERPRETE

par Pierre Gires

Première partie : De Shakespeare à Conan Doyle

Parmi les grands acteurs du théâtre britannique devenus les meilleurs protagonistes de l'écran fantastique américain, une place d'honneur doit être réservée à un homme dont le talent à toute épreuve se doublait d'un magnétisme personnel émanant de son physique aristocratique, un être d'exception que l'on aurait été flatté de compter parmi ses amis, à savoir : Basil Rathbone, qui devait paradoxalement devenir à la fois l'un des meilleurs vilains d'Hollywood et la plus parfaite incarnation de Sherlock Holmes.



I - De Londres à New York et de la scène à l'écran

C'est le 13 juin 1892 que naquit à Johannesburg (Afrique du Sud) Basil Rathbone, d'un père ingénieur des mines et d'une mère violoniste. La famille regagna l'Angleterre peu après, où le jeune Basil fit des études solides qui devaient, selon le vœu paternel, le conduire dans le monde des lois et de la finance, mais dès 1910, l'adolescent annonça sa ferme intention de faire du théâtre, vocation qui devait être, dès l'origine, favorisée par l'aide d'un parent gravitant dans le monde du spectacle. Dans quel répertoire se lance un néophyte britannique, nouvellement converti à la profession d'acteur, sinon dans celui de Shakespeare ? Rathbone, qui possédait une voix magnifiquement timbrée, au grave registre, et une prestance physique qui devait s'affirmer avec la maturité, fit donc ses classes sur les planches du Royaume-Uni, débutant officiellement, après moult figurations non créditées, dans le rôle d'Hortensio du « Marchand de Venise », en 1911. Débuts remarqués, que devaient suivre, jusqu'en 1914, maints autres personnages classiques dont Laerte dans « Hamlet », Fenton dans « Les joyeuses commères de Windsor », le duc d'Aumerle dans « Richard II », Pâris dans « Roméo et Juliette », Le Dauphin dans « Henri V », etc. L'une de ses partenaires, Ethel Foreman, devint sa femme en 1914 et lui donna un fils, Rodion, en 1915. Mais l'heure n'était plus au spectacle, du moins pour ceux qui avaient l'âge de se battre : Basil Rathbone, expédié sur le front français, y connaîtra une tragédie auprès de laquelle tous les drames shakespeariens vont lui paraître bien pâles. La boue des tranchées, les camarades tués à ses côtés, le massacre collectif, vont le marquer profondément. Il en reviendra sain et sauf, mais son seul frère, John, lui, n'en réchappera pas. Décoré de la Military Cross en 1918, démobilisé, le jeune acteur connaîtra une période dépressive pendant laquelle il divorcera, végétera, et finalement reprendra goût à la vie et à son métier avec lequel il ne renouera qu'au cours de l'année 1919.

Dès 1920 s'amorce la vraie et importante carrière qui s'ouvrait devant lui. Il ne tarda pas à se faire un nom dans les milieux de la scène britannique où il aborda un répertoire plus étendu. Il joua Roméo à Stratford-sur-Avon, puis « Peter Ibbetson » de George Du Maurier, incarna Alfred de Musset dans « Madame Sand » de Philip Moeller ; on le vit aussi dans « Fedora » de Victorien Sardou, puis il fut Iago dans « Othello ».

En 1921, le célèbre metteur en scène de cinéma Maurice Elvey réussit à convaincre Basil Rathbone de faire ses débuts à l'écran, lui donnant la vedette de deux mélodrames : *The fruitful Vine* et *Innocent*, qui ne devaient bouleverser ni les spectateurs, ni Rathbone lui-même, lequel retourna sagement sur les planches où il se sentait nettement plus à l'aise. En 1922, il traversa l'Atlantique pour la première fois, engagé à Broadway pour jouer « La Tzarine » de Melchior Lengyel et Lajos Biro, qui devait assurer sa renommée américaine. Après un bref « comeback » à Londres pour y jouer « R.U.R. » de Karel Capek et tourner son troisième film : *The School for Scandal*, il regagna New York pour « Le cygne » de Ferenc Molnar, aux côtés d'Eva La Gallienne, que devaient suivre « La grande Duchesse et le garçon d'étage » d'Alfred Savoir, « La prisonnière » d'Edouard Bourdet et « Jules César » où il fut Cassius.

Evénement notable en 1924 : il tourne son premier film américain à New York : *Trooping with Ellen* de Hayes Hunter où il n'a cependant qu'un rôle secondaire d'amoureux éconduit, à l'ombre des vedettes Gaston Glass et Helen Chadwick. Mais sa renommée théâtrale atteignit enfin Hollywood qui l'engagea pour un film important : *The Masked Bride* de Von Sternberg, dont les principaux interprètes devaient être Francis X. Bushman et Mae Murray. Rathbone y fut un danseur de cabaret qui oblige sa « protégée » à épouser un millionnaire pour en tirer lui-même profit : ici se profilait sa future carrière de vilain, mais, dans ce domaine, son heure n'était pas encore venue.

En 1926, il épouse la scénariste Ouida Bergère, mariage qui devait s'avérer une complète réussite et ne jamais être remis en cause par l'un ou l'autre des partenaires, la seule ombre au tableau étant l'impossibilité pour la nouvelle madame Rathbone d'avoir des enfants. D'où l'adop-





BASIL RATHBONE À LA CONQUÊTE D'HOLLYWOOD :
1. Essais de maquillage pour « Les derniers jours de Pompéi » (1935).
2. Noble héros du « Jardin d'Hallah » (1936).
3. Avec Errol Flynn dans « Capitaine Blood » (1935).
4. Vilain authentique dans « Le roi des gueux » (1938).

tion d'une fille, Cynthia, en 1938, et la venue du fils du premier mariage de Basil, Rodion, que Ouida accepta à leur foyer, et qui devait plus tard travailler pour Warner Bros.

Les dernières années 20 sont encore bien remplies pour Rathbone-acteur de théâtre, et il ne tourne plus qu'un seul film muet : *The Great Deception*, scénario d'espionnage où il joue un agent secret allemand, nouveau galop d'essai pour sa grande époque qui va s'ouvrir avec l'apparition des nouvelles techniques qui donneront au 7e Art ce son indispensable à son complet épanouissement.

On ne peut s'empêcher de remarquer le parrallèle existant entre cette carrière et celle de plusieurs autres acteurs comme Lionel Atwill, Peter Lorre, Karloff ou Lugosi (pour nous limiter aux spécialistes du Fantastique) : tous ont d'abord travaillé longtemps sur les planches, dans leur pays respectif, au temps du film muet, et s'ils ont abordé le cinéma, ce n'est que timidement et sans grande conviction ou réussite, puisque leurs qualités vocales ne pouvaient y trouver place. Quand la parole fut, ils connurent tous le succès que l'on sait, certains même comme Atwill abandonnant définitivement la scène, d'autres comme Lorre ou Lugosi ne s'y produisant plus que rarement. Ainsi que nous allons le voir, il n'en sera pas de même pour Rathbone...

II - Les Fantastiques Années 30

Tandis qu'il jouait « Judas » à Broadway en 1929, Basil Rathbone (qui possédait en son épouse un imprésario fort avisé) fut engagé par la MGM pour *The Last of Mrs Cheyney (La fin de Madame Cheyney)* qu'Irving Thalbert produisait pour sa femme Norma Shearer, adaptation d'une célèbre pièce de Frederick Lonsdale. Rathbone y fut plein d'élégance et d'autorité, s'avérant d'emblée comme l'un des plus prometteurs parmi les nouveaux talents dont Hollywood avait un urgent besoin, car de nombreuses idoles de l'art silencieux sombraient lamentablement devant l'épreuve du micro. Toujours à la MGM, Rathbone hérita alors du personnage du détective Philo Vance (que William Powell venait d'inaugurer dans *The Canary Murder Case*) et ce fut : *The Bishop Murder Case*, réalisé en 1930 par Nick Grinde et Dave Burton, classique énigme policière sur une série de meurtres dans la demeure d'un vieux professeur. Le rôle de Philo Vance devait être repris ensuite par maints acteurs, Rathbone — nul ne s'en doutait alors — étant destiné à assumer la personnalité d'un autre détective bien plus pittoresque.

Rathbone devait tourner encore une demi-douzaine de films dans la seule année 1930, mais aucun d'eux ne devait compter dans sa carrière, ni subsister dans les mémoires. Il s'agissait surtout de drames mondains se déroulant dans la haute société, comme : *A Notorious Affair* de Lloyd Bacon ; *The Lady of Scandal* de Sidney Franklin ; *The Flirting Widow* de William Seiter ; *A Lady Surrenders* de John Sthal ; *Sin Takes a Holiday* de Paul Stein. *This Mad World* de William (frère de Cecil) de Mille en fait un espion français. Ces premiers pas importants dans les studios hollywoodiens en firent le partenaire de plusieurs stars en renom comme Billie Dove, Ruth Chatterton, Kay Johnson ou Constance Bennett, dont le nom précédait celui de Rathbone aux génériques.

En 1932, après *A Woman Commands* de Paul Stein, où il arbore un bel uniforme de capitaine pour séduire Pola Negri, il regagne l'Angleterre où l'attendent trois films dont un seul : *Loyalties*, d'après une pièce de John Galsworthy, réalisé par Basil Dean, sera un grand succès : il y incarne un Juif ayant atteint une haute position sociale.

Mais la scène l'accapare à nouveau, l'expérience cinématographique ne lui ayant pas, selon lui, donné pleinement satisfaction. Il retournera en Amérique peu après, mais pour y interpréter plusieurs pièces en compagnie de la grande Katherine Cornell, dont : « Roméo et Juliette », « The Barretts of Wimpole Street » de Rudolf Besier et « Candida » de G.B. Shaw. Leur troupe itinérante parcourra les U.S.A. plusieurs mois durant, les critiques seront enthousiastes et... l'inévitable arrivera enfin !

David O'Selznick, producteur de l'adaptation cinématographique de *David Copperfield* (1934) proposa à Rathbone le rôle de Murdstone, parmi une importante distribution rassemblant notamment Lionel Barrymore, W.C. Fields, Maureen O'sullivan, Lewis Stone autour du jeune Freddie Bartholomew, nouvelle super-star enfantine. Ce fut ce personnage odieux du cruel beau-père de Copperfield qui déclencha le ressort secret catapultant Basil Rathbone au premier plan de la capitale du film, le décidant à s'installer définitivement en Californie (à San-Fernando Valley), où il allait faire partie de l'imposante colonie anglaise inséparable de l'Hitoire d'Hollywood.

Adopté par Hollywood...

Rathbone était alors dans sa meilleure forme physique, abordant la quarantaine avec la fière allure dont il ne devait jamais se départir : très grand, très droit, son allure racée devait lui assurer la priorité pour les personnages nobles, y compris les vilains auxquels il pouvait apporter une morgue et un air hautain délicieusement haïssables. Son port altier, la noblesse qui se dégageait de tout son être, ne pouvaient lui permettre d'incarner les truands de basse condition ou autres personnages vulgaires. Tous les méchants qu'il devait jouer (surtout ceux des films de cape et d'épée) ne furent ni des lâches, ni des pleutres, mais de chevaleresques ennemis dignes des héros de ces passionnantes histoires.

Le visage fin d'un ovale régulier, le nez droit, le regard vif et pénétrant, le sourire aussi charmeur dans la vie quotidienne qu'occasionnellement méprisant ou sardonique lorsque le script l'exigeait, tel était Basil Rathbone en cette année 1934 où Hollywood, définitivement, l'adoptait !

Une autre grande classique de la littérature et de l'écran suivit immédiatement le film de George Cukor : *Anna Karenine* (1935) de Clarence Brown. Donner la réplique à Greta Garbo ne pouvait que valoriser le standing d'un acteur, qu'il en ait besoin ou non. En tant que mari bafoué, Rathbone prouva que son registre s'étendait à toutes les nuances dramatiques : il allait désormais « crever l'écran » à chacune de ses apparitions, s'affirmer excellent dans le moindre rôle (volant la vedette aux têtes d'affiche occupant plus longuement l'écran), marquant chacun de ses personnages d'une empreinte indélébile.

1935 est la première de ses années fastes puisque après ses deux succès à la MGM, Merian Cooper et Ernest B. Schoedsack lui confient la toge de Ponce Pilate dans *The Last Days of Pompéi (Les derniers jours de Pompéi)*, dont il est l'élément essentiel plus que la vedette Preston Foster, ou le cataclysme final qui déçut quelque peu les admirateurs des auteurs de *King-Kong*. Puis, dans *A Tale of Two Cities* (de Jack Conway), il est le *Marquis de St-Evremont* (titre français du film), hautain et cruel, dans ce qui demeure la meilleure adaptation du chef-d'œuvre de Dickens. Et cette même année 1935 l'oppose pour la première fois à Errol Flynn dans ce mémorable *Capitaine Blood* dirigé de main de maître par un Michael Curtiz pour lequel débutait aussi une période faste.

Il faut ici ouvrir une parenthèse





pour signaler que Basil Rathbone, entre autres qualités, était un sportif accompli, pratiquant la natation, le tennis, le golf, le cricket et surtout l'escrime qu'il avait appris dès son plus jeune âge avec les meilleurs professeurs. Il était passé maître dans le maniement des armes blanches, connaissance qui allait lui être plus d'une fois utile, d'abord sur scène (on ferraille beaucoup chez Shakespeare) et à présent devant les caméras.

Avec *Capitaine Blood*, Rathbone inaugura la plus prestigieuse carrière de « vilain de cape et d'épée », au cours de laquelle il devait *toujours* être vaincu par le héros de service, alors qu'en réalité il eut pu le transpercer aisément au premier assaut. Il fut d'ailleurs le sparting-partner de la plupart de ses camarades, d'Errol Flynn à Danny Kaye en passant par Tyrone Power.

Après deux ou trois productions de moindre intérêt, dont *Private Number (Une certaine jeune fille)* de Roy Del Ruth, où il incarnait un majordome jaloux de Robert Taylor qui aimait une servante (Loretta Young), il retrouva le prestige de la MGM, Cukor et Shakespeare dans le *Roméo et Juliette* produit par Irving Thalberg toujours pour la plus grande gloire de sa femme Norma Shearer. Parmi une éclatante distribution (Leslie Howard, John Barrymore, Reginald Denny, C. Aubrey Smith), Rathbone joue Tybalt, manie à nouveau l'épée avec maestria et récolte une nomination pour un Oscar qu'il n'obtiendra jamais.

Après Garbo, Marlène ! *The Garden of Allah (Le jardin d'Allah)* de Richard Bolelawski (1936), premier Technicolor de Rathbone, lui donne en effet Marlène Diétrich pour partenaire ainsi que Charles Boyer et John Carradine qui deviendra son ami, leur amour du théâtre les rapprochant et créant des affinités certaines. Dans ce drame sentimental, Rathbone, quoiqu'étant le troisième personnage d'une « love story » n'est pas antipathique mais joue un noble à tous les sens du terme. Accessoirement, signalons que c'était l'un des rares films où il mit en pratique ses talents de cavalier, n'ayant jamais tourné de western.

Après avoir incarné un compositeur amoureux d'une femme mariée (Kay Francis) dans *Confession* de Joe May, Rathbone, en 1937, va faire une première et magistrale incursion dans le film policier teinté d'épouvante avec *Love from a Stranger (L'étrange visiteur)* de Rowland V. Lee, adaptation d'une nouvelle d'Agatha Cristie, où il campe un dangereux dément épousant de riches veuves pour s'approprier leur fortune après les avoir assassinées. Cette variante de Landru se termine par une séquence d'une intensité émotionnelle extraordinaire où, croyant avoir avalé le poison destiné à sa femme (Ann Harding), il meurt de terreur tandis qu'elle lui crie sa haine, le sachant cardiaque. Cette séquence mériterait de figurer dans une anthologie du film policier. C'est en Grande-Bretagne que Rathbone était allé tourner ce film qui devait être son dernier film britannique.

Dans *Tovaritch (Cette nuit est notre nuit)* d'Anatole Litvak (1937) d'après la pièce de Jacques Deval, il incarne le commissaire soviétique Gorotchenko, après quoi il devient Ahmed, premier ministre trop ambitieux de Koublaï Khan dans *The Adventures of Marco Polo (Les aventures de Marco Polo)* d'Archie Mayo (1938) où Gary Cooper a le privilège de le jeter dans une fosse aux lions. Cette production de Samuel Goldwyn, raillée en son temps par maints critiques, n'est pas plus ridicule que les récentes versions européennes consacrées au même voyageur historique. N'ayant pas d'autre prétention que celle de dérouler une belle aventure, pleine de combats, de chevauchées et de vastes horizons, ce film tient ses promesses, Cooper et Rathbone rivalisant de fougue chacun dans leur emploi.

Nous voici donc en 1938 où Rathbone, très sollicité, tourne sans cesse pour les plus grands studios avec tout le gotha hollywoodien dont il fait partie : il n'a plus de temps à consacrer au théâtre, mais fait un peu de radio, notamment pour le « Lux-Radio-Théâtre » de Cecil B. de Mille (avec lequel il ne travaillera jamais pour l'écran). Sa vie privée est des plus équilibrées, à l'opposé de la majorité de la faune hollywoodienne. L'une des particularités du ménage Rathbone est leur sens de l'hospitalité : ils organisaient souvent, dans l'immense parc de leur riche propriété, des réceptions somptueuses où le Tout-Hollywood était convié. Nous avons pu voir en son temps un court-métrage Columbia de la série : *La vie de vos stars* (Screen Snapshots N° 10) intitulé : *Une soirée chez Basil Rathbone* qui nous montrait en détail l'une de ces « parties ». Y figuraient Errol Flynn, Gary Cooper, Cary Grant, James Cagney, Olivia de Haviland, Claire Trevor, Annabella, Tyrone Power, Hedy Lamarr, Rosalind Russel, Richard Barthelmess, Marlène Diétrich, Fred Mac Murray, Sonja Henie, Cesar Romero, Walter Connolly et d'autres que nous avons oubliés. De quoi faire rêver un amateur d'autographes, de quoi alimenter les songes nostalgiques de ceux qui, aujourd'hui encore, ont conservé une particulière tendresse pour ce monde fabuleux que l'écran, heureusement, nous a conservé intact, et qui est demeuré si cher au cœur des cinéphiles !

Homme très cultivé, très sociable, au sens de l'humour légendaire, Basil Rathbone était l'ami non seulement des autres Britanniques exilés comme Boris Karloff, Lionel Atwill, Nigel Bruce, Ronald Colman, David Niven et Laurence Olivier, mais aussi de nombreux Américains comme Edward G. Robinson, Douglas Fairbanks Jr, Vincent Price (alors seulement connu comme acteur de théâtre) ou, côté féminin, Mary Pickford, Merle Oberon, Olivia de Havilland et surtout Norma Shearer. Qui connaissait Basil Rathbone n'était que plus étonné de le voir parfois si antipathique sur les écrans.

1938 est aussi l'année de *Robin des Bois* : un titre magique pour les fanatiques du Hollywood de la Grande Epoque ! Il faut reconnaître qu'à ce jour *The Adventures of Robin Hood* co-réalisé par Michael Curtiz et William Keighley demeure *le meilleur film de cape et d'épée* jamais produit par les « usines à rêves » californiennes. Basil Rathbone, dans le rôle de Guy de Ghisbourne (devenu Charles en version française), a donné un relief prodigieux à son personnage, de même qu'Errol Flynn, incomparable Robin. Le Technicolor de Nathalie Kalmus et la musique d'Erich Wolfgang Korngold (seul Oscar obtenu par ce film exceptionnel avec celui des meilleurs décors) sont ses autres atouts-maîtres. Qui pourrait oublier toutes les scènes d'action, notamment celle où Robin, un cerf mort jeté sur ses épaules, vient accuser Jean l'usurpateur en plein banquet et s'enfuit du château au terme d'un combat homérique ? Et le duel final Flynn-Rathbone, encore plus prodigieux que celui de *Capitaine Blood* ? Et le tournoi à l'arc ? Et l'embuscade dans la forêt ? L'émerveillement juvénile ressenti jadis à la première vision demeure le même, aujourd'hui, plus de quarante ans après : tout autre commentaire serait superflu !

C'est un autre vilain, mais celui-là authentique, qu'incarne ensuite Rathbone dans *If I Were King (Le roi des gueux)* de Frank Lloyd (1938), autre reconstitution médiévale sans prétention historique où il campe un Louis XI cruel et retors, face à Ronald Colman-François Villon, ce qui lui valut une seconde nomination pour l'Oscar. C'est un personnage bien différent qui l'attend ensuite dans le remake de *The Dawn Patrol (La patrouille de l'aube)* d'Edmund Goulding, drame de



Aux côtés de Boris Karloff et de Bela Lugosi, Basil Rathbone incarnera le plus crédible des Docteurs Frankenstein.

l'aviation pendant la guerre de 1914 où il reprend le rôle du Commandant Brand (joué dans la version 1930 de Howard Hawks par Neil Hamilton), tourmenté jusqu'à l'obsession par la mort des pilotes qu'il est obligé d'envoyer au combat. Cette version, malheureusement inédite en France (sauf en vidéo), a été jugée outre-Atlantique meilleure que la précédente, au moins sur le plan de l'interprétation, ce qui se comprend aisément lorsque l'on sait que Rathbone y est entouré d'Errol Flynn, David Niven, Donald Crisp, Barry Fitzgerald et Carl Esmond.



A l'écoute des battements de cœur révélateurs...



Le fils de Frankenstein

L'année 1938 se terminera pour Rathbone par le tournage chez Universal de *Son of Frankenstein (Le fils de Frankenstein)* de Rowland V. Lee, qui sortira début 1939. Dernier fleuron prestigieux d'une trilogie inoubliable dominée par la géniale interprétation de Boris Karloff, ce film est l'un des chefs-d'œuvre de ce que l'on a appelé « l'âge d'Or de l'Epouvante » : Rathbone s'y affirme comme le plus talentueux des docteurs Frankenstein hollywoodiens, moins fébrile que Colin Clive (au jeu parfois théâtral), plus humain que Cédric Hardwicke qui lui succédera. Passionné par les possibilités scientifiques, certes, puisqu'il tentera de transformer le monstre en un être doté de raison, mais sans jamais perdre le sens des réalités, puisqu'il ne songera qu'à détruire la créature lorsqu'il comprendra qu'elle échappe à son contrôle pour n'obéir qu'à Ygor (Lugosi), lequel l'utilise à des fins meurtrières. Rathbone traduit parfaitement les nuances de son personnage à mesure que progresse l'action et que sévit le monstre libéré ; de même, ses entrevues orageuses avec le policier soupçonneux (admirable Lionel Atwill) font monter la tension dramatique de très convaincante façon. Parmi les séquences-clefs de cette production, citons le premier face-à-face imprévu entre le docteur et la créature, celle-ci apparaissant derrière lui par l'orifice du puits de soufre : saisissante est l'expression de terreur de Rathbone lorsque la main du monstre s'abat pesamment sur son épaule et que, se retournant lentement, il se trouve pour la première fois à la merci du mort-vivant artificiel dont il croyait ne pas avoir réussi la résurrection ! Autre moment fort, le dénouement au bord du puits, où le monstre arrache le bras mécanique du policier avant d'être précipité dans le soufre en fusion par Frankenstein : sans atteindre la perfection formelle de *La fiancée de Frankenstein*, à cause d'une action plus statique, *Le fils...* l'égale par intermittences, parvenant à ne pas décevoir après les deux chefs-d'œuvre de James Whale, ce qui ne sera pas le cas des futurs *Frankenstein* qu'Universal produira dans la décade suivante. Solidement entouré par ses amis Karloff, Lugosi et Atwill, Rathbone s'intègre brillamment dans ce monde fantastique (il faudra attendre Peter Cushing pour trouver, dans un autre contexte, une aussi bonne interprétation du personnage).

Signalons ici que, plus tard, Rathbone, à la radio, a repris le rôle du docteur Frankenstein, mais hélas, à l'écran, cette prestation demeura unique. Il aurait pu, certes, rejouer ce personnage dans les suites des aventures du monstre que l'Universal s'apprêtait à mettre en chantier, mais c'est un autre rôle qui devait, peu après, assurer encore plus fermement sa renommée. En effet, à la Twentieth-Century Fox, on avait décidé de ressusciter Sherlock Holmes !

III - Elémentaire, mon cher Watson !

Lorsqu'en 1887, Sir Arthur Conan Doyle (1859-1930) publia un ouvrage intitulé « A Study in Scarlet » (« Une étude en rouge »), il ne se doutait pas qu'il allait révolutionner à la fois sa propre existence et l'Histoire du Roman Policier. Il y introduisait en effet un certain Sherlock Holmes, détective d'un type très particulier qui y résolvait une énigme des plus étranges prenant sa source dans la lointaine Amérique des pionniers. Pour composer son personnage, Doyle s'était inspiré d'un docteur Bell de ses connaissances ainsi que du chevalier Dupin créé en 1841 par Edgar Allan Poe dans son fameux « Double assassinat dans la rue Morgue », lequel opérait par la simple logique de la déduction. Mais si Dupin n'eut qu'une carrière littéraire réduite à trois apparitions (les deux autres se nommant : « La lettre volée » et « Le mystère de Marie Roget ») Holmès, lui, devait voir ses aventures proliférer au cours des années, totalisant 4 romans et 58 nouvelles jusqu'en 1927, développant un véritable mythe qui, aujourd'hui encore, n'a rien perdu de sa popularité, à en juger par la réédition régulière de ses exploits.



En quête d'une nouvelle piste (années 40)...

Les 4 « long-stories » nous transportent, par de savants flash-backs, dans le passé et dans un pays souvent lointain, « A study in Scarlet », dans l'Utah, parmi les pionniers Mormons ; « Valley of the Fear » (« La vallée de la peur ») également dans le rude Far-West aux temps héroïques ; « Sign of the Four » (« Le signe des quatre ») nous retrace la trop fameuse révolte des Cipayes dans l'Inde de Kipling ; seul, « The Hound of the Baskervilles » (« Le chien des Baskerville ») ne quitte pas le territoire des Iles Britanniques. Quant aux nouvelles, elles nous promènent souvent loin des brumes londoniennes, Holmès travaillant parfois pour de fictives têtes couronnées, et même (nous est-il dit dans « Peter le Noir ») pour le Pape !

Quel est donc ce curieux personnage ? Physiquement, Doyle nous le décrit ainsi : *« Il mesurait un peu plus d'un mètre quatre vingt, mais il était si excessivement mince qu'il paraissait beaucoup plus grand. Ses yeux étaient vifs et perçants. Son nez aquilin et fin donnait à sa physionomie un air attentif et décidé. La forme carrée et proéminente de son menton indiquait aussi l'homme volontaire ».*



Holmes (John Neville) jouant placidement du violon sous l'œil exaspéré de son frère Mycroft (Robert Morley) dans l'excellent « Sherlock Holmes contre Jack l'éventreur » (1965).

Une encyclopédie vivante...

C'est surtout une véritable encyclopédie vivante, un champion de la mémoire, visuelle autant qu'olfactive, un maître de l'observation et du raisonnement, ayant la faculté de s'intéresser à mille détails échappant au commun des mortels, ce qui lui permet de résoudre les cas les plus mystérieux avec une apparente facilité qui déconcerte les coupables aux alibis les plus solides. La botanique, la géologie, la chimie, l'anatomie n'ont pas plus de secrets pour lui que l'Histoire du Crime.

Mais si son esprit est toujours en éveil, il n'en néglige pas son corps pour autant : la boxe et l'escrime, notamment, sont des disciplines où il excelle. C'est donc également un sportif, un homme d'action, et ses qualités physiques, plus d'une fois, lui sauveront la vie, ainsi que sa précision au tir à l'arme à feu. Autre don, mais pour le délassement cette fois : il joue du violon !

Un mythe s'accompagne toujours d'accessoires qui lui sont propres : pour Holmès, c'est la casquette à double visière (curieusement non citée dans le texte, mais créée par Sidney Paget, le dessinateur des premières éditions des romans de Holmès), la pipe en forme de S, la courte cape, la canne et la loupe. D'autre part, Holmès est peut-être le seul personnage fictif dont nul n'ignore l'adresse supposée : le 221B Baker Street est certainement plus connu que le 10 Downing Street, résidence du premier



« Les aventures de Sherlock Holmes » (1939).



Nigel Bruce et Basil Rathbone se font des confidences... (un film de la série Universal, années 40).

ministre britannique.

Car Holmès est avant tout britannique : sa distinction, sa politesse, son sens de l'honneur et même — lâchons le mot — sa noblesse, ne laissent aucun doute : c'est un gentleman.

Ce qui ne signifie point qu'il est juché sur un piédestal duquel il ne daigne pas descendre. Bien au contraire puisque, pour les besoins de la cause, c'est-à-dire les obligations de sa fonction, il est souvent projeté dans tous les milieux, y compris les plus interlopes. Il y évolue sous divers déguisements, l'art du maquillage et le talent de comédien faisant aussi partie de ses innombrables connaissances.

Un être aussi exceptionnel ne peut vivre comme tout un chacun. Sa vie, tout entière consacrée à une seule mission : combattre le crime, ne peut s'accomoder qu'avec la solitude. Il nous faut souligner ici l'attitude de Holmès envers le sexe féminin, ne serait-ce que pour voir plus loin ce qu'il en a résulté à l'écran. Dans « A Scandal in Bohemia » (« Un scandale en Bohême »), Doyle écrit : *« Son esprit lucide, froid, admirablement équilibré, répudiait à toute émotion en général et à celle de l'amour en particulier. Je tiens Sherlock Holmes pour la machine à observer et à raisonner la plus parfaite qui ait existé sur la planète ; amoureux, il n'aurait pas été le même... Dans un tempérament aussi délicat, aussi subtil que le sien, l'irruption d'une passion aurait introduit un élément de désordre dont aurait pu pâtir la rectitude de ses déductions. Il s'épargnait donc les émotions fortes, et il mettait autant de soin de s'en tenir à l'écart qu'à éviter, par exemple, de fêler l'une de ses loupes ou de semer des grains de poussière dans un instrument de précision ».*

Sherlock Holmes est le plus grand détective de tous les temps, littérairement parlant : son nom est devenu légendaire au point que tout policier est traité de Sherlock Holmes, comme on dit d'un riche qu'il est un Crésus ou d'un avare qu'il est un Harpagon. Lorsqu'un nom propre devient commun, c'est qu'il appartient à l'Histoire. Sherlock Holmes est désormais immortel. Est-il donc pour cela un sur-homme exempt de défauts ? Sûrement pas !

Mais le seul que Conan Doyle nous révèle peut nous paraître incroyable pour un tel héros : Holmès s'adonne à la drogue ! Ne nous y trompons pas, il ne s'y livre pas aveuglément mais seulement de façon très calculée et dans un but précis. Dans « The Yellow Face » (« La figure jaune »), Doyle nous dit : *« En dehors de la cocaïne dont il usait par intermittences, je ne lui connaissais pas de vice. D'ailleurs, lorsqu'il se tournait vers la drogue, c'était pour protester à sa manière contre la monotonie de l'existence, sous le prétexte que les affaires étaient rares et les journaux sans intérêt ».* Probante illustration du proverbe qui prétend que l'oisiveté est la mère de tous les vices. Heureusement, pour lui comme pour nous, Holmès demeurait rarement inactif : Conan Doyle le lançait chaque année dans maintes aventures que l'on relit toujours avec le même plaisir, plongeant son héros dans les situations les plus extravagantes, brassant fréquemment l'insolite, et même le surnaturel (voir « Le chien des Baskerville » ou « Le vampire du Sussex »), mais chaque dénouement nous ramène à une logique rationnelle, pour notre plus grande surprise, ce qui prouve les qualités de l'écrivain, capable de nous faire croire à un fantastique qui en fait n'est qu'apparent (à la manière diabolique d'un Hitchcock). Mais si l'irrationnel est toujours démonté par l'irrésistible logique de Holmès, l'épouvante, par contre, s'installe bel et bien en maîtresse dans de nombreux récits où le détective est confronté à d'horribles personnages (déments, pygmées) ou à des meurtriers peu communs dont des reptiles ou des insectes manipulés par de machiavéliques humains. L'univers de Conan Doyle est souvent terrifiant, quoique saupoudré de l'indispensable humour typiquement britannique, et il est surtout, dans son ensemble, une exceptionnelle création littéraire, à peu près sans égale dans son domaine.

« Les aventures de Sherlock Holmes » (1939) : une jolie visiteuse est souvent à l'origine d'enquêtes fort mouvementées...



La résurrection de Sherlock Holmes...

Nous avons déclaré précédemment que Serlock Holmès avait révolutionné l'existence de son auteur. En effet, lassé par ce personnage, Conan Doyle, un jour, décida de tuer Sherlock Holmes, ce qu'il fit en 1893 dans une nouvelle intitulée : « The Final Problem » (« Le dernier problème ») ou Holmès et son ennemi mortel le professeur Moriarty, disparaissent dans les chutes de Reichenbach en Suisse, tombant en se

battant dans le torrent impétueux. Ce crime de lèse-héros, unique dans les annales de la littérature, ne devait pas demeurer impuni. L'anecdote est bien connue mais il convient de la rappeler ici : l'écrivain reçut d'innombrables lettres de lecteurs indignés ou furieux, l'adjoignant, le sommant, le suppliant, lui ordonnant de ressusciter Holmès, et il dut finalement céder à cette irrésistible vox populi, d'abord en publiant en 1901 « The Hound of the Baskervilles », censé se situer avant la mort de Holmès, puis, en 1903, en racontant dans « The Empty House » (« La maison vide ») comment il échappa à la mort (ou plus exactement fit croire à sa mort), prélude à de nouvelles aventures qui devaient combler d'aise ses cohortes d'admirateurs.

Complétons cet aperçu sur l'univers littéraire de Sherlock Holmes en évoquant les autres personnages de ce petit monde fictif et tout d'abord, surtout, le fameux docteur Watson, compagnon inséparable du déctective : célibataire comme lui (du moins au début de leur collaboration), ex-médecin de l'armée des Indes, Watson sera le témoin et l'assistant de toutes ses affaires et deviendra son historiographe (tout Holmès n'étant qu'un recueil des souvenirs de Watson). Le contraste entre les deux hommes ne manque pas de pittoresque : autant Holmès est brillant, intuitif, actif et décisif, autant Watson appartient à la catégorie du citoyen-moyen que rien ne distingue de la masse et qui demeure béat d'admiration devant le savoir ahurissant de son peu banal compagnon. Partageant le même appartement (du moins jusqu'au mariage de Watson), ils connaissent les mêmes aventures, Watson étant l'ombre de Holmès, dans les esprits des lecteurs d'aujourd'hui comme hier dans les pages de Conan Doyle.

La logeuse Mrs Hudson (souvent effrayée par les clients bizarres que reçoit son locataire), l'inspecteur Lestrade de Scotland-Yard (qui jalouse Holmès mais est obligé de solliciter son aide) sont les deux autres personnages les plus fréquemment évoqués par Conan Doyle.

Au limier hors-pair qu'est Holmès, il fallait un adversaire digne de lui : Conan Doyle le créa en la personne de Moriarty, le « Napoléon du crime », doué d'une intelligence aussi brillante que celle du détective, mais mise au service du Mal. C'est Moriarty qui causera (provisoirement) la mort de Holmès ; bizarrement, il n'est ensuite qu'évoqué par Holmès, çà et là, c'est-à-dire qu'il n'occupe guère de place dans les pages de Conan Doyle. Pourtant, à l'écran, il sera mis à contribution très régulièrement, surgissant dans des affaires où l'écrivain ne l'avait pas prévu. Citons enfin Mycroft Holmès, frère de Sherlock, encore plus brillant nous est-il dit, mais jamais entraîné directement dans les affaires mystérieuses où se débat Sherlock.

Il est temps à présent de voir ce qu'est devenu, au cinéma, le personnage universellement célèbre de Sherlock Holmes.



Christopher Plummer (à droite) incarnait le légendaire détective aux côtés de James Mason, son fidèle et loyal compagnon, dans « Meurtre par décret » qui leur faisait affronter le célèbre et cruel Jack l'éventreur.





Ci-dessus : Lestrade (Dennis Hoey) et Holmes (Basil Rathbone) découvrent une tentative de meurtre perpétrée sur un... mannequin ! (« Spider Woman »). Ci-contre : c'est Irene Handl qui incarnait Mrs Hudson, la célèbre logeuse de Holmes (Robert Stephens) dans « La vie privée de Sherlock Holmes ».


1. William Gillette


2. John Barrymore


3. Harry Benham


4. Francis Ford


5. Carlyle Blackwell

IV - Du livre à l'écran ou les multiples visages d'un mythe

Le moins que l'on puisse dire est que le Septième Art et Sherlock Holmes ont régulièrement fraternisé, puisqu'on ne compte pas moins de 150 aventures filmées du détective de Baker Street, mais cette « entente cordiale » s'atténue avec le temps, si l'on en juge par les statistiques suivantes : 100 films environ pour la période muette, la majorité étant des courts et moyens métrages ; 30 films environ de 1929 à 1946, mais seulement 20 films environ depuis 1947.

On le constate, la deuxième moitié du siècle a presque abandonné Holmès, mais si ses aventures se sont raréfiées, elles n'ont jamais totalement disparu contrairement à celles de bien d'autres policiers célèbres qui, eux, ont été depuis longtemps relégués au rang de souvenirs. En outre, comme nous le préciserons plus loin, la télévision a pris le relais du cinéma, Holmès vivant sur les petits écrans de fort nombreuses aventures. Malgré l'offensive foudroyante de nouveaux héros élevés au faîte de la gloire, comme James Bond, Sherlock Holmes revient donc à intervalles plus ou moins longs, conforme à sa réputation, peut-être un peu désuet dans ses méthodes, mais toujours attachant par son exceptionnelle personnalité.

Revenons en arrière pour évoquer les divers acteurs qui ont endossé la défroque de Holmès. Une constatation s'impose d'abord : il y a eu des « séries » consacrées à Holmès, et des œuvres isolées. La plus importante série est celle qui fut produite en Grande-Bretagne de 1921 à 1923, où Elie Norwood (1861-1948) fut Holmès dans 47 films (17 réalisés par Maurice Elvey et 30 par George Ridgwell) parmi lesquels 2 longs métrages *(The Hound of the Baskervilles* et *The Sign of the Four)*, les 45 autres ne dépassant pas la demi-heure de projection. La deuxième série, par ordre d'importance, concerne les 14 films interprétés par Basil Rathbone, dont il sera question en détail dans le prochain chapitre.

Les autres interprètes répétitifs du rôle sont :

- Viggo Larsen (1880-1957) : 6 films au Danemark, qu'il réalisa également, de 1908 à 1910 ;
- Georges Tréville : 8 films en Angleterre en 1912, également réalisateur ;
- Clive Brook (1887-1974) : 3 films aux U.S.A. de 1929 à 1932, dont une parodie du personnage dans *Paramount en parade* où Holmès... était tué ;
- Arthur Wonter (1875-1960) : 5 films en Grande-Bretagne de 1931 à 1937, cet acteur étant le meilleur des Holmès jusqu'à la venue de Rathbone.

Le détective de Baker Street eut en outre maints visages à l'écran pour une unique prestation de nombreux acteurs. Les plus célèbres, à l'époque muette, furent William Gillette (1853-1937), qui joua surtout Holmès à la scène dans une pièce dont il fut l'auteur et à laquelle l'écran devait fréquemment se référer, et John Barrymore (1882-1942) qui tourna un Holmès justement inspiré de la pièce de Gillette, réalisé en 1922 par Albert Parker. Il y eut aussi Harry Benham (1883-?) vedette d'un *Dr Jekyll and Mr Hyde* qui tourna en 1913 une version de *The Sign of the Four*, et Francis Ford (1882-1953), frère du grand John, qui réalisa et interpréta en 1914 une adaptation de *A Study in Scarlet*. Enfin, citons le dernier Holmès muet : le britannique Carlyle Blackwell (1888-1955) qui tourna en 1929 sous la direction du germanique Richard Oswald l'une des multiples versions de *The Hound of the Baskervilles*.

Le film parlant a vu éclore de nombreux Holmès éphémères, dont Raymond Massey (1896-1983) vedette en 1931 de *The Speckled Band* sous la direction de Jack Raymond ; Reginald Owen (1887-1972) qui tourna *A Study in Scarlet* en 1933 (script de Robert Florey, réalisation d'Edwin Marin) ; et, plus près de nous, citons surtout Peter Cushing et Cristopher Lee (ce dernier étant le seul acteur à avoir incarné Sherlock puis Mycroft Holmès), John Neville, dans l'excellent *A Study in Terror* de James Hill (1965) où Holmès affrontait Jack l'Eventreur ; Robert Stephens dans *The private Life of S.H.* de Billy Wilder, semi-parodie quelque peu irrévérencieuse ; Nicol Williamson, dans *The Seven per Cent solution* d'Herbert Ross (1976), et, l'un des meilleurs à notre avis, Christopher Plummer, dans *Murder by Decree* de Bob Clark (1979). En 1982, Ian Richardson, à son tour, est devenu Holmès.

Holmès ayant un aspect physique très caractérisé, précisé par son auteur, l'on peut s'étonner que certains de ces acteurs aient été choisis pour le personnifier. Nous ne mettons pas en doute leur talent, mais *ils n'étaient* pas Holmès. Nous pensons notamment à Clive Brook, au visage carré et au corps trapu ; à Réginald Owen, dont la face lunaire était à l'opposé de son modèle (notons que cet acteur incarna aussi Watson auprès de Clive Brook-Holmès, rôle dans lequel il convenait davantage) ; à Robert Stephens aussi, dont les bajoues déjà prononcées auraient étonné Conan Doyle. Peter Cushing, quant à lui, est loin de posséder la stature dévolue au détective, mais cet inconvénient est moins regrettable, pour la crédibilité de sa prestation, que les visages non conformes des autres interprètes que nous avons cités.

Puisqu'il est question de Cushing, venons-en aux séries télévisées dont Holmès fut le héros : elles sont britanniques. La première, en 1954, se composa de 39 épisodes de 27 minutes avec Ronald Howard (H) et H. Marion Crawford (W) ; la seconde, en 1967, comprenait 16 téléfilms de 50 minutes avec Peter Cushing (H) et Nigel Stock (W). Notons aussi quelques téléfilms américains dont un *The Hound of the Baskervilles* avec Stewart Granger (H) et Bernard Fox (W) en 1972, et un *Sherlock Holmès in New-York* en 1976 avec Roger Moore (encore un acteur qui n'a physiquement rien à voir avec Holmès).

Le bon docteur Watson a eu lui aussi ses interprètes fidèles dans les séries, les deux principaux


11. Reginald Owen


12. Thorley Walters


13. Donald Houston


14. Colin Blakely

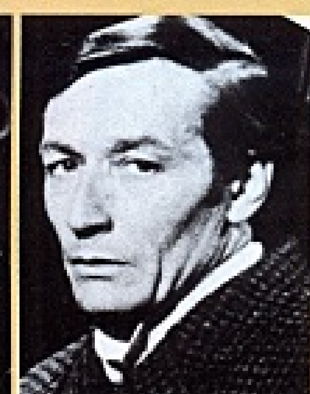

15. James Mason


6. Raymond Massey


7. Clive Brook


8. Peter Cushing


9. Christopher Lee


10. John Neville

étant Hubert Willis (46 films auprès d'Elie Norwood-Holmès) et Nigel Bruce (14 prestations auprès de Basil Rathbone). Loin derrière vient Ian Fleming, simple homonyme de l'auteur des James Bond, qui fut 4 fois Watson auprès d'Arthur Wonter. Parmi les Watsons d'un seul film, signalons le fin Roland Young (auprès de John Barrymore), H. Reeves-Smith (auprès de Clive Brook en 1929), André Morell (version Baskerville-Cushing), Thorley Walters (auprès de Christopher Lee en 1962), Colin Blakely, dans le film de Billy Wilder, le talentueux James Mason en 1979 dans *Murder by Decree*, et John Mills en 1985 *(Mask of Death)*. Le redoutable Professeur Moriarty tient davantage de place à l'écran que chez Conan Doyle. Maints acteurs de composition ont endossé ses vilenies, le plus curieux étant le germanique Gustav Von Seyffertitz qui, pour effrayer Holmès-Barrymore, s'était fait une tête à la Mister Hyde. Ernest Torrence, en 1932, face à Clive Brook, développait une force brutale confirmée par un faciès bestial. Lynn Harding (le seul qui l'incarna par deux fois opposé à Arthur Wonter) travailla davantage dans le machiavélisme, ce qui était plus conforme à Conan Doyle. Cet acteur est surtout connu en France pour son rôle d'Henry VIII dans *Les perles de la couronne* de Sacha Guitry, mais sa présence volumineuse en fait un mémorable Moriarty. Nous parlerons ailleurs des Moriarty qui luttèrent contre Basil Rathbone, auquel il nous faut à présent revenir.

Pour terminer cette synthèse sur Holmès-personnage littéraire passé à l'écran, nous pensons utile de signaler les différentes versions des 4 romans dont il fut la vedette, étant entendu que les nouvelles furent souvent mêlées pour les besoins de certains scénarios (pour les principales d'entre elles, se reporter aux commentaires de la filmographie de Basil Rathbone, publiée dans notre numéro 68).

A Study in Scarlet (1887) :

1914 : Réal. : George Pearson. - Int. : James Bragington (H).
1914 : U.S.A. : Réal. : Francis Ford. - Int. : Francis Ford (H), Jack Francis (W).
1933 : U.S.A. : Réal. : Edwin L. Marin. - Int. : Réginald Owen (H), Warburton Gamble (W).
1967 : Gr.-Br. : version T.V. - Int. : Peter Cushing (H) et Nigel Stock (W).

The Sign of the Four (1890) :

1905 : U.S.A. : Réal. : James Stuart Blackton. - Int. : Maurice Costello (H) sous le titre de *The Adventures of Sherlock Holmès*.
1913 : U.S.A. : Réal. : Edwin Thanhouser. - Int. : Harry Benham (H).
1923 : Gr.-Br. : Réal. : Maurice Elvey. - Int. : Elie Norwood (H), Arthur Mc Cullen (W).
1932 : Gr.-Br. : Réal. : Graham Cutts. - Int. : Arthur Wonter (H), Ian Hunter (W).
1944 : U.S.A. : Réal. : Roy William Neill. - Int. : Basil Rathbone ; sous le titre *The Spider Woman*.
1967 : Gr.-Br. : version T.V. - Int. : Peter Cushing (H) et Nigel Stock (W).
1982 : Gr.-Br. : Réal. : Desmond Davis. - Int. : Ian Richardson (H), David Healy (W).

The Hound of the Baskervilles (1901) :

1909 : Danemark : Réal. : Viggo Larsen. - Int. : V. Larsen (H), Alwin Neuss (W) sous le titre de *Den graa dame*.
1914 : Allemagne : Réal. : Rudolf Meinert. - Int. : Alwin Neuss (H) ; cet acteur fut le seul « muet » à avoir incarné Holmès *et* Watson ; le script de cette version était de Richard Oswald.
1921 : Gr.-Br. : Réal. : Maurice Elvey. - Int. : Elie Norwood (H), Hubert Willis (W).
1929 : Allemagne : Réal. : Richard Oswald. - Int. : Carlyle Blackwell (H), Georges Seroff (W).
1932 : Gr.-Br. : Réal. : Gareth Gundrey. - Int. : Robert Rendell (H), Fred Lloyd(W).
1936 : Allemagne : Réal. : Karl Lamac. - Int. : Bruno Guttner (H), Fritz Odeman (W).
1939 : U.S.A. : Réal. : Sidney Lanfield. - Int. : Basil Rathbone (H), Nigel Bruce (W).
1959 : Gr.-Br. : Réal. : Terence Fischer. - Int. : Peter Cushing (H), André Morell (W).
1967 : Gr.-Br. : Version T.V. avec Peter Cushing (H) et Nigel Stock (W).
1972 : U.S.A. : Version T.V. ; Réal. : Barry Crane. - Int. : Steward Granger (H), Bernard Fox (W).
1978 : U.S.A. : Réal. : Paul Morissey. - Int. : Peter Cook (H), Dudley Moore (W).
1982 : Gr.-Br. : Réal. : Douglas Hickox. - Int. : Ian Richardson (H), Donald Churchill (W).

The Valley of Fear (1910) :

1916 : Gr.-Br. : Réal. : Alexander Butler. - Int. : Harry Arthur Saintsbury (H), Arthur Mc Cullen (W).
1935 : Gr.-Br. : Réal. : Leslie Hiscott. - Int. : Arthur Wonter (H), Ian Fleming (W), sous le titre de *The Triomph of Sherlock Holmès*.
1962 : Gr.-Br./Allemagne : Réal. : Terence Fisher. - Int. : Christopher Lee (H), Thorley Walters (W) sous le titre de *S.H. and the Necklace of Death (S.H. et le collier de la mort)*.

On peut constater que *Le chien des Baskervilles* détient un record qui n'est pas près d'être égalé : il faut bien reconnaître que cette énigme est la plus (ou l'une des plus) passionnantes qu'auteur de romans policiers ait jamais imaginée, ce qui explique l'intérêt permanent des cinéastes à son encontre. Pourtant, jusqu'en 1939, Hollywood ne s'y était pas référé : cette lacune allait être comblée de fort belle manière, puisqu'à cette occasion allait s'affirmer le plus magistral interprète de Sherlock Holmes !

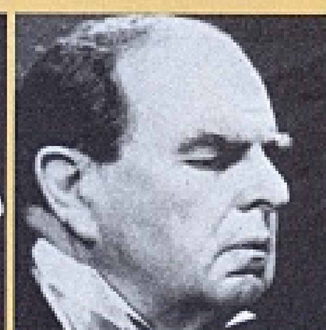
A SUIVRE...

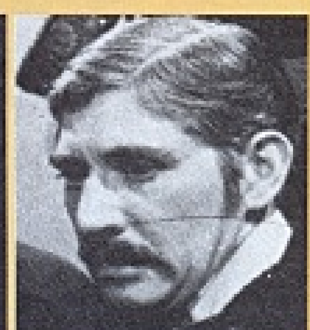
Dans notre prochain numéro, nous examinerons les aventures vécues à l'écran par Sherlock Holmès sous les traits de Basil Rathbone, et les conséquences qu'il en résulta pour la carrière de ce dernier, littéralement accaparé par ce personnage auquel il s'identifia pleinement. ■


16. Nigel Stock


17. Lyn Harding


18. George Zucco


19. Robert Morley


20. Frank Finlay

Une nouvelle orientation



Kristy Mc Nichol dans « Dream Lovers », le film d'Alan Pakula qui obtint un Grand Prix particulièrement contesté par le public.

AVORIAZ 86

Bois et béton enchevêtrés dans la rocaille à flanc de montagne, Avoriaz dresse sa masse déchiquetée, balayée par un vent glacial. Ville-fantôme, elle est le reflet-même de cette chimère qui, d'année en année, l'anime en janvier pour fêter son Festival du Film Fantastique.

Une caste élitique au regard blasé

Erigée dans un style architectural peu conventionnel et parfaitement approprié à ce cadre impressionnant, la station offre un visage confus et tourmenté. Ces lieux isolés, frappés continuellement par les bourrasques du vent et les tempêtes de neige incessantes, ne sont sans doute guère propices à apaiser l'esprit ni à engendrer la joie et la bonne humeur pourtant liées d'ordinaire à un séjour en montagne. A Avoriaz, en cette période festivalière, l'heure est davantage à la morosité, aux mines crispées ou défaites, et à l'ennui ressenti ou stimulé pour mieux se fondre au sein de cette caste « élitique » promenant son regard blasé sur les films et les auteurs venus exhiber leurs œuvres.

Il serait vain, avant de l'avoir réellement vécu, d'imaginer ce que représente Avoriaz à cette époque de l'année. Ce lieu devient le point de rencontre d'une presse diversifiée qui, huit jours durant, ne cessera de porter un jugement méprisant et dédaigneux sur la production présentée. Attitude plus que déplaisante pour l'amateur véritable, sans doute dictée par un snobisme décadent, et apparemment de mise depuis la naissance du Festival. Car si le genre recèle quelques médiocres années (ce fut hélas le cas pour cette édition), il n'en fut pas toujours ainsi, et il est bon de se souvenir que certaines sélections précédentes, telle celle excellente de 1984, ne trouvèrent pas davantage grâce aux yeux de la presse. Quant au public désireux d'assister à ces projections, les conditions techniques ne lui permettent pas toujours d'apprécier les films à leur juste valeur. C'est d'ailleurs sans doute là que se situe le talon d'Achille de ce festival. Manifestation privilégiée entre toutes par son environnement et ses moyens démesurés, Avoriaz, en ce qui concerne ses salles, ne s'avère aucunement à la hauteur (!) de sa réputation, laquelle paraît alors usurpée à bien des égards. Doté de trois lieux de projection de médiocre qualité sur le plan du confort et de la technique, le Festival offre, dans la plus grande de ses salles, une capacité d'accueil de 320 places. Nombre plutôt restreint si l'on sait qu'outre ses propres habitants, Avoriaz accueille en cette période une quantité considérable de skieurs, dont beaucoup souhaitent assister à la compétition. Ce désir fort légitime pour les estivants, et que les « avoraziens » devraient, eux, voir d'emblée satisfait, apparaît pourtant ici comme une exceptionnelle faveur. Non content d'avoir dû payer leur billet et de devoir faire une queue interminable dans la tourmente, les malheureux apprentis-spectateurs se verront, dans la majorité des cas, refuser l'entrée, en raison du manque de place. Cette déplorable façon d'assimiler l'amateur payant à une tête de bétail dénote d'un manque de respect choquant. Mais ce sont là des considérations qui, bien sûr, n'ont en rien affecté le déroulement, largement répercuté par les médias, de cette 14e édition.



« Link » de Richard Franklin : une œuvre qu... Grand...



Dans un Festival déserté par de nombreuses stars, Christopher Lambert confirma ses dons exceptionnels de comédien (« Highlander »).

Répartie en deux sections dont l'une, intitulée « Peur » (!), proposait des films d'un créneau surprenant dans ce contexte, la sélection officielle présenta une vingtaine de longs-métrages dont la majorité en provenance des Etats-Unis. Parmi ces films, dont peu offraient une réelle surprise quatre productions se distinguèrent. La plupart d'entre elles seront d'ailleurs sur nos écrans quand vous lirez ces lignes, Avoriaz ne sélectionnant pratiquement que des films déjà dotés d'un distributeur français. De ce petit lot, le plus original fut indéniablement **Link**, qui met aux prises, dans le cadre d'un vase-clos, l'intelligence de l'homme confrontée à celle d'un singe devenu un redoutable et dangereux meurtrier. Subtil, féroce, brillamment réalisé par Richard (Patrick) Franklin, qui use en la circonstance d'une technique novatrice, **Link** pèche peut-être par son rythme lent, lequel n'altère cependant en rien ses qualités. Une œuvre qui, de l'opinion générale et en toute logique, aurait dû obtenir le Grand Prix.

Après un débat serré, c'est pourtant à **Dream Lover** d'Alan Pakula qu'échut cet honneur, tout à fait discutable en la circonstance, car résultant d'une indéniable complaisance à l'égard de son réalisateur, qui sut antérieurement faire montre de plus d'éclat. **Dream Lover** traite de l'intrusion du rêve dans la réalité et de ses résonnances tragiques. A l'opposé de **Nightmare on Elm Street nº 2** également présent dans la sélection, **Dream Lover** s'alimente sur des chocs psychologiques savamment dosés plutôt que sur des effets visuels. Sans être dépourvue d'un certain attrait, sa très lente progression dramatique finit par lasser.

pour le Festival des Neiges



le l'opinion générale, aurait dû obtenir le Prix.

En effet, si ses aspects techniques et l'interprétation s'avèrent irréprochables, son parti-pris de répétitions visuelles et sa trop grande durée aboutissent à desservir les indéniables qualités du scénario. Dernière production en date du génial Spielberg, **Young Sherlock Holmes**, visant une nouvelle fois un public adolescent, ne devrait pas décevoir les inconditionnels du célèbre héros. Bien que le sujet principal — la première enquête du jeune Sherlock — semble doté de certaines invraisemblances propres aux films d'aventures dans la lignée d'**Indiana Jones** (auquel cette réalisation nous fait parfois penser), l'approche scénaristique se révèle remarquable en ce qui concerne les deux héros. Il n'était pourtant pas aisé de construire avec autant de rigueur et de sensibilité l'origine de leur célèbre amitié, et encore moins de l'étayer avec des arguments déterminants propres à lever certains voiles savamment disséminés par Conan Doyle. Techniquement et artistiquement, **Young Sherlock Holmes** s'avère irréprochable, que ce soit au niveau d'une superbe reconstitution de l'ère victorienne ou bien de ses nombreux effets spéciaux, d'une richesse et d'une virtuosité éblouissantes (réalisés dans leur majorité par l'I.L.M.).

Autre grand moment de ce festival, la projection du très attendu **Enemy Mine** de Wolfgang Petersen (voir dossier dans ce numéro et le suivant). Superproduction bénéficiant d'atouts exceptionnels, cette fable philosophique aux accents moralisateurs parfois trop soutenus, nous a valu le seul authentique moment d'émotion de la manifestation. Entraînant le spectateur dans une dimension intemporelle, balayant les traditionnelles limites cinématographiques de la science-fiction, **Enemy Mine** livre à nos regards éblouis les terrifiants aspects de la planète Fyrine IV sur laquelle deux êtres — irréductibles ennemis que tout sépare — vont apprendre à se connaître, s'aimer et se respecter mutuellement. Superbe parabole humanitaire, **Enemy Mine** confirme le talent et la maîtrise de son réalisateur (**Das Boot, L'histoire sans fin**).

Citons encore **Peur bleue**, **House** et **Fright Night**, dont il a déjà été largement question dans nos pages.

La section « Peur », composée de cinq films d'une médiocre tenue, à l'exception bien sûr du délirant **Ré-Animator** qui, malgré son accueil triomphal, devait passer totalement inaperçu auprès du Jury, récompensa le très anodin **Murder Rock** de Lucio Fulci. Un choix qui, à l'instar de la sélection de ce 14e festival, pourra sembler bien peu conforme à l'image « prestigieuse » et élitique que la manifestation a toujours voulu offrir d'elle-même, et l'assimila, cette année, davantage à un festival « populaire ». L'amorce d'un virage peut-être inquiétant si l'on tient compte que, dans ce contexte, le public apparaît comme éventuellement « toléré » : un état de fait en totale discordance avec la notion de fête populaire.

Christophe Lambert : au sommet de sa gloire !

Ce 14e Festival se révéla donc incertain dans ses choix et ses options, et n'attint son véritable aboutissement qu'avec le film de clôture, hélas hors compétition. Réalisé par le jeune et brillant Russel Mulcahy (qui, l'année précédente, essuya un cuisant échec à Avoriaz avec l'excellent **Razorback**), **Highlander** apparaît sans conteste à la hauteur de ses ambitions — et de notre attente ! D'aucuns avaient reproché au cinéaste la faiblesse scénaristique de sa précédente œuvre : une critique qui ne saurait se renouveler ici, le script faisant preuve d'une grande rigueur et d'une originalité tout à fait remarquable, au service d'un exceptionnel trio de comédiens. Après le superbe **Greystoke**, qui avait révélé ses éclatants talents d'acteur, **Highlander** offre à Christophe Lambert un rôle prodigieux, puisqu'il y incarne un être immortel aux prises avec son antagoniste quatre siècles durant ! Ce formidable duel entre deux entités aux pouvoirs surhumains combine admirablement la fougue et la cruauté du 16e siècle à l'impitoyable modernisme de notre temps. Deux heures durant, le fracas des armes et de la mémoire nous entraîne dans une fantastique aventure où la passion et l'amour sont indiciblement liés à la haine et la mort. Une merveilleuse leçon sur l'essence-même de la vie.

Ce fut donc sur un chef-d'œuvre que s'acheva Avoriaz 86, une cuvée inégale, où l'on ne manqua pas de déplorer l'absence de nombreux films.



Sean Connery, magnifique et impressionnant dans le chef-d'œuvre de Russel Mulcahy : « Highlander ».



L'intelligence de l'homme confrontée à celle du singe (« Link »).

Cathy Karani et Michel Sandre



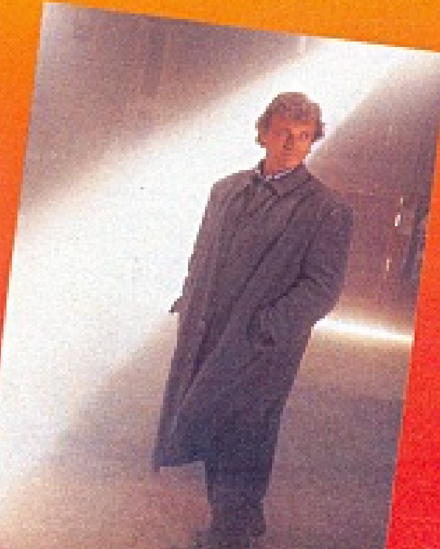
FILMS SORTIS À L'ÉTRANGER

ÉTATS-UNIS

VENDETTA
Réal. : Bruce Logan. « Chroma 3 Production ». *Scén.* : Emil Farkas. Avec : Karen Chase, Sandy Martin, Roberta Collins.

Réal. : Leland Thomas. « Celluloid Conspiracy Film ». *Scén.* : Michael Koby. Avec : Suzanna Smith, S.E. Zygmont.

● Venant gonfler la liste déjà longue des films enfantés par le succès de *Maniac, Bits & Pieces* est un sanglant psychokiller qui met en scène un tueur dément, obsédé par la mutilation de ses victimes. L'une d'entre elles, ayant réussi à lui échapper avant qu'il ne la coupe en morceaux, le conduira à sa perte !...



THE ADVENTURES OF MARK TWAIN
Réal. : Will Vinton. « Atlantic Releasing Corporation ». *Scén.* : Susan Shadburne.

● Film d'animation, entièrement réalisé en pâte à modeler, retraçant les aventures, au siècle dernier, du jeune Mark Twain.

THE CLAN OF THE CAVE BEAR
Réal. : Michael Chapman. « PSO/Guber-Peters Company/Jonesfilm ». *Scén.* : John Sayles. Avec : Daryl Hannah, Pamela Reed, James Remar.

● Commencé depuis le mois de juillet 84, *The Clan of the Cave Bear* vient tout juste d'être distribué aux Etats-Unis. Sorte de *Guerre du feu* réalisée au Canada, ce film construit d'après un scénario de John Sayles (réalisateur de *The BrotherFrom Another Planet*) se situe quelques 35 000 ans avant notre ère, période de transition entre le Néanderthal et le Cro-Magnon. Repoussée par sa tribu adoptive, la jeune et blonde Ayla (Daryl Hannah, la sirène de *Splash*) va bouleverser les habitudes préhistoriques et devenir la première femme émancipée (et guerrière !) de l'histoire de l'humanité. Maquillages réalisés par Michael G. Westmore et Michele Burke.

THE HITCHER
Réal. : Robert Harmon. « The American Film Co./Silver Screen ». *Scén.* : Eric Red. Avec : Rutger Hauer, C. Thomas Howell, Jennifer Jason Leigh, Jeffrey DeMunn.

● Rutger Hauer et Jennifer Jason Leigh (que l'on a pu voir tous deux au générique de *La chair et le sang*) sont les vedettes de ce thriller d'angoisse dans lequel un jeune homme voyageant à travers le Texas est poursuivi sans relâche par un autostoppeur à l'allure inquiétante, dont le jeu favori consiste à traquer et agresser les automobilistes. Un personnage d'autant plus effrayant qu'il semble, apparemment, immortel...

BIG TROUBLE IN LITTLE CHINA
Réal. : John Carpenter. « 20th Century Fox ». *Scén.* : W.D. Richter. Avec : Kurt Russell, Kim Cattrall, Dennis Dun, James Hong.

● John Carpenter vient tout juste d'achever le tournage de son nouveau film fantastique dont la vedette n'est autre que son acteur fétiche Kurt Russell qu'il a déjà dirigé dans *New York 1997, Le roman d'Elvis* et *The Thing*. C'est à W.D. Richter (auteur du *Dracula* de Badham et réalisateur de *Buckaroo Banzai*) que l'on doit le scénario de *Big Trouble In Little China* : Kurt Russell y incarne Jack Burton, un camionneur qui découvre sous le Chinatow de San Francisco un monde imaginaire, fantômatique et mystérieux où s'affrontent, à coup de mysticisme et d'arts martiaux, deux factions orientales rivales...

RED DRAGON
Réal. et scén. : Michael Mann. « Dino De Laurentiis Prods ». Avec : William Petersen, Kim Greist, Tom Noonan, Brian Cox.

● Cette adaptation cinématographique du roman de Thomas Harris (paru en français sous le titre « Dragon Rouge » aux Editions Mazarine) signée Michael Mann (*La forteresse noire*) sera certainement l'un des thrillers les plus marquants de la saison. L'histoire, qui commence par le massacre de deux familles américaines, suit l'enquête de Will Graham, l'un des meilleurs éléments du FBI, chargé de traquer l'auteur de ce bain de sang : un dangereux psychopathe qui se fait appeler « Red Dragon » et semble agir chaque nuit de pleine lune. Or Graham ne dispose plus que de 29 jours avant la prochaine pleine lune... Avant la prochaine tuerie. 29 jours pour mettre la main sur le diable en personne...

THE ORACLE
Réal. : Roberta Findlay. *Scén.* : R. Allen Leider. Avec : Caroline Capers Powers, Roger Neil, Victoria Dryden.

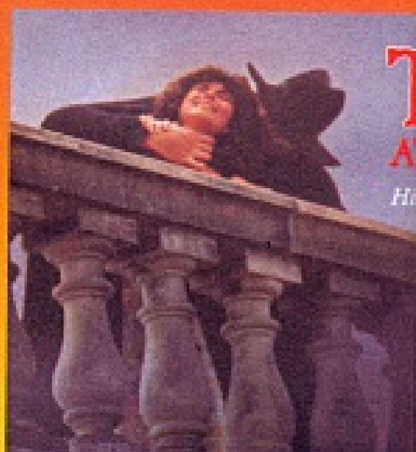


● Réalisatrice du violent *Game of Survival*, Roberta Findlay aborde maintenant le domaine du surnaturel : *The Oracle* raconte l'histoire d'une jeune femme se découvrant des dons de médium qui feront basculer son existence dans l'horreur.

TERROR AT LONDON BRIDGE
Réal. : E.W. Swackhamer. « Fries Entertainment ». *Scén.* : William F. Nolan. Avec : David Hasselhoff, Adrienne Barbeau, Stepfanie Kramer.

● Une série de meurtres sadiques ensanglantant les abords du lac Havasu en Arizona amène la police à s'interroger sur l'existence d'un nouveau Jack l'Eventreur... Un film d'épouvante qui marque le retour au cinéma d'Adrienne Barbeau (*Fog, New York 1997, La créature du marais*), la compagne de John Carpenter.

HORRO



RÉP. FÉD. ALLEMANDE

KILLING CARS
Réal. : Michael Verhoeven. « Sentana Film Production ». Avec : Jürgen Prochnow, Senta Berger, Agnes Soral, Mario Adorf, William Conrad.

● Ralph Korda est ingénieur pour la recherche chez BAW, une compagnie d'automobiles berlinoise. Il est l'inventeur d'une nouvelle voiture, un engin révolutionnaire, qui marche sans essence : le Worldcar. Soudain, le projet est bloqué par le groupe industriel : Al Atassi, un roi arabe du pétrole qui a investi dans la BAW, oblige la compagnie à geler le projet. Mais, un beau jour, le Worldcar disparait. Tout le monde se lance alors à la recherche du prototype. Violente et mortelle, une grande chasse commence...

FILMS EN TOURNAGE

AUSTRALIE

FRENCHMAN'S FARM
Réal. : Ron Way. « Mavis Bramston Productions ». *Scén.* : William Russell, Keith Dewhurst. Avec : Ray Barrett, David Reyne, Norman Kaye.

● Ce thriller, bâti sur le thème du voyage dans le temps, retrace l'extraordinaire aventure d'un étudiant qui, victime d'un trou spatio-temporel l'ayant transporté quelques 40 années dans le passé, va être le témoin du meurtre d'un soldat.

ITALIE

AVATAR
Réal. : Duccio Tessari. « PAC Films ».

● C'est en Amazonie que Duccio Tessari, grand spécialiste du film d'aventures, tourne actuellement les premières séquences de ce que

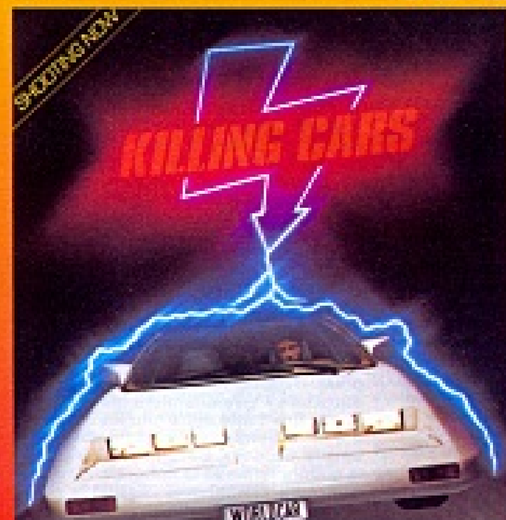


l'on peut considérer comme étant l'une des plus ambitieuses productions italiennes de 86. A Cinecitta, une équipe travaille déjà depuis quatre mois sur les nombreux effets spéciaux du film (visuels, électroniques et mécaniques) destinés à faire vivre des créatures jamais vues sur un écran jusqu'à présent. Ces créatures, mi-homme mi-singe, sont celles que vont découvrir les héros de *Avatar* (terme indien signifiant « réincarnation du bien ») au cœur d'une région tropicale encore inexplorée...

NOUVELLE-ZÉLANDE

DANGEROUS ORPHANS
Réal. : John Laing. « Cinepro Productions ». *Scén. :* Kevin Smith. Avec : Bruno Lawrence, Anzac Wallace, Ross Girven, Ian Mune.

● Témoin de l'extraordinaire vitalité du cinéma néo-zélandais, *Dangerous Orphans* possède tous les atouts pour devenir un palpitant thriller voué à une diffusion internationale comme l'ont été *Utu, Death Warmed Up* ou *The Quiet Earth.*



Réalisé à Wellington, le film de John Laing met en scène trois adolescents qui se sont connus dans un orphelinat et qui décident de se venger des personnes responsables de la mort du père de l'un d'entre eux. Pour parvenir à leurs fins, les trois orphelins vont devoir mettre sur pieds un plan diabolique...

FILMS EN PRODUCTION

ÉTATS-UNIS

ARSENAL
« Empire Pictures ». *Scén. :* Charley Dolan.

● Pour venger l'assassinat de sa jeune sœur, une femme, cascadeur de métier, se transforme en justicière... Un *Exterminator* au féminin !

ARGENTINE

HOMBRE MIRANDO AL DUDESTE
Réal. : Eliseo Subiela. Avec : Lorenzo Quinteros, Hugo Soto, Ines Vernengo.

● Premier grand film de science-fiction argentin, *Hombre Mirando Al Sudeste* explore les relations, au sein d'une clinique, entre un psychiatre et un jeune homme affirmant venir d'une autre galaxie, chargé d'une importante mission sur Terre.

HONG-KONG

ISLE OF FANTASY
Réal. : Michael Mak. « Cinema City Production ». Avec : Raymond Wong, Teresa Carpio, Ann Bridgewater.

● Leur embarcation ayant fait naufrage, six jeunes filles trouvent refuge sur une île déserte... qui se révèlera abriter d'étranges créatures !

ITALIE

JOAN LUI
Réal. et scén. : Adriano Celentano. « C.G. Silver Film ». Avec : Adriano Celentano, Claudia Mori, Marthe Keller.

● Produite, écrite, realisée, montée et interprétée par l'incroyable Adriano Celentano, *Joan Lui* (superproduction de 10 millions de dollars qui, malgré une énorme campagne de lancement a enregistré de médiocres résultats au box-office) est une fable musicale et religieuse dans laquelle le chanteur-acteur campe un prophète évoluant parmi des décors et des personnages complètement délirants tout en condamnant la décadence et l'impiété du monde moderne.



FILMS TERMINÉS

ITALIE

NOSFERATU A VENEZIA
« Scena ». Avec : Klaus Kinski.

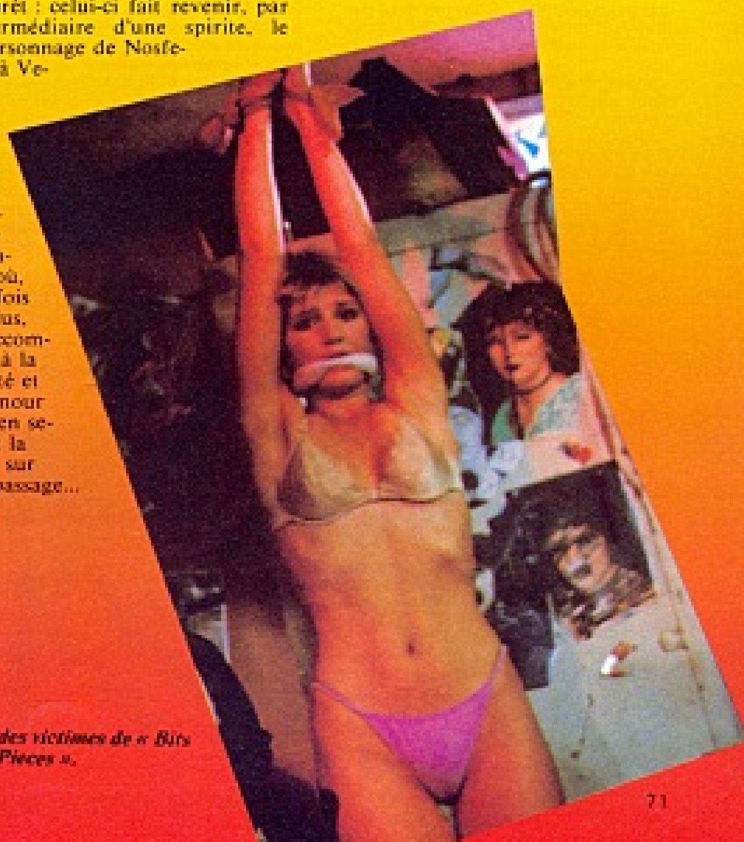
● Nosferatu revient ! Huit ans après le très beau film de Werner Herzog, Klaus Kinski s'apprête en effet, sur la demande d'un producteur italien, à reprendre le rôle du célèbre vampire.
Bien que le nom du metteur en scène n'ait pas encore été rendu public, les premiers tours de manivelles sont prévus pour les semaines qui viennent et le scénario est fin prêt : celui-ci fait revenir, par l'intermédiaire d'une spirite, le le personnage de Nosferatu à Venise, durant le célèbre carnaval, où, une fois de plus, il succombera à la beauté et à l'amour tout en semant la mort sur son passage...

ÉTATS-UNIS

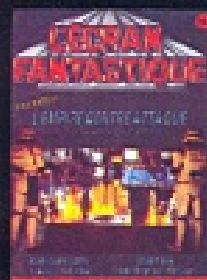
BITS ANS PIECES

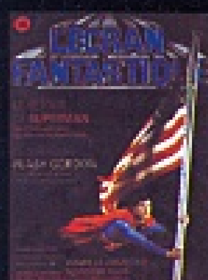
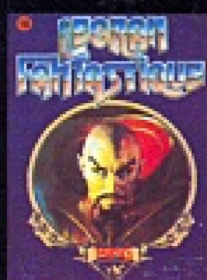
● Bénéficiant de nouveaux effets spéciaux créés tout spécialement pour ce film par Mechanicals and Make-Up Imageries (que dirige John Buechler), cette nouvelle production Charles Band sera un thriller d'aventures et d'action prétexte à une bien peu banale présentation du dernier cri en matière d'armement !...

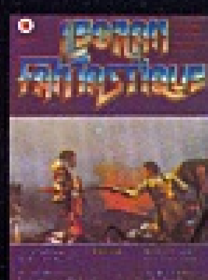
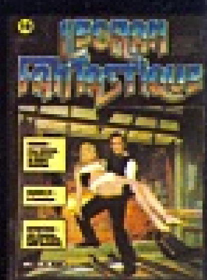
Gilles Polinien

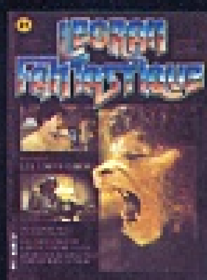
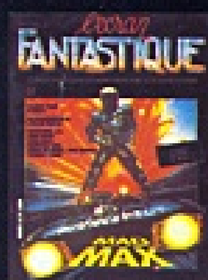
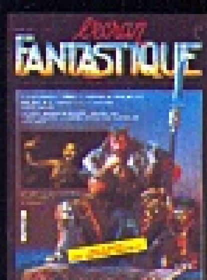


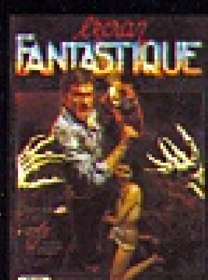
Une des victimes de « Bits and Pieces ».

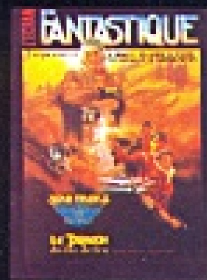

L'ECRAN FANTASTIQUE

L'ECRAN FANTASTIQUE

L'ECRAN FANTASTIQUE

L'ECRAN FANTASTIQUE

L'ECRAN FANTASTIQUE

L'ECRAN FANTASTIQUE

L'ECRAN FANTASTIQUE

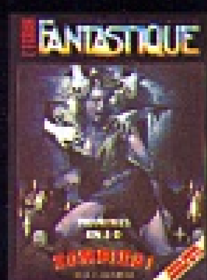
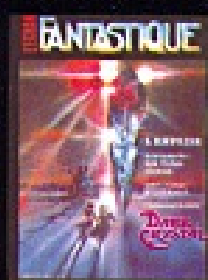
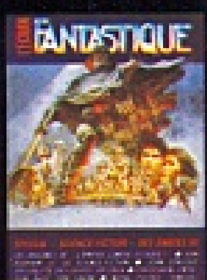
L'ECRAN FANTASTIQUE

L'ECRAN FANTASTIQUE

L'écran
FANTASTIQUE
MAD MAX

L'écran
FANTASTIQUE

L'écran
FANTASTIQUE

L'écran
FANTASTIQUE

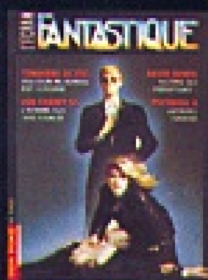
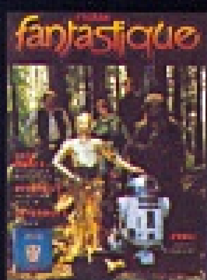
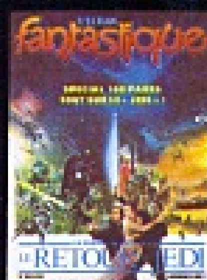
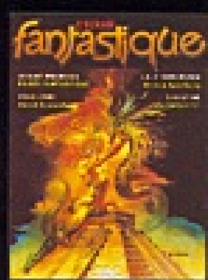
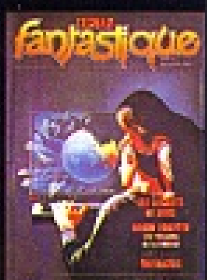
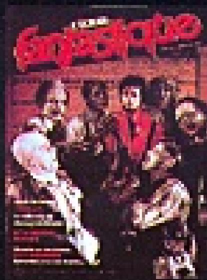
L'écran
FANTASTIQUE

FANTASTIQUE

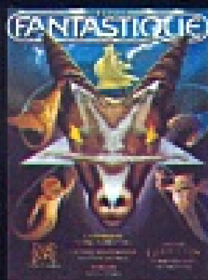
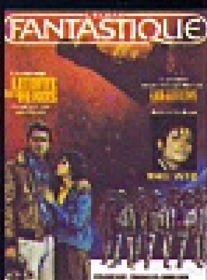
FANTASTIQUE

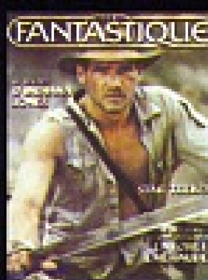
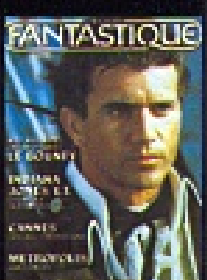
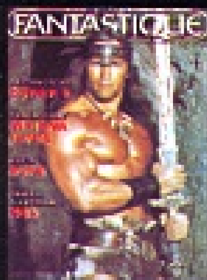
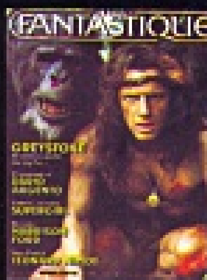
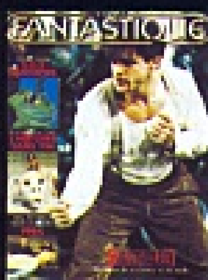
FANTASTIQUE

FANTASTIQUE

FANTASTIQUE

FANTASTIQUE

FANTASTIQUE

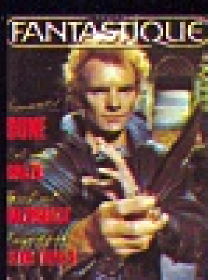
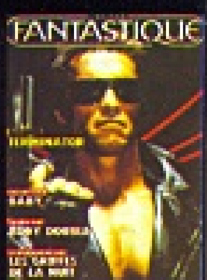
FANTASTIQUE

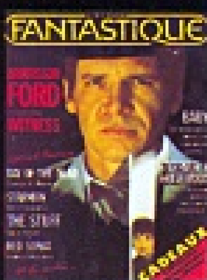
FANTASTIQUE

FANTASTIQUE

fantastique

fantastique

fantastique

fantastique

fantastique

fantastique

FANTASTIQUE

FANTASTIQUE

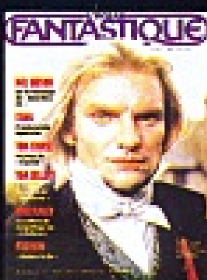
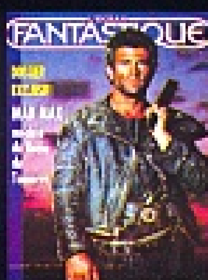
FANTASTIQUE

FANTASTIQUE

FANTASTIQUE

FANTASTIQUE

FANTASTIQUE

FANTASTIQUE

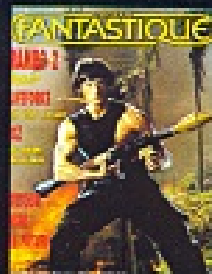
FANTASTIQUE

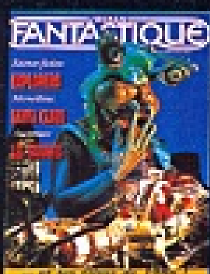
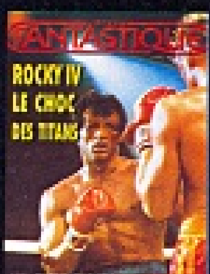
FANTASTIQUE

FANTASTIQUE

FANTASTIQUE

FANTASTIQUE

FANTASTIQUE

FANTASTIQUE

FANTASTIQUE

FANTASTIQUE

FANTASTIQUE

les 12 premiers numéros de l'Écran fantastique sont épuisés... Triste!

On peut encore les retrouver en passant une petite annonce mais... les prix ont monté !

13 L'EMPIRE CONTRE-ATTAQUE, John Carpenter, Star Trek Le film.

14 LE TROU NOIR, La nouvelle vague horrifique américaine, Le Tour du Monde du Fantastique.

15 SUPERMAN 2, Flash Gordon, The Monster Club.

16 FESTIVAL DE PARIS 80, La Malédiction finale, Effets spéciaux de l'Empire Contre-Attaque.

17 VINCENT PRICE, Le Choc des Titans, New York 1997.

18 DOUGLAS TRUMBULL, Le voleur de Bagdad, Le choc des titans.

19 PETER CUSHING, Cannes 81, David Cronenberg.

20 OUTLAND, HURLEMENTS, The Survivor, The Hand.

21 LES LOUPS-GAROUS, Les Aventuriers de l'Arche Perdue, Altered States, Lucio Fulci.

22 FESTIVAL DE PARIS 81, Les Aventuriers de l'Arche Perdue, Métal Hurlant Le film.

23 CONAN LE BARBARE, Robert Blalack, Peter Weir, Mad Max 2.

24 WES CRAVEN, Les Nouveaux Maquilleurs d'Hollywood, Dr Who.

25 CANNES 82, Don Coscarelli, Stephen King, George Romero, Evil Dead, Tom Burman.

26 BLADE RUNNER, Cat People, Halloween 3.

27 LE DRAGON DU LAC DE FEU, Star Trek 2.

28 POLTERGEIST, Krull, The Thing, John Carpenter.

29 E.T., The Thing, Tron, Roy Arbogast.

30 FESTIVAL DE PARIS 82, Tron, Larry Cohen, Brisby.

31 LES ZOMBIES, Meurtres en 3-D, Amityville 3.

32 DARK CRYSTAL ; L'Emprise, Jim Henson.

33 SCIENCE-FICTION : John Dykstra, Star Wars, Blue Thunder, Curt Siodmak, Tom Savini.

34 LA LUNE DANS LE CANIVEAU, Psychose 2, The Hunger.

35 CANNES 83, Vidéodrome, Les Dents de la mer 3-D, Monty Python.

36 LON CHANEY, Les prédateurs, Psychose 2, Roy Scheider, Malcolm McDowell.

37 KRULL, Le retour du Jedi, Octopussy, Superman 3.

38 LE RETOUR DU JEDI, Octopussy, Le guerrier de l'espace.

39 DEAD ZONE, X-Tro, La 4ème dimension Le film, Robert Bloch.

40 WAR GAMES, Dario Argento, Dune.

41 FESTIVAL DE PARIS 83, Michael Jackson's Thriller, Joe Dante.

42 LA FOIRE DES TÉNÈBRES, Strange Invaders, Nemo, La 4ème dimension le film, Brainstorm.

43 LA FOIRE DES TÉNÈBRES, L'ascenseur, Johnny Weissmuller, Dead Zone, Charles Band.

44 L'ÉTOFFE DES HÉROS, Dreamscape, Amityville 3, Italie fantastique, Videodrome, The Wiz.

45 LA FORTERESSE NOIRE, Effets spéciaux Conan 2, L'expérience de Philadelphie, John Carradine.

46 INDIANA JONES ET LE TEMPLE MAUDIT, La forêt d'émeraude, Star Trek 3, John Carradine.

47 CANNES 84, Le Bounty, Metropolis, Les enfants d'une autre dimension, Christopher Reeve.

48 INDIANA JONES ET LE TEMPLE MAUDIT, Dune, 1984, The Bride, Conan le destructeur, Fay Wray.

49 GREYSTOKE, Supergirl, Phenomena, Sheena, Star Trek 3.

50 S.O.S. FANTÔMES, Les rues de feu, Le retour de la Hammer film, 1984, L'histoire sans fin.

51 GREMLINS, Horizons du Fantastique 85, S.O.S fantômes.

52 LA COMPAGNIE DES LOUPS, Terence Stamp, 2010, Festival de Paris 84.

53 DUNE, Brazil, Razorback, Star Trek, Out of Order.

54 TERMINATOR, Les griffes de la nuit, Stephen King, Body Double, Cinéma italien.

55 2010, Cat's Eye, Ladyhawke, Le retour des morts vivants.

56 PREVIEWS : Day of the Dead, Dreamchild, The Stuff, Underworld, Red Sonja, Starman, Baby.

57 STARFIGHTER, 2084, Phénoména, Ayesha à l'écran, Mask.

58 LA FORÊT D'ÉMERAUDE, Starman, Cannes 85, Dreamscape, Animés à l'écran.

59 GODZILLA À L'ÉCRAN, Runaway, Mad Max 3, Lifeforce, The Bride, Legend, Oz.

60 MAD MAX 3, Ridley Scott, The Bride.

61 RAMBO 2, La chair et le sang, Retour vers le futur, Oz, un monde extraordinaire, Lifeforce.

62 RETOUR VERS LE FUTUR, Taram, Cocoon, Weird Science, My Science Project, Invasion U.S.A.

63 GOONIES, Horizons du fantastique 86, Démons, Commando, Explorers, Santa Claus.

64 ROCKY IV, Kalidor, Peur bleue, Invaders from Mars, F/X, Remo, House, Day of the Dead.

65 COMMANDO, Vampire, vous avez dit vampire ?, Ré-Animator, Buckaroo Banzaï, Psychose 3, Orient-express.

66 ENEMY, Elm Street 2, Young Sherlock Holmes, Sherlock Holmes à l'écran.

Je commande ces numéros de l'Ecran Fantastique que j'entoure ainsi : 21

13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29	30
31	32	33	34	35	36	37	38	39	40	41	42	43	44	45	46	47	48
49	50	51	52	53	54	55	56	57	58	59	60	61	62	63	64	65	66

au prix de 20 F l'exemplaire plus 2,80 F de port par numéro pour la France ; 5 F pour l'étranger par numéro

NOM .... PRÉNOM ....

ADRESSE ....

CODE POSTAL ☐☐☐☐☐ VILLE ....

PAYS

soit ☐ *numéro à 20 F* .... F

☐ *ports à* ... F .... F

au total .... F

que je règle par CCP ou chèque bancaire ci-joint à l'ordre de I Média, 69, rue de la Tombe-Issoire, 75014 Paris.

date *signature*



VIDEO SHOW

Une rubrique de Cathy Karani

Concours « Le retour du Jedi »

L'Ecran Fantastique et CBS/Fox seront heureux d'offrir aux 5 plus perspicaces d'entre vous une cassette du film *Le retour du Jedi*, pour peu que vous répondiez très vite aux questions ci-dessous en adressant vos réponses à : l'Ecran Fantastique, 69, rue de la Tombe-Issoire, 75014 Paris (sur carte postale uniquement).

1) Combien de versions différentes du Millénium furent construites pour Le retour du Jedi ?
2) Où furent tournées les séquences représentant le désert de Tatooine ?
3) Par quel film Richard Marquand se fit-il connaître des amateurs de fantastique ?
4) Quels furent les délais nécessaires à la conception de Jabbat le Hutt ?
5) Dans quel film Billy Dee Williams fut-il le partenaire de Sylvester Stallone ?

Les lauréats de notre concours **Les griffes de la nuit** sont les suivants : Michael le Cardinal, de Boulogne Billancourt ; Pascal Antoine, de Neuilly-sur-Seine ; Vincent Boulanger, de Versailles ; Jean-Claude Sagot, d'Arcueil ; Madame Paris, de Neuilly-sur-Seine.

Les lauréats de notre concours **Dune** sont les suivants : Lucie Coffard, d'Eragny ; Jean Tonoic, de La Chapelle-en-Serval ; Arlette Dubois, de La Chapelle-La Reine ; Francine Fouqué, de Menuccourt ; [illegible], de La Chapelle-La Reine.

Notre favori : LA GUERRE DES ÉTOILES

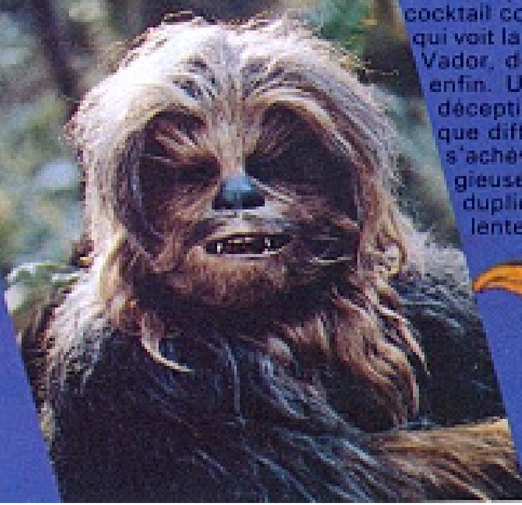
U.S.A. 1983. **Interprétation** : Mark Hamill, Harrison Ford, Carrie Fisher, Billy Dee Williams. **Réalisation** : Richard Marquand. **Durée** : 2 h 13. **Distribution** : CBS/Fox.

SUJET : « Après avoir affronté de multiples dangers, les compagnons de la célèbre saga se retrouvent pour braver ensemble l'Empire, leur plus féroce ennemi, au règne duquel ils vont tenter de mettre fin. »

CRITIQUE : En 1977, sous l'égide de George Lucas, naissait **La guerre des étoiles**, une superproduction qui allait révolutionner l'univers de la science-fiction cinématographique et conférer sa véritable dimension au space-opera. Si les deux premiers épisodes, marquèrent indéniablement leur époque par leurs diverses qualités et l'absolu renouvellement qu'ils apportèrent au genre, c'est, à n'en point douter, ce troisième volet qui en constitue le total aboutissement, et cela, à tous les égards. **Le Jedi**, correspondant à l'évolution même du public de la trilogie, porte en lui la résonnance des deux précédentes aventures dont il est un reflet profond et parfaitement achevé. La rigueur et la puissante intensité qui le caractérisent tiennent sûrement à l'étonnante évolution de ses personnages et de ses comédiens, lesquels, cette fois, apportent une totale crédibilité à leurs rôles respectifs. Luke n'est plus ce pâle adolescent rêvant d'être fermier — il est devenu un Chevalier Jedi accompli, conscient de la mission et des responsabilités qui lui sont imparties. La certitude acquise ici quant à ses origines paternelles et les tourments, qui en découlent renforcent l'austérité devenue sienne. Solo, moins présent dans cet épisode et bien qu'il n'ait rien perdu de son humour souffre et se débat face à une princesse Leïa plus sage et grave.

Il convient de saluer le talent et l'audace de Richard Marquand qui parvient intelligemment à combiner les délires d'une bande dessinée, où s'ébattent une multitude d'extravagantes créatures, aux situations dramatiques de personnages dont les tourments successifs nous étreignent avec justesse. Si la saga atteint en cela sa véritable apothéose, elle se surpasse également sur le plan technique. La séquence des motos-fusées, l'époustouflante bataille finale représentent des morceaux d'anthologie difficilement égalables. Le spectateur ne peut qu'être comblé par cette démesure persistant à travers la faune grotesque et monstrueuse hantant la caverne du diabolique Jabba, où rire et cruauté alternent dans une mascarade grandiloquante, à l'image même du film. **Le retour du Jedi** conjugue humour, gravité et émotion dans un cocktail confinant à la perfection lors de la séquence qui voit la confrontation de l'Empereur à Luke et Dark Vador, dont le masque terrible et pitoyable tombe enfin. Un final nous laissant le goût amer de la déception, car, un tel niveau de réussite ne pourrait que difficilement être surpassé, et là s'achève donc bien cette prodigieuse trilogie. Copie et duplication excellentes.







VIDEO SHOW

Une rubrique de Cathy Karani



ABATTOIR 5

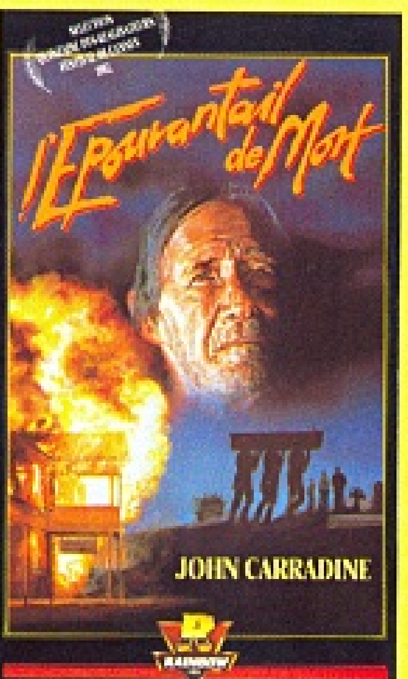
(Slaughterhouse Five). U.S.A. 1972. **Interprétation :** Michael Sacks, Ron Liebman, Valérie Perrine. **Réalisation :** George Roy Hill. **Durée :** 1 h 40. **Distribution :** C.I.C./3 M.

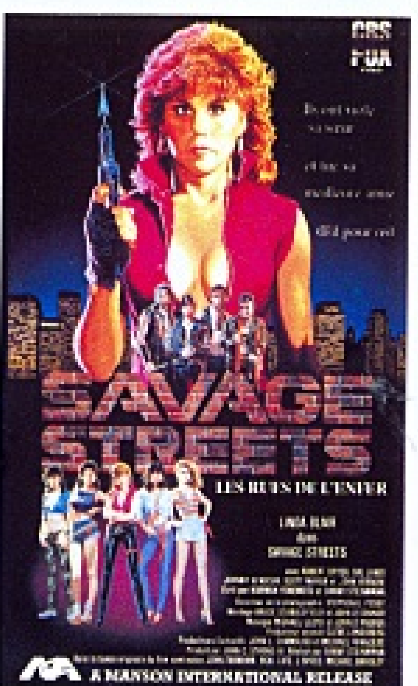
SUJET : « Un homme très ordinaire, ancien combattant de la seconde guerre mondiale, se trouve pris malgré lui dans un engrenage temporel l'obligeant à revivre de manière désordonnée son passé, son présent et son futur... »

CRITIQUE : Adaptation réussie d'un roman de Kurt Vonnegut Jr., une fable philosophique sur l'Homme, son devenir et sa perception du bonheur, *Abattoir 5* est une œuvre aussi complexe qu'insolite, dont le déroulement original et débridé aura de quoi surprendre le spectateur. En effet, si ce film jongle essentiellement avec le facteur temps, un thème cher au cinéma fantastique, il le fait à travers un enchaînement de visions et de situations telles que le 7e Art ne nous en avait jamais offert jusqu'alors. Les pires horreurs de la guerre (le bombardement de Dresdes) se mêlent à un futur inter-galactique idylique alternant avec un quotidien dérisoire et ridicule, la vie familiale du héros semblable à fermement décidée à découvrir la vérité. L'horreur sera au rendez-vous... »

CRITIQUE : Après son féroce *Cannibal Holocaust*, Deodato nous propose, sur le mode documentaire qui lui est cher, une nouvelle incursion dans l'horreur « réaliste ». Il y a fort à parier que les amateurs de gore trouveront la matière à satisfaire pleinement leur penchant, auquel le réalisateur s'exerce brillamment et avec une complaisance aboutissant fréquemment à des images insoutenables.
Tourné dans un somptueux décor naturel parfaitement restitué par la caméra habile du cinéaste italien, *Amazonia* délaisse les pièges de la nature pour nous offrir ceux bien plus terrifiants des hommes fanatisés. Ces derniers découpent, dépecent, écartèlent et torturent impunément, armés d'une conviction bien plus tranchante que leurs armes primitives (auxquelles le film doit son titre original : *Cut and Run !*). S'adressant à un public très spécifique, cette œuvre bénéficie d'un rythme soutenu, d'une interprétation honnête, d'effets spéciaux d'une hallucinante vérité, et surpasse de très loin nombre de productions similaires. Elle pourra, de ce fait, s'attacher les faveurs des amateurs du genre. Copie et duplication excellentes.

L'ÉPOUVANTAIL DE LA MORT





SUJET : « A la suite de la disparition récente de plusieurs navires de plaisance et de leur équipage au Nord Est des Antilles, un reporter en quête de scoop se rend sur les lieux, avec son jeune fils, afin de trouver une éventuelle solution à ces énigmes... »

CRITIQUE : Ecrit par Peter Benchley, auquel on doit déjà le légendaire *Jaws*, *L'île sanglante* nous propose une solution originale et inattendue au mystère du Triangle des Bermudes. Un groupe de sanguinaires et sauvages descendants des flibustiers des Caraïbes continuent, dans la plus pure tradition, à perpétrer en ces lieux leurs terribles méfaits, sous la gouverne d'un David Warner véritablement inquiétant. Rien de moins ! Cette ingénieuse idée de départ pouvait donner lieu à un film passionnant. Mais son traitement banal, malgré la cruauté et la perversion qu'il engendre, n'aboutit qu'à un produit d'un intérêt fort restreint. Si un parfum aventureux s'insufle parfois dans de belles images, hélas amoindrie par le format vidéo, un rythme inégal, frôlant souvent l'ennui, dessert indéniablement cette production. Demeurent l'excellente interprétation de deux grands comédiens et un final pour le moins surprenant — bien qu'un peu simpliste. Copie et duplication bonnes.

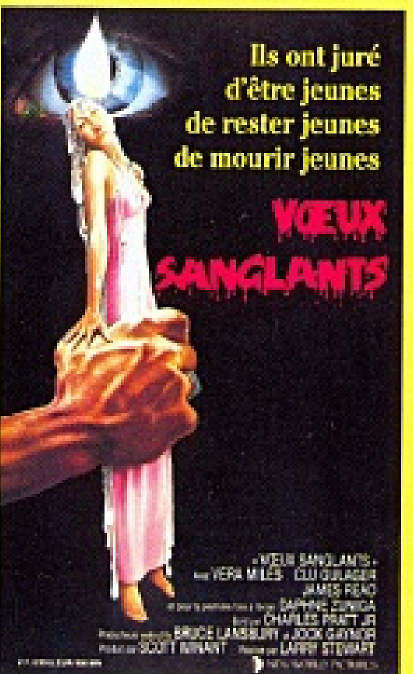
LES RUES DE L'ENFER

droit d'en attendre. Bien que bénéficiant de nombreux atouts techniques, le film semble piétiner dans un contexte étriqué, et ne reflète à aucun moment la grandeur ou le potentiel émotionnel qui fit le succès de ses prédécesseurs. Sans doute sa faiblesse essentielle réside-t-elle dans l'absence, par trop ressentie, du formidable personnage que représente M. Spock. En effet, dénué de la profonde portée philosophique et de l'*aura* que ce Vulcanien, plus humain que tout autre, conféra à la série, *Star Trek III* paraît avoir perdu tout attrait. Si l'on ajoute à cette lacune de taille une mise en scène méticuleuse mais sans relief, un ton sentencieux et un rythme inexistant, on ne peut voir s'achever cette projection qu'avec un sentiment de déception, que seuls sauront pardonner les véritables fans. Copie et duplication excellentes.

VŒUX SANGLANTS

(The Initiation). U.S.A. 1983. **Interprétation :** Vera Miles, Clu Culager, Daphné Zunigan. **Réalisation :** Larry Stewart. **Durée :** 1 h 40. **Distribution :** G.C.R. **Inédit en France.**

SUJET : « Depuis sa tendre enfance, Kelly est tourmentée par un sanglant cauchemar, dans lequel apparaissent ses parents et un autre homme. Le prof de psychologie de son lycée pense qu'il a une origine bien réelle. Ses craintes vont se révéler totalement fondées lors d'une cérémonie de « bizuthage » à laquelle participe la jeune fille... »



celle de tous ses concitoyens. La grande force du film réside dans un remarquable travail de montage et dans la maîtrise absolue de George Roy Hill, qui nous offre de cet étonnant imbroglio des images d'une exceptionnelle fluidité. Servi par d'excellents comédiens, *Abattoir 5* se distingue par un merveilleux sens poétique trouvant une réelle signification à travers le personnage de son héros. Rêveur et inapte à assumer les aspects sordides de l'existence, il parviendra à les transcender en se réfugiant définitivement sur l'extraordinaire planète Trafalmadore. La fin est un moment d'émotion rarement égalé au cinéma, qui justifie à elle seule la vision de cette œuvre remarquable. Copie et duplication excellentes.



AMAZONIA, LA JUNGLE BLANCHE

(Cut and Run). Italie 1984. **Interprétation :** Lisa Blount, Richard Lynch, Michael Berryman. **Réalisation :** Ruggero Deodato. **Durée :** 1 h 30. **Distribution :** U.G.C.

SUJET : « La guerre de la cocaïne bat son plein entre Miami et Bogota, capitale mondiale de cette drogue. Transporteurs, dealers et laboratoires clandestins sont sauvagement détruits. Sur la piste de leurs exécuteurs, une journaliste acharnée qui, au vu d'un document photographique, a cru reconnaître à leur tête un ancien Colonel de Marines, responsable du massacre de Guyanne et considéré comme mort depuis. Accompagnée de son caméraman, l'intrépide jeune femme se rend au cœur de l'Amazonie,

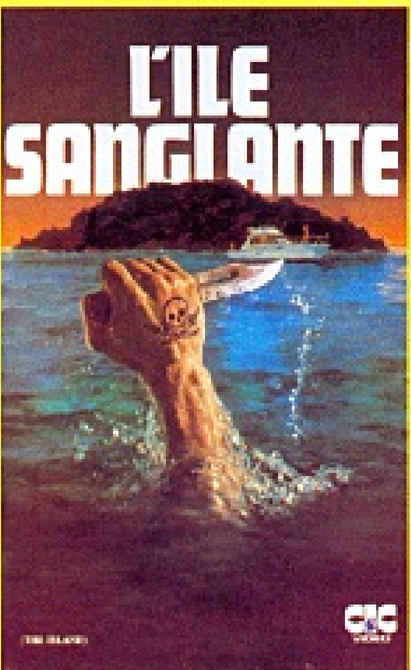
(The Scarecrow). Nouvelle-Zélande. 1981. **Interprétation :** John Carradine, Tracy Mann, Jonathan Smith. **Réalisation :** Sam Pillsbury. **Durée :** 1 h 27. **Distribution :** Rainbow.

SUJET : « Un homme se souvient de son passé, de cet été tragique et merveilleux où un parfum d'amour et de mort marqua définitivement pour lui le passage de l'adolescence à l'âge adulte... »

CRITIQUE : Après l'avènement du cinéma australien, la Nouvelle-Zélande, malgré ses faibles moyens en ce domaine, a su, à travers quelques œuvres passionnantes, démontrer sa maîtrise pour un art qu'elle pratique si peu, ce que l'on ne manquera pas de regretter à la vision de *The Scarecrow*. Oeuvre tout en nuances et en demi-teintes, filmée avec un soin confinant à la perfection, elle nous entraîne dans un univers d'une autre dimension, où l'insouciance de l'adolescence côtoie la perversion et la cruauté de la mort sous son visage le plus hideux. John Carradine, vétéran du cinéma fantastique, y accomplit l'une de ses plus belles prestations, son personnage de croquemitaine évoquant irrésistiblement le terrifiant prêcheur campé par Robert Mitchum dans le bouleversant chef-d'œuvre de Charles Laughton, la célèbre *Nuit du chasseur.*

L'ÎLE SANGLANTE

(The Island). U.S.A. 1980. **Interprétation :** Michael Caine, David Warner. **Réalisation :** Michael Ritchie. **Durée :** 1 h 26. **Distribution :** C.I.C./3 M.



(Savage Streets). U.S.A. 1984. **Interprétation :** Linda Blair, Robert Dryer, Sal Landi. **Réalisation :** Danny Steinmann. **Durée :** 1 h 33. **Distribution :** CBS/Fox.

SUJET : « Dans un quartier de Los Angeles, une bande de voyous sème régulièrement la terreur, essuyant uniquement le mépris d'un groupe d'adolescentes aguerries menées par Brenda. Sa sœur, sourde et muette, et sa meilleure amie payeront de leur vie cette attitude avant que Brenda n'amorce une impitoyable vengeance... »

CRITIQUE : A l'instar de films tels *Death Wish* ou *Class 84*, *Savage Streets* met l'accent sur une violence urbaine totalement gratuite et d'autant plus monstrueuse qu'elle porte atteinte de manière aveugle à d'innocentes victimes. Cependant, contrairement aux titres cités, *Savage Streets* ne se distingue par aucune qualité particulière. Reprenant un schéma maintes fois utilisé, cette réalisation nous entraîne dans les bas-fonds hollywoodiens, où la délinquance et les plus vils instincts se conjuguent et s'affrontent pour engendrer le pire. Ainsi, outre de multiples et sordides agressions, *Savage Streets* nous offre une séquence de viol comptant indéniablement parmi les plus impressionnantes engendrées par le cinéma. L'enchaînement d'atrocités aboutit à mettre en application la « loi du talion », que Linda Blair pratiquera au terme du film, dans une conclusion qui n'est pas sans évoquer *L'ange de la vengeance*. Si la violence et certains aspects troubles de cette production de série B ne manqueront pas de séduire des spectateurs, ses faiblesses de réalisation et d'interprétation ne sauront lui valoir une pleine adhésion. Copie et duplication excellentes.

STAR TREK III. À LA RECHERCHE DE SPOCK

(Star Trek III. In Search of Spock). U.S.A. 1984. **Interprétation :** William Shatner, De Forrest Kelly, James Dobhan. **Réalisation :** Léonard Nimoy. **Durée :** 1 h 50. **Distribution :** C.I.C./3 M.

SUJET : « Irréversiblement amputé par la perte tragique de M. Spock, l'équipage de l'Entreprise se rend sur la planète Génésis désormais interdite et sur laquelle chaque élément semble faire l'objet d'une mutation extraordinaire. Mais ils sont très vite confrontés au terrible Kruge de l'Empire Klingon, prêt à tout pour s'emparer du secret de cette planète... »

CRITIQUE : Réalisé par Léonard Nimoy, sans doute plus concerné que quiconque par cette série dont les deux premiers épisodes cinéma trouvèrent une audience exceptionnelle auprès du public américain, ce dernier volet en date n'atteint aucunement l'impact que l'on était en

CRITIQUE : Oeuvre mineure, *Fleur sanglante* bénéficie cependant d'un scénario attrayant — souvent vu depuis — qui conjugue de manière habile des éléments du rêve et de la réalité. S'il exploite cette idée de façon fort sérieuse, le film, apparemment conçu pour un public de teenagers, n'échappe pourtant pas aux clichés propres à son sujet. Relations entre étudiants au sein d'une même Université, affrontements parents-enfants, ridicule cérémonie d'« intronisation » : autant de poncifs lassants qui finissent par amenuiser son impact. Néanmoins, sa vision vaut sans conteste pour les vingt dernières minutes, où se dessine un rebondissement final totalement surprenant et imprévisible, bien que le spectateur ait eu très rapidement tout les clés en main. Copie et duplication bonnes.

NOUVEAUTÉS VIDÉO

Beaucoup de nouveautés fantastiques sont disponibles ce mois-ci. La place nous manque pour en parler en détail, aussi avons-nous, choisi de les recenser simplement, nous réservant la possibilité d'en étudier certains dans notre prochain numéro.

L'AUBE DES ZOMBIES (UGC) (inédit)
ALICE SWEET ALICE (Proserpine) (réédition de *Communion*)
AU-DELÀ DE LA TERREUR (Punch) (inédit)
ANGOISSE SUR LA LIGNE (Fast Lane Movies)
LES ABEILLES (Ciné-Hachette)
CONSTRICTOR (Ciné-Plus)
CHASSEURS DE SANG (US vidéo)
CHRISTMAS EVIL (G.C.R.)
CHAROGNARD (US vidéo)
LA CHASSE SANGLANTE (R. Chateau)
CRIME À FROID (Métropole) (inédit)
DISPARITIONS (Métropole) *(L'homme H)*
L'ÉTRANGLEUR INVISIBLE (Empire) (inédit)
FUREUR MEURTRIÈRE (Ciné-Plus)
MACISTE CONTRE LES MONGOLS (Proserpine)
LE MÉDECIN DÉMENT DE L'ÎLE DE SANG (Clipper)
PSYCHOC (Vestron) (inédit)
SUCEURS DE SANG (US vidéo) (inédit)
SHE (Sunset)
STARFIGHTER (Scherzo)
TOXIC AVENGER (American vidéo)
TORTIONNAIRES (Moonlight)
20 000 LIEUES SOUS LES MERS (Disney)
VISITOR (RTZ) (inédit).

BOX-OFFICE FANTASTIQUE :

1. GREMLINS
2. S.O.S. FANTÔMES
3. À LA POURSUITE DU DIAMENT VERT
4. LES GRIFFES DE LA NUIT
5. LES RUES DE FEU

LES COULISSES DE L'ECRAN FANTASTIQUE

LA PHOTO MYSTÈRE



De quel film cette photo est-elle extraite ? Communiquez-nous rapidement le titre sur carte postale adressée à : I-Média, 69, rue de la Tombe-Issoire, 75014 Paris. Un cadeau-surprise pour les premiers gagnants !

Solution

de la « photo-mystère » du précédent numéro : DRACULA (USA, 1931), de Tod Browning. Les gagnants : Michel Bergonzi, Serge Dubrocard, Francis Girault, Laurent Griffon, Christian Mantoue et Marc Sattori.

PETITES ANNONCES

Nos petites annonces sont gratuites et réservées à nos abonnés.

VENDS nombreuses affiches de films fantastiques et d'épouvante. Franck Malaquin, 1270 Chemin de Font Escalières, 30000 Nimes.

ACHÈTE bon état E.F. nº 1 et 2 (2e série), Walpurgis 1 à 3, Jonathan 1 et 2 et autres fanzines. Martin Querre, Port de Girard, 33133 Galgon.

DÉSIRE correspondre avec J.F. ou J.H. canadien(ne), américain(e) ou anglais(e), fan de cinéma (de Ridley Scott à Peckinpah) et de Heavy Métal (de Ozzy Osbourne à Def Leppard). Emmanuelle Lempereur, 107 rue Voltaire, 59234 Monchecourt.

RECHERCHONS traducteurs (allemand, espagnol, etc.). Ecrire à la revue.

VENDS 10 photos exploitation « L'Empire contre-attaque ». Prix : 100 F. Philippe Rodier, 22 Square des Pins, Bondoufle, 91000 Evry.

ACHÈTE comics USA « Marvel », « Alpha Flight », « New Mutants », « X-Men », « Werewolf by Night ». Regis Dajczman. Tél. 48.24.33.34.

FANS CLUBS Sylvester Stallone, C/O Creative Artists, Agency Inc., 1888 Century Park East, Suite 1400, Los Angeles, CA 90067.

VENDS nombreux livres de S.F. Envoi contre enveloppe timbrée. Cherche livres anciens (avant 1930) de SF. Eric Mallet, 58, rue Berlioz, 78140 Velizy.

RECHERCHE l'enregistrement en VHS du 1er épisode de « V », plus certains films fantastiques sur Canal Plus. J.C. Baudia, Rés. Belle France, Bât. 3, Appt 88, 33700 Merignac.

FESTIVAL du Film Fantastique à Nice. Le 9 et 10 mai, deuxième Festival du Film Amateur Fantastique et SF (8 mm, S-8 et 16 mm). Nombreux prix décernés. Pour tous renseignements : Eric Escofier, 19, rue Beaumont, Le Calypso, 06300 Nice. Tél. 26.01.24.

RECHERCHE tous doc. sur Harrison Ford, Mickey Rourke, Darryl Hannah, Sigourney Weaver. Marc Sessego, 10, rue des Cerfs, 91800 Brunoy.

VENDS films Scopitones, S-8 et 16 mm (Presley, Beatles). M. Innocenti. Tél. 94.03.10.35.

ÉCHANGE la cassette VHS de « L'empreinte de Dracula » et « Nous maigrirons ensemble » contre « Dracula et les femmes » et « Amityville 2 ». Pascal Jenny, 12, rue du Champagne, Riedisheim, 68400. Tél. 89.54.36.02.

RECHERCHONS documentaliste expérimenté ayant bonne connaissance du fantastique et de la SF. Ecrire à la revue.

CHERCHE garçon ou fille aimant la SF pour correspondre et créer un journal SF/BD. Michel Rius, 2, rue Edouard Vaillant, 13200 Arles.

CHERCHE personne, région du Havre, ayant enregistrement vidéo VHS des dessins animés de Disney. Daniel Pastor Ortiz, 1, rue du Gl-de-Lassalle, 76600 Le Havre. Tél. 35.26.69.50.

VENDS 33 t de « Mad Max II », affiche, affichettes, posters et cassettes vidéo de « La foire des ténèbres » (300 F + port). Philippe Lenglin, 6, rue Louis Braille, 76800 St-Etienne-du-Rouvray.

SPÉCIAL SHERLOCK HOLMES

MOTS CROISÉS Nº 36

PAR MICHEL GIRES

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
A									■	
B			■					■		
C						■				
D			■	■		■				
E		■			■					
F	■					■				
G							■			
H		■					■			
I	■						■			
J										

HORIZONTALEMENT

A. Inspecteur de Scotland Yard rival malheureux de Holmes. B. Début d'Albert. Ce qu'est l'échec pour Holmes. Fin de rue. C. Prénom du plus célèbre Watson de l'écran. Consonnes. D. Préposition. Holmes les fait respecter. E. Incarna Holmes à la scène et à l'écran (initiales). Privé en désordre. F. Aucune ne semble intéresser Holmes. Lettres de criminel. G. Il faut l'être pour devenir Holmes. Arme primitive. H. Chez Holmes ils sont particulièrement développés. Ras en désordre. I. Instrument de travail de Holmes. Suit le tic. J. Il essaya vainement de tuer Holmes.

VERTICALEMENT

1. Lieu de l'action du *Chien des Baskerville*. Holmes en est un. 2. Prénom d'un Holmes du cinéma muet. Partenaire féminine de John Barrymore. Holmes (initiales). Lettres de Sherlock. 3. Historiographe de Holmes. 4. Dérivé de trois. Gémeau en désordre. 5. Son émis par un moribond. Lettres de Neptune. 6. Lettres de Rathbone. Reds en désordre. 7. Se produit souvent dans l'esprit de Holmes. 8. Ennemi mortel de Holmes. 9. Firme qui produisit une série de films sur Holmes. 10. Holmes l'est particulièrement.

Solution de la grille nº 35

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
A	S	T	A	R	M	A	N	■	F	G
B	T	I	G	R	E	■	A	G	A	R
C	A	R	A	■	T	I	V	O	L	I
D	R	A	D	A	R	■	A	■	O	L
E	W	D	■	D	O	R	R	I	T	■
F	A	E	R	O	P	O	R	T	■	B
G	R	■	G	N	O	M	E	■	D	A
H	S	E	N	I	L	E	■	R	A	S
I	■	D	E	S	I	R	■	U	N	I
J	P	O	E	■	S	O	L	E	I	L

15e FESTIVAL INTERNATIONAL DE PARIS DU FILM FANTASTIQUE ET DE SCIENCE-FICTION

